3 1761 08319164 3

BIBLIOTHÈQUE
DU
Comte de MOÜY
Ambassadeur de France
Série 7
No 18

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRY MURGER

LES

ROUERIES DE L'INGÉNUE

6'6

ŒUVRES

DE

HENRY MURGER

Publiées dans la Collection Michel Lévy

LES BUVEURS D'EAU	1 vol.
LE DERNIER RENDEZ-VOUS	1 —
DONA SIRÈNE	1 —
MADAME OLYMPE	1 —
LE PAYS LATIN	1 —
PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉATRE	1 —
LE ROMAN DE TOUTES LES FEMMES	1 —
LES ROUERIES DE L'INGÉNUE	1 —
LE SABOT ROUGE	1 —
SCÈNES DE CAMPAGNE	1 —
SCÈNES DE LA VIE DE BOHÈME	1 —
SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE	1 —
LES VACANCES DE CAMILLE	1 —

LES NUITS D'HIVER, poésies complètes, 5e édit. . . 1 vol.

LE BONHOMME JADIS, comédie en un acte.
LE SERMENT D'HORACE, comédie en un acte.
LA VIE DE BOHÈME, comédie en cinq actes.

BALLADES ET FANTAISIES, un joli volume in-32.

Saint-Germain. — Imprimerie D. BARDIN.

1976r

LES ROUERIES DE L'INGÉNUE

LA SCÈNE DU GOUVERNEUR — LA NOSTALGIE
LES SIRÈNES

PAR

HENRY MURGER

NOUVELLE ÉDITION

220262
2:2:28

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER

1881

Droits de reproduction et de traduction réservés

LES

ROUERIES DE L'INGÉNUE

I

Dans les derniers jours du mois de mars 1832, la célèbre Costenzina, qui fut l'une des plus grandes tragédiennes lyriques dont le souvenir soit resté au théâtre, se rendait à Londres, où elle était engagée pour l'ouverture de la saison. Les chemins de fer n'existant pas alors, elle voyageait en chaise de poste, accompagnée d'une seule femme de chambre.

Cette fille était une Alsacienne nommée Marie

Peusch; mais sans doute pour exprimer le dévouement et la fidélité qu'elle avait pu reconnaître dans sa caméristе, depuis dix ans que celle-ci était à son service, la Costenzina l'avait baptisée du nom de *Caniche,* sous lequel elle était connue de toutes les personnes admises dans l'intimité de la grande artiste.

Comme la chaise de poste approchait d'Amiens, la Costenzina, qui s'était endormie aux premiers tours de roue, fut réveillée par des plaintes et des gémissements que Marie essayait vainement de contenir.

— Qu'as-tu donc, ma pauvre Caniche? s'écria la Costenzina avec inquiétude; et, serrant entre les siennes les mains de sa compagne, elle les sentit toutes moites d'une sueur froide.

La caméristе, qui, depuis le premier relais, luttait contre un malaise dont le caractère s'ag-

gravait de plus en plus, essaya de rassurer sa maîtresse en attribuant son malaise à une mauvaise digestion : mais les frissonnements subits qu'elle ne pouvait réprimer, les cris de douleur qui lui échappaient, donnaient un démenti à ses paroles. Au moment où l'on entrait dans les faubourgs d'Amiens, la cantatrice aperçut le visage de sa femme de chambre bouleversé par une contraction de tous les traits.

Son effroi fut tel, qu'elle se pencha à la portière et cria machinalement : « Au secours! » sans réfléchir à l'effet que pouvait produire ce sinistre appel jeté à minuit dans le silence d'une rue de province. Ce cri exprimait tant d'épouvante, que le postillon crut dans le premier moment à une attaque nocturne et se dressa sur son porteur, armé d'un pistolet pris dans ses fontes. Voyant que la rue était déserte,

et ne comprenant pas la natu
tre lequel la voyageuse app
descendit de cheval et s'appro
une lanterne à la main. La
donna pas le temps de la que

— Vous qui êtes de la ville
devez savoir où demeuren
Menez-moi au plus proche, m
bre se meurt.

Le postillon jeta un coup
ture et aperçut Marie qui
banquette. Pour étouffer ses
sa figure dans le manchon de

— C'est étonnant, murmur
la physionomie exprimait pl

reprit la cantatrice. Ne voyez-vous pas qu
cette fille est au plus mal. Chez un médecin
vite ; mais allez donc !

— Eh ! madame, répondit le postillon e
indiquant du doigt la maison devant laquell
on était arrêté, nous sommes précisément à l
porte du médecin qu'il vous faut.

La Costenzina leva la tête et aperçut à l
hauteur du premier étage une enseigne d
sage-femme éclairée par un réverbère, qui s'
trouvait adapté. Le postillon se dirigeait déj
vers la sonnette de nuit, lorsqu'il fut rappel
par la cantatrice, qui eut quelque difficulté
lui persuader qu'il se trompait dans sa suppo
sition. La malade ayant paru se calmer u

aussi! murmura-t-il en se remettant en selle.

Cinq minutes après, la chaise de poste s'arrêtait sous la marquise de l'hôtel indiqué.

Le maître d'hôtel se présenta à la portière.

— Vite, une chambre, un lit bien chaud et un médecin, s'écria la Costenzina! Et, tout en parlant, elle se dépouillait d'un vêtement de voyage fourré à l'intérieur pour en envelopper Marie, dont les dents continuaient à claquer aussi régulièrement que si elles eussent été mues par un mécanisme.

— Joseph, dit le maître d'hôtel à l'un de ses garçons, montez à la chambre du docteur, au numéro dix-sept, et si le docteur est couché, priez-le de se lever. Voici des voyageurs qui ont besoin de lui. — Madame, continua-t-il en s'adressant à la cantatrice, qu'il aidait à transporter Marie, vous allez avoir un des premiers

médecins de Paris, qui est de passage dans notre ville, et il désigna une des illustrations de la science moderne.

— Le docteur ***! s'écria la Costenzina avec joie; il est ici, Caniche, ajouta-t-elle, tu entends : le docteur *** va venir; ne te tourmente pas, il te guérira; et voyant que sa femme de chambre ne semblait pas l'écouter et continuait à se plaindre, elle ajouta en faisant au-dessus de sa tête le célèbre geste de désespoir interrogateur dont elle a laissé la tradition au théâtre :

— Mais qu'a-t-elle donc, mon Dieu, qu'a-t-elle donc?

— Madame, vint dire le garçon, le docteur n'est pas rentré, son domestique m'a dit qu'il était au spectacle.

— Allez le chercher, mon ami, s'écria la cantatrice avec vivacité.

— De quelle part? demanda le garçon.

La Costenzina retira de son doigt une petite bague de très-simple apparence et n'ayant pour ornement qu'une petite pierre antique gravée.

— Vous montrerez cette bague au docteur, dit-elle en remettant le bijou au domestique.

Celui-ci allait s'éloigner lorsqu'un bruit de voix se fit entendre dans le corridor de l'hôtel.

C'était le docteur ***, qui revenait du théâtre, accompagné d'un de ses confrères de la ville, qu'il avait invité à venir souper avec lui. Tous deux continuaient une discussion qui semblait avoir pour objet la représentation à laquelle ils venaient d'assister, et particulièrement une étoile nouvelle de l'Opéra de Paris, qui lui

avait prêté le concours de sa renommée naissante.

Combattant sans doute une admiration manifestée avec trop d'enthousiasme, le docteur *** disait à son confrère :

— Cette jeune personne que nous venons d'entendre n'est rien qu'un gentil oiseau qui fredonne agréablement ce que lui a appris la grande serinette du Conservatoire. On est en train à Paris de tuer son avenir par des ovations exagérées, qui sont aussi dangereuses pour le jeune talent que la gelée de mai l'est pour la jeune vigne. N'ai-je pas entendu votre préfet dire à haute voix, dans le foyer, qu'elle était supérieure à la Costenzina? Si j'étais ministre, je ferais destituer le fonctionnaire qui se permettrait une semblable hérésie.

— Votre idolâtrie pour cette illustre per-

sonne, répondait son confrère, vous rend exclusif pour les autres artistes.

— La Costenzina, répliquait le docteur, n'est pas une artiste, c'est l'art lui-même.

En ce moment le garçon de l'hôtel s'approchait de lui et lui remettait la bague de la cantatrice.

— Cette dame a une malade, ajouta-t-il.

Le docteur entendit : « Elle est malade. » Son confrère le vit pâlir.

— Mon cher collègue, lui dit-il, entrez un instant dans ma chambre. J'aurai peut-être besoin de vous.

Et il se précipita dans l'appartement de la cantatrice. Aidée par deux femmes de l'hôtel, celle-ci essayait de maintenir Marie, qui se débattait sur son lit en proie à une crise plus violente.

— Ah ! c'est vous, docteur, dit-elle, Dieu vous amène, et, l'entraînant vers la malade, elle se pencha vers elle, un flambeau à la main, et lui dit :

— Tiens, regarde, Caniche, c'est le docteur !

Celui-ci avait à peine jeté un regard sur Marie, qu'il prit la cantatrice par le bras et l'éloigna du lit avec un geste tellement empreint de terreur, que les deux femmes de chambre de l'hôtel se reculèrent d'un seul mouvement hors de l'alcôve.

— Mais qu'a-t-elle donc? demanda la Costenzina de plus en plus alarmée.

Le docteur allait répondre. Mais, s'arrêtant comme frappé d'une réflexion soudaine, il montra la porte aux deux servantes, qui sortirent effrayées.

L'artiste renouvela son interrogation.

— Ce qu'elle a, répondit le docteur, retournant vers le lit sur lequel Caniche continuait à se tordre, elle a un mal qui va dans un mois décimer la France; et, se rapprochant de la cantatrice, il lui dit à voix basse :

— Elle a le choléra.

— Mais vous allez la sauver? fit la Costenzina en faisant un mouvement vers l'alcôve.

— C'est vous qu'il faut sauver, dit le docteur en la retenant. — Je viens d'étudier le mal en Russie. — Au point où cette fille en est, il n'y a plus rien à faire qu'à lui jeter le drap sur la figure. — Allons, signora, reprit-il, retirez-vous dans une autre chambre. Je vous ferai prévenir quand tout sera fini dans celle-ci.

A cette époque, la terrible peste du Nord commençait à peine sa première invasion continentale. C'était un mal nouveau, dont le ca-

ractère foudroyant laissait à peine à la science le temps de le combattre par des moyens hasardeux, qui variaient selon les écoles médicales. On croyait surtout à la contagion, et le nom seul du fléau sinistre suffisait alors pour frapper dangereusement l'imagination.

Celle de la Costenzina reçut pourtant sans faillir à son énergique nature le choc que venait de lui porter ce mot terrible : le choléra!

— Si ce mal est contagieux, répondit-elle au docteur, qui la pressait de s'éloigner, je dois en être atteinte déjà. Je ne quitterai pas plus Caniche qu'elle-même ne me quitterait si j'étais dans son lit et elle à ma place.

— Vous, vous! à cette place? fit le docteur. Oh! mais, ajouta-t-il comme s'il eût été bouleversé par cette seule supposition, si cela était, je deviendrais fou!

La sincérité de ce cri et le geste désespéré qui l'accompagnait en faisaient presque une révélation.

Elle n'apprenait rien à la Costenzina que celle-ci ne sût déjà.

Lorsque le docteur exprimait l'idée de cette folie future, il y avait longtemps qu'on en parlait au présent parmi ses collègues et parmi sa clientèle, et, malgré tout le respect dont on entourait dans le monde sa haute réputation si justement acquise, le culte idolâtre qu'il professait ouvertement pour l'illustre cantatrice était souvent l'objet de malins commentaires.

On ne pouvait croire que l'art seul fût en cause dans l'exaltation qui le transfigurait lorsqu'il assistait à quelque triomphe de la diva, et dans ces occasions le bruit public était que le beau front large et fier de la triomphatrice

exerçait sur le docteur encore plus d'attraction que sa couronne.

On savait qu'un jour, malade lui-même au point de ne pouvoir aller visiter ses malades, il était parti en plein hiver pour Varsovie, où la Costenzina créait un rôle nouveau.

Comme il revenait de ce voyage, une de ses clientes mondaines le plaisantait sur cette fugue de jeune homme avec cet esprit particulier aux femmes qui n'ont que de l'esprit.

— Eh bien, lui disait-elle avec ce langage câlin de la curiosité féminine, on prétend que vous êtes allé au pôle la semaine passée ?

— Oui, madame la marquise ; au moins, dans les environs.

— Vous êtes allé à pied, docteur ?

— Oui, madame la marquise, répondit le

docteur, acceptant la plaisanterie, et revenu aussi.

— Avez-vous rapporté des fourrures? on dit que c'est le pays.

— J'avais effectivement fait le choix d'une palatine en renard et d'un manchon en hermine ; mais, ayant commis l'imprudence de les rapporter vivants, pendant le retour, la palatine a mangé le manchon.

— Et, continua la marquise en faisant coquettement évoluer son éventail, savez-vous, docteur, ce qu'on a découvert pendant votre absence?

— On a découvert un nouveau poison et une mine d'or : — deux poisons.

Dépitée par cette retraite de mots employée pour fuir son interrogatoire, la marquise prit le parti d'être franchement indiscrète.

— On affirme, dit-elle, que votre voyage de la semaine passée avait pour but une grave infidélité à la science en faveur de l'art.

— Ce serait donc la semaine aux infidélités ; en tout cas, ajouta le docteur, celle dont vous parlez pourrait bien faire vis-à-vis à l'infidélité non moins grave qui a été faite à la littérature en faveur de la diplomatie. Ce serait un quadrille.

Cette allusion directe à une des brusques voltes d'affection familières à la marquise, ne l'émut pas au delà d'une rougeur passagère. Aussi reprit-elle tranquillement :

— Alors, c'est donc vrai ce qu'on a dit? — Et elle ajouta à voix basse : On assurait même que vous étiez parti en Pologne avec l'intention d'offrir votre main à la belle Rosine du *Barbier;* aussi, quand vous êtes entré dans le salon, je

croyais qu'on allait annoncer le docteur.....

— Bartholo, n'est-ce pas? interrompit le docteur, habitué aux épigrammes de son aristocratique cliente. — Écoutez, madame la marquise, reprit-il avec un geste de menace presque suppliant, ne me tourmentez plus à ce propos, ou, si vous êtes encore méchante avec moi, prenez garde, je me vengerai.

— Comment? dit la marquise avec ce ton mutin qui, dans la bouche d'une femme, est presque une provocation.

— D'abord, je lèverai les arrêts conjugaux auxquels j'ai condamné depuis six mois M. le marquis au nom de la Faculté.

— Docteur!...

— En outre, je persuaderai à madame la comtesse de Puyranieux, la plus docile de mes clientes, que sa santé exige impérieusement un

séjour prolongé à une nouvelle source allemande qui a demandé mon patronage, et je l'y enverrai avec son fils.

— Avec le vicomte! fit la marquise en se trahissant par la vivacité même de sa parole.

— Pensez-vous qu'il pût se dispenser d'accompagner sa mère malade? Si l'idée ne lui en venait pas, continua le docteur avec une bonhomie railleuse, ne seriez-vous pas la première, madame la marquise, à user de votre influence sur ce jeune homme pour lui indiquer quel serait son devoir dans cette circonstance?

Cette menace de rompre par une séparation une liaison qui en était encore aux douceurs de la nouveauté, inquiétait la marquise.

— Mais, dit-elle, le vicomte n'aura pas besoin d'accompagner sa mère aux eaux. — Ma

dame de Puyranieux se porte comme le Pont-Neuf.

— La comtesse sera malade sur mon ordonnance. Il est certain que le Pont-Neuf jouit d'une santé historique. Ce qui n'empêche pas l'architecte, qui est son médecin, d'user de son influence pour lui persuader de temps en temps qu'il a besoin de réparations.

— Voyons, docteur, faisons la paix, dit la marquise en lui tendant la main; vous m'avez fait frémir avec vos idées de vengeance. Me séparer du vicomte, ajouta-t-elle confidentiellement, ce serait faire deux malheureux.

— Et vous rapprocher du marquis, fit le docteur en souriant.

— C'est vrai, dit naïvement la marquise, ça en ferait trois. Aussi la paix est convenue, ajouta-t-elle en tendant sa main au docteur.

— A la condition que vous ne tourmenterez plus un pauvre homme qui a beaucoup d'indulgence et qui a des cheveux blancs.

— Eh! fit la marquise avec malice, vos cheveux blancs, docteur! ils ne l'ont pas toujours été, et l'on assure que la science dispute à beaucoup de rivales la gloire de les avoir fait blanchir; — d'ailleurs, ajouta-t-elle gracieusement, la main vers le front du docteur : — Quand vous parlez, on ne les voit guère, et quand vous parlez d'elle surtout.

Il n'était point rare que le docteur *** eût à subir des escarmouches de ce genre, où les plus habiles manœuvres de la curiosité féminine essayaient de lui arracher ses confidences à propos de la véritable nature de ses sentiments pour la célèbre artiste.

Toutes les suppositions à cet égard étaient,

il faut le dire, autorisées par le changement qu'on avait pu remarquer dans la nature du docteur *** depuis le jour où la Costenzina, déjà reconnue souveraine du chant par toute l'Europe, était venue demander au public parisien la consécration de sa souveraineté.

II

A cette époque, le docteur avait cinquante cinq ans, et son ambition ne pouvait souhaiter rien de plus qu'elle n'eût atteint déjà. Toutes les dignités qui signalent un homme à l'attention des autres, il les avait acquises et il les avait méritées. Sa fortune était le fruit sain du travail honnête. Tout jeune, il avait mis le pied dans sa voie, et pour abréger sa route, il n'avait jamais tenté aucun écart. C'était une de ces consciences où l'équité se choisit un temple, un cœur large et hospitalier, mais sévère dans le choix de ses hôtes, une de ces intelligences

destinées à servir de moule aux grandes pensées que la Providence veut vulgariser; un de ces hommes en qui la fierté d'eux-mêmes est presque un devoir, puisqu'elle devient un hommage à la vertu.

On eût pardonné l'orgueil au docteur, dont la personnalité résumait un de ces types rares destinés à prendre place parmi les statues de l'avenir; mais si on lui accordait l'admiration, on lui refusait généralement la sympathie. Toutes ses hautes qualités étaient gâtées par un défaut auquel le monde préférera toujours tous les vices : l'insociabilité.

Où le docteur avait-il puisé les principes de cette misanthropie qui de tout temps l'avait tourmenté et le faisait tourmenter les autres? Ce ne pouvait être dans la rancune que quelques hommes rudement éprouvés conservent

contre les rigueurs de leur ancienne destinée. Sa vie lui avait été facile toujours, et sa prospérité avait marché au-devant de lui. Était-ce dans l'étude d'une science qui, en mettant l'homme en contact quotidien avec tous les maux de la nature, lui inocule le mépris pour la fragile machine condamnée à les subir? Était-ce un mal héréditaire? une sorte de phthisie morale prise aux sources des philosophies malsaines? On ne savait, et le docteur lui-même n'aurait pu se répondre s'il s'était interrogé à ce sujet.

Lorsque cet homme était rentré chez lui, le soir, et faisait, sans baisser les yeux, passer devant sa mémoire toutes ses actions de la journée, il croyait pouvoir s'endormir dans le lit du juste. Volontairement, ou à son insu, il avait peut-être troublé le sommeil de dix per-

sonnes par un de ces mots qui s'échappaient de sa bouche comme d'une fronde armée de vérités.

Ce qui rendait cette franchise si dangereuse, c'est qu'elle était servie par ce formidable esprit satirique qui, en France surtout, séduit même ceux qu'il blesse. Aussi le docteur *** était-il la terreur des hommes et l'épouvante des femmes qu'il rencontrait dans les salons. Sa poignée de main laissait une épine, ses madrigaux brûlaient comme un acide. Cependant on provoquait presque son ironie, on allait au-devant de cette lapidation spirituelle, et les amours-propres les plus rétifs et les vanités les plus susceptibles se paraient pour ainsi dire de la pierre qui les avait frappés.

Les artistes étaient surtout l'objet de son sarcasme, et il soutenait quelquefois avec une

étrange vigueur de logique paradoxale, que l'art, sous quelque forme qu'il se manifestât, était au moins une inutilité nuisible.

Ce n'était point de sa part une vaine recherche d'excentricité, une *pose*, comme on dit vulgairement. C'était une répulsion native contre l'idéal, et il y avait presque de l'imprécation dans les réquisitoires où il enveloppait tous ceux qui s'efforçaient de l'atteindre ou de le poursuivre.

Le docteur *** était au reste conséquent avec son étrange antipathie artistique, qu'il élevait à la hauteur d'un système; et lorsqu'il niait l'utilité de l'art, il n'en recherchait pas les jouissances. S'il appelait la poésie une excitation au mépris de la raison, il bannissait les poëtes de sa lecture et n'admettait dans sa bibliothèque que les ouvrages traitant de la science qu'il

pratiquait, ou ayant une utilité réelle. La peinture n'était pour lui qu'un ornement décoratif, une futile distraction des yeux, et dans le génie des maîtres les plus illustres, il ne voyait rien au delà d'une habileté de main plus ou moins grande. La musique, cet art des arts, ne trouvait pas grâce devant lui; il la considérait avec conviction comme dangereuse, et l'on a vu de ses ordonnances où, dans certains cas de maladie, il la proscrivait formellement. Quant au théâtre, il l'acceptait comme spectacle et le condamnait lorsque l'œuvre dramatique était de nature à provoquer des sensations factices dont le retour fréquent pouvait, disait-il, émousser la sensibilité réelle, et la rendre aux véritables douleurs de la vie.

Malgré ses bizarres répulsions, et malgré sa misanthropie aiguë, le docteur ***, à la fin de

1828, n'en était pas moins reconnu pour un des personnages les plus considérables et les mieux considérés de la société parisienne.

Il n'avait pas de famille, — n'était pas marié, — et vivait beaucoup dans le monde.

La première rencontre du docteur avec la Costenzina avait eu lieu dans des circonstances utiles à faire connaître pour l'intelligence de ce récit.

C'était le soir même du début de la cantatrice à l'hôtel d'une princesse étrangère dont l'hospitalité a laissé de beaux souvenirs au monde parisien.

La princesse, qui avait connu la Costenzina à l'étranger, avait ramené celle-ci chez elle après le théâtre, et elle comptait ajouter encore à son succès en la présentant à sa société sous le patronage d'une intimité qui n'eût étonné per-

sonne dans son pays, mais qui pouvait surprendre en France.

A cette époque, surtout, les traditions de caste, remises en vigueur par la restauration, admettaient difficilement des rapprochements qui blessaient l'orgueil de race. Le préjugé était alors plus fort que l'admiration, plus fort que la sympathie, et l'entrée d'une triomphatrice de théâtre dans un salon pouvait passer pour une audace. La société n'était pas encore mûre pour accepter ces hardis contrats de l'aristocratie héréditaire avec l'aristocratie qui s'est constituée elle-même par le génie ou par le talent.

On voulait bien applaudir la Costenzina dans un salon comme on l'applaudissait au théâtre, mais on voulait une séparation morale qui remplaçât la rampe.

On voulait bien lui jeter des bouquets, mais on ne voulait pas les lui offrir. Si grand que fût le talent de l'artiste, si irréprochable que fût la conduite de la femme, elle n'en appartenait pas moins à une classe dont les mœurs étaient suspectées, et que la passion maintenait dans un isolement équivalant presque à une proscription.

La princesse comprit bien vite qu'elle avait trop compté sur la reconnaissance de l'enthousiasme que la Costenzina avait provoqué au théâtre, et elle échangea avec elle un regard qui semblait lui demander pardon de l'avoir amenée dans cette froide atmosphère des vanités mondaines.

Cependant on eût fini peut-être par tolérer la présence de la cantatrice comme un fait incidentel, si la princesse, obéissant au premier

mouvement de protestation qui s'était produit dans son cercle, avait tacitement reconnu ce qu'on appelait sa faute en rétablissant, par quelque acte inhospitalier envers l'actrice, la distance sociale qui séparait celle-ci de ses hôtes. — Mais la princesse, blessée elle-même par une attitude hostile, dans laquelle elle crut voir une censure déguisée de sa conduite, entoura au contraire la Costenzina de nouvelles attentions et la couvrit d'une protection tellement évidente, que tout le monde crut y voir un défi.

Ce fut en ce moment que le docteur entra dans le salon.

Outre son antipathie avouée contre la musique, on connaissait le dédain qu'il avait témoigné toujours, et quelquefois avec une trop singulière vivacité d'expression, pour ceux qu'il

appelait des histrions; — aussi, en le voyant paraître, toute l'assemblée pensa-t-elle instinctivement que si on avait occasion de provoquer sa verve intolérante, il s'abandonnerait peut-être à quelque sarcasme dont un éclat pourrait atteindre l'artiste et ajouter encore à l'embarras de sa situation.

III

Dans cette circonstance, le hasard vint conspirer avec les conspirateurs. On parlait beaucoup, depuis quelque temps, du scandale donné à la société aristocratique par un gentilhomme du plus grand nom, qui venait d'envoyer des sommations respectueuses à sa famille, en réponse au refus que celle-ci avait fait de consentir à son mariage avec une actrice de la Comédie-Française, dont le talent égalait la beauté.

En arrivant chez la princesse, le docteur avait dit qu'il sortait de chez la mère de ce jeune

homme, laquelle était tombée malade en recevant l'acte que lui avait fait signifier son fils.

Cette actualité fut le terrain sur lequel deux ou trois femmes entraînèrent le docteur et l'engagèrent habilement dans une causerie, restreinte d'abord à l'intimité, mais qui devait bientôt attirer l'attention générale par la discrétion indiscrète avec laquelle on semblait vouloir l'isoler.

Quelques lambeaux de phrases arrivés jusqu'aux oreilles de la princesse lui révélèrent de quoi il était question dans ce groupe, et, bien qu'elle trouvât le choix de ce sujet d'un goût douteux, elle ne soupçonna le piége tendu au docteur qu'au moment où celui-ci, ignorant la présence de la Costenzina dans le salon, y tombait à son insu.

En effet, à propos du mariage d'un gentil-

homme de grande famille avec une comédienne célèbre, il venait d'enfourcher le *dada* du mépris pour la classe des *histrions*, et commençait à le faire ruer singulièrement.

La princesse, dont l'embarras était visible, essaya d'abord d'arrêter le docteur par quelques protestations qu'elle n'osa pas cependant faire trop significatives; mais les personnes qui avaient un intérêt à continuer la discussion, la passionnèrent hypocritement par des contradictions qu'elles savaient de nature à irriter l'esprit agressif du docteur, qui repartit de nouveau et formula en manière de conclusion une mise hors la loi sociale de toute la classe des artistes dramatiques.

Ce rigorisme, qui eût été applaudi dans une congrégation, devenait pour la Costenzina une personnalité presque injurieuse, et provoqua,

de la part de la princesse, qui commençait à deviner le rôle qu'on faisait jouer au docteur, une interruption fort vive.

— Le parti pris d'exclusion, surtout lorsqu'il n'admet aucune réserve, dit-elle, peut conduire, à l'occasion, jusqu'à l'injustice; et positivement c'en est une que de refuser préventivement la considération à toute une classe de la société; c'est paralyser volontairement tous les efforts qu'elle peut tenter pour s'en rendre digne.

— La considération, reprit le docteur, est une dignité sociale que l'on ne doit pas prodiguer sans courir le risque de se déconsidérer soi-même.

— Mais, sans la prodiguer, ne peut-on, par exception, l'accorder aux grands artistes qui ont su se créer une situation exceptionnelle?

continua la princesse. Pourquoi le génie n'aurait-il pas au théâtre les priviléges qu'on lui accorde ailleurs?

— La princesse a raison, dit une des voix provocatrices qui s'appliquaient à passionner ce débat. N'a-t-on pas vu d'illustres personnages encourager d'une protection bienveillante les artistes illustres de leur temps?

— Tout récemment encore, le prince de Galles ne recherchait-il pas l'intimité du grand comédien Edmond Kean? ajouta une autre voix.

— Le prince de Galles, répondit le docteur, était un étourdi. D'ailleurs, les princes ont par tradition le privilége d'avoir des bouffons.

Cette réplique attira de nouveau tous les regards sur la princesse et sur la cantatrice, qui demeurèrent, l'une frémissante de violence contenue, l'autre impassible.

— Le docteur, reprit la princesse, a des sévérités qui l'entraînent sans doute au delà de sa pensée. Il est bien certain qu'il admet intérieurement des exceptions.

— Admettre une exception à une règle, c'est ouvrir une brèche où viendront passer tous ceux qui n'auront pas été exceptés. — En principe, je n'admets aucune exception. — Il y a des milieux naturellement viciés qu'on ne traverse pas impunément. Le théâtre en est un. La liberté de mœurs qui y règne traditionnellement, les misérables luttes de vanité qui sont une nécessité de la profession, provoquent trop facilement à l'oubli de la dignité, pour que les natures les mieux douées n'y perdent pas, avec le temps, le sentiment de la leur. — En épousant une actrice, M. de Pontisy commet quelque chose de plus qu'une mésalliance ; il donne un

mauvais exemple, il offre une prime d'encouragement à l'ambition de toutes les intrigantes qui vivent sur les planches.

— Chut, docteur! lui dit à voix basse une de ses voisines en lui touchant légèrement le bras avec son éventail.

L'inviter au silence dans un moment où il se voyait l'objet de l'attention, c'était le provoquer à poursuivre; pour parler vulgairement, c'était dire *hue!* à son dada.

— Pourquoi chut? demanda-t-il tout haut. Je puis bien exprimer ici mon opinion sur ces dames; nous ne sommes pas dans les coulisses.

Ce mot qu'on attendait des hasards de la discussion siffla comme une balle au milieu du silence, et l'effet qu'il produisit inquiéta instinctivement le docteur. En regardant la prin-

cesse, il reconnut que son visage hautain exprimait quelque chose de plus qu'une contrariété provoquée par les contradictions que la discussion avait fait naître. L'attitude même des personnes qui y avaient pris part ou l'avaient seulement écoutée trahissait une satisfaction mal déguisée, une sorte de triomphe contenu formant avec le mécontentement de la princesse un contraste trop apparent pour qu'elle pût échapper à l'observation du docteur.

Comme il se retournait du côté de la maîtresse de la maison et semblait quêter un renseignement, celle-ci lui adressa un geste intime dans lequel il crut voir un reproche en même temps qu'un appel. Il se leva soudainement, tourmenté par cette oppression intérieure qu'éprouve tout homme bien élevé, lorsqu'il craint d'avoir involontairement commis une de ces

fautes que le monde pardonne quelquefois, mais n'oublie jamais.

La princesse fit un pas au-devant de lui et l'amena devant la Costenzina, restée solitaire sur son fauteuil.

— Docteur, lui dit-elle de manière à être entendue de tout le monde, j'ai l'honneur de vous présenter la signora Costenzina, mon amie, ajouta-t-elle en élevant la voix.

Si le docteur n'était pas instruit de l'intimité qui existait entre la grande dame et la cantatrice, il ne pouvait ignorer un nom que la célébrité de celle qui le portait lui jetait vingt fois par jour dans l'oreille.

Comme il allait s'incliner devant la Costenzina, il aperçut dans une glace le groupe qu'il venait de quitter, et lut dans toutes les physionomies cette expression de curiosité joyeuse et presque

cruelle qui s'attache aux actes et aux paroles d'un homme tombé publiquement dans le terrible piége mondain du ridicule.

Le docteur eut bientôt compris qu'on venait de faire de son antipathie et de sa franchise connues l'instrument d'une perfidie de salon, et qu'en le plaçant dans cette situation pénible d'un homme qui a gratuitement offensé une femme, on avait compromis la dignité de sa personne et la loyauté de son caractère.

— Madame, dit-il à haute voix en s'inclinant avec les marques d'un profond respect, on m'a laissé ignorer votre présence dans ce salon. Je mets toutes mes excuses à vos pieds, et je voudrais avoir l'occasion d'y joindre toutes celles qui me sont dues à moi-même pour l'étrange abus qu'on m'a laissé faire de mon ignorance.

IV

Lorsqu'il eut achevé, le docteur salua de nouveau la Costenzina, et revint prendre sa place dans le groupe qu'il venait de quitter, et où l'apparence agressive de son retour causa une certaine émotion.

Cette émotion devint contagieuse et se répandit dans tout le salon, lorsqu'on s'aperçut que le docteur venait d'engager à voix basse, avec deux de ses voisines, un entretien dont l'animation contenue pouvait révéler la nature. — En effet, le docteur L... avait été vivement froissé de ce qui venait d'arriver, et bien qu'il

sût se maintenir dans la plus parfaite mesure d'expression, la forme polie de son langage n'en exprimait pas moins un mécontentement qui s'éleva progressivement jusqu'à la remontrance.

Il s'adressait alors à une des femmes de Paris dont la réputation de dédain et d'impertinence était la mieux établie dans les deux faubourgs. Malgré le tour discret et presque paternel que le docteur donnait à ses reproches, elle lui répondit brièvement par un de ces mots que sait trouver le dépit d'une femme et qui entrent si profondément dans l'amour-propre d'un homme.

A cette parole, qui changeait une explication courtoise en lutte hostile, le docteur fit ce que tout autre eût fait en pareil cas, — il quitta la place.

Mais son animation et celle de son interlocu-

trice avaient été remarquées
à des conjectures qui, en
groupe en groupe, dénaturè
y attribuant au docteur des
contradictoires avec le tac
bonne compagnie et d'un ga

Un quart d'heure après, l
le salon de la princesse, qu
d'oublier toute convenance
Villerey.

Un de ces mille jeunes
mettent l'activité de leur ét
du désœuvrement mondain
tiers les courriers extraordi
scandaleuses, quitta le salo

d'autres estafettes se répandaient dans d'autres maisons et y colportaient le fait, où la vérité était altérée, comme il arrive toujours quand elle s'éloigne de sa source. Aussi, avant la fin de la soirée, tout Paris officiel et curieux savait-il que le docteur avait, en plein salon, insulté la célèbre Costenzina et la baronne de Villerey qui avait pris sa défense.

A une heure du matin, les rumeurs commençaient à circuler confusément dans un cercle où M. de Villerey se trouvait et où il jouait le whist avec une mauvaise chance dont la persistance indisposait sa bonne humeur ordinaire. Bien qu'on n'eût parlé devant lui qu'avec une extrême réserve de l'événement où le nom de

quelle maison a-t-il encore cassé les vitres ce soir?

— Chez la princesse ***, dit une voix.

— La baronne y doit être, fit le baron; elle me contera cela. C'est particulier, général, ajouta-t-il en s'adressant à son partner, voici deux fois que vous nous faites perdre les honneurs.

— C'est à vous de donner les cartes, répliqua tranquillement le général, qui était un client du docteur et professait pour lui un enthousiasme qu'il n'aimait pas à entendre contredire.

La partie continuait et aussi la perte du baron. Bien qu'on ait peu le temps de parler à un jeu qu'on pourrait appeler le quatuor du silence, M. de Villerey, irrité par sa veine contraire, et retenu cependant par les bienséances, donnait un cours à son irritation dans de fré-

quentes allusions où perçait contre le docteur une hostilité qui finit par établir une sorte d'aigreur entre lui et son partner.

Deux ou trois fois déjà, le général avait laissé échapper des mouvements d'impatience qu'on savait être ordinairement chez lui le prélude de la colère.

— Il est certain, disait M. de Villerey, que le docteur abuse étrangement de l'indulgence qu'on a dans le monde pour ses singularités.

— En effet, dit le général, dans le monde la franchise est une vertu singulière.

— Elle peut être un défaut social, reprit le baron. Les relations ne sont possibles qu'avec un mutuel échange de concessions.

— J'ai beaucoup d'estime pour les natures qui, n'ayant pas besoin d'en réclamer, n'ont pas besoin d'en faire.

— Il y a des gens qui ne son
eux-mêmes que pour avoir le
juste avec les autres, répondit le

— Lorsqu'on surprend ces g
grant délit d'injustice, il faut le
eux-mêmes, fit le général avec
qui fut sans doute comprise par
car il répondit aussitôt :

— C'est ce que je ne manque
la première fois que le docteur
l'occasion.

— Ah! dit un nouveau venu q
trer dans le salon, vous savez d
causé par la Faculté. On en pa
aussi au foyer de l'Opéra. La p
fort ému, et beaucoup de perso

positif, c'est que la baronne de Villerey se tr
vera dans l'obligation de ne plus le recevoir

— A quel propos, monsieur? dit le ba
en se retournant tout à coup vers la perso
qui venait de parler.

— Ah! pardon, baron, fit le jeune homme
peu interdit, je ne vous avais pas aperçu.

Sa myopie bien connue justifiait cette excu
ce qui n'empêcha point le général de lui ad
ser une remarque sur le manque d'à-propos
cette révélation.

— Au contraire, interrompit le baron, m
sieur arrive fort à propos, et je lui serai tr
particulièrement obligé de m'éclairer sur le
auquel il vient de faire allusion.

venait de dire, il pensa qu'il devait obéir à cette sorte de mise en demeure que lui fournissait le hasard.

— Et bien, reprit-il en s'adressant de nouveau au jeune homme, parlez, monsieur.

— D'abord, fit celui-ci comme pour se récuser, je n'étais pas ce soir chez la princesse.

— Alors, interrompit le général, si vous n'étiez pas témoin, vous n'avez rien à dire.

— Pardon, général, dit M. de Villerey, ceci est une affaire entre monsieur et moi.

— Pardon, monsieur le baron, reprit le général. En l'absence du docteur, dont il est beaucoup question ici depuis quelques instants, je prendrai la liberté de le représenter. Je crois d'abord qu'en pareille circonstance, on doit fermer l'oreille à toute information qui se reconnaît elle-même douteuse et pourrait faire préjuger

légèrement d'un incident où il n'y a peut-être qu'un malentendu.

Ces paroles furent appuyées par cinq ou six personnes qui se trouvaient présentes.

— Soit, répondit M. de Villerey après une courte hésitation. Je verrai la baronne, et je désire qu'elle n'ait pas à confirmer quelque incident, comme vous dites, qui serait de nature à nécessiter mon intervention entre elle et M. le docteur ***, dont les libertés de langage auraient parfois besoin d'être tempérées.

Au moment où cette altercation s'élevait à propos de lui, le docteur, qui se promenait sur le boulevard, était arrivé machinalement à la porte du cercle, où stationnaient plusieurs voitures, parmi lesquelles il reconnut celle du général, qu'il supposa attablé à son whist ordinaire. L'idée lui vint alors de monter au cercle

pendant une demi-heure, et d'y demander au jeu une distraction à des ennuis qu'il ne tenait pas à emporter sous son oreiller. En quittant le salon de la princesse, il était sorti fort peu satisfait de cette soirée, où il avait involontairement blessé une femme, et où il avait été volontairement blessé par une autre.

V

Il est reconnu qu'une offense féminine ne peut être considérée comme sérieuse par un homme, mais il n'en est pas moins vrai qu'une affaire de cette nature est, pour l'amour-propre, semblable à ces légères piqûres qui laissent dans l'épiderme une épine insaisissable et douloureuse au moindre contact. Déjà, en entrant dans les salons du cercle, le docteur avait remarqué une sorte de gêne que les gens les plus habiles ne parviennent pas à dissimuler lorsqu'ils se trouvent surpris par la présence inattendue d'une personne au moment où celle-ci

est l'objet d'un entretien intime. Le silence embarrassé qui l'accueillit révéla au docteur qu'on s'occupait de lui, et cette supposition lui fut confirmée lorsque, en arrivant à la porte du salon de jeu, il entendit les derniers mots échangés avec une certaine animation entre le général et le baron de Villerey. Aussi, lorsqu'il pénétra dans le salon, sa physionomie exprimait-elle une des irritations contenues qui ne demandent qu'un prétexte pour se manifester. — Comme il avait en entrant fermé la porte derrière lui, chacun comprit, dans cette mesure de huis clos, une intention d'isoler entre les personnes présentes l'explication qui sans doute allait avoir lieu.

— Il m'a paru, messieurs, dit le docteur après avoir salué, qu'en mon absence vous me faisiez l'honneur de vous entretenir de moi. Et comme ces paroles semblaient particulièrement

s'adresser au baron, celui-ci, posant ses cartes sur le tapis, répondit aussitôt :

— Oui, docteur, et votre présence est la bienvenue pour mettre un terme à des propos qui ont été apportés jusqu'ici.

— Par qui ?

— Par le bruit public.

— Le bruit public est un être abstrait avec lequel je ne discute jamais, répliqua le docteur avec vivacité.

— L'abstraction peut, à l'occasion, s'incarner dans une personnalité, — répondit le baron ; — et il ajouta : — Étiez-vous ce soir chez la princesse *** et y avez-vous rencontré la baronne ?

Le nom de madame de Villerey, qu'il ne s'attendait pas à entendre prononcer, rappela au docteur le propos blessant que celle-ci lui

avait lancé chez la princesse, et ce souvenir, qui vint remuer l'épine dans la plaie mal cicatrisée, aggrava encore l'irritation du docteur. Il répondit aussitôt :

— Je puis répondre à une question qui même ne serait dictée que par la curiosité, mais je me refuse à subir un interrogatoire.

— Ce n'est pas un interrogatoire, dit le baron plus doucement, c'est une sollicitation d'éclaircir un fait qui m'intéresse, puisqu'il touche une personne qui porte mon nom.

— J'étais ce soir chez la princesse, répondit le docteur, et j'ai eu effectivement l'honneur d'y rencontrer madame de Villerey.

— Et pendant cette soirée ne s'est-il pas élevé, entre elle et vous, à je ne sais quel propos, une mésintelligence qui se serait, de votre part, traduite d'une manière regrettable ?

— Ici, monsieur le baron, les renseignements que j'aurais à vous donner cessent d'être d'accord avec ceux qu'il vous a plu de recueillir, et à moins d'insistance de votre part, je ne continuerai pas une explication qui aborde des matières trop délicates pour être discutées ailleurs que dans l'intimité.

— Vous faites offense à la discrétion de ces messieurs, dit le baron.

– Je les prends à témoin que je cède à votre insistance, reprit le docteur. Ce soir, chez la princesse, où se trouvait madame de Villerey, et dans une circonstance où je n'ai pas eu l'avantage de me trouver d'accord avec elle, la baronne m'a témoigné sa contrariété d'une manière que je lui laisse à regretter.

— Je vous ferai observer, monsieur, dit le baron, que vos paroles semblent renvoyer à une

autre personne les torts qui, au contraire...

— Monsieur, reprit le docteur avec fermeté, il peut vous plaire de provoquer presque publiquement, et sur un motif puéril, une discussion qui n'aurait pas dû naître entre nous. Mais il m'est permis de ne pas vous suivre au delà des limites tracées par les convenances.

— Ces limites-là, monsieur, répliqua le baron, il vous est arrivé assez souvent de les franchir vous-même pour qu'on puisse vous contester le droit de les indiquer aux autres.

En voyant la tournure que prenait le débat, ceux qui en étaient témoins essayèrent une intervention pacifique.

— Tenez, baron, dit le docteur en se levant, — ne nous engageons pas plus avant dans une sotte affaire; — vous n'avez pas été heureux au whist, ce qui s'explique, puisque vous ne savez

pas y jouer. Cette perte vous irrite, et l'irritation, quelle qu'en soit la nature, est mauvaise pour les tempéraments sanguins comme le vôtre. Il faut payer vos fiches, rentrer chez vous, dormir, et demain matin, quand vous serez plus calme, vous pourrez m'écrire un mot poli qui me fera oublier que vous ne l'avez pas été ce soir, madame de Villerey pourra y ajouter un post-scriptum. Telle est mon ordonnance.

— Avant de la suivre, répondit M. de Villerey avec une hauteur protectrice, vous me permettrez de la soumettre à deux personnes de ma connaissance, qui auront l'honneur de vous faire part du résultat de leur consultation.

Et ayant réglé ses pertes, il prit son chapeau et quitta le salon de jeu.

Après sa belliqueuse sortie du cercle, le baron était rentré chez lui, contrarié comme tout

homme qui s'est mis une querelle sur les bras. L'attitude offensive qu'il avait prise devant le le docteur était un engagement de donner une suite à cette discussion, et M. de Villerey attendait impatiemment le retour de sa femme, espérant trouver, dans les renseignements que lui donnerait celle-ci, quelque épisode sur lequel il pût baser sa demande en réparation.

Lorsque madame de Villerey revint de chez la princesse, sans savoir dans quelle intention son mari l'interrogeait, elle lui raconta, avec une grande franchise, les événements de la soirée, et mit beaucoup de verve dans le récit de ce coup d'État féminin dans lequel le docteur s'était trouvé compromis, et où elle avoua avoir joué un rôle actif.

— Il nous est revenu au cercle quelque bruit de tout cela, dit le baron. On rapportait même

que le docteur avait essayé de prendre une revanche de sa mésaventure par un retour offensif sur les personnes qui l'avaient provoquée.

— Il y a eu effectivement tentative de revanche, dit la baronne en riant, mais le pauvre docteur avait la tête tellement perdue de confusion, qu'il s'est laissé arrêter au premier mot. Oh ! mais, ajouta-t-elle ingénument, un mot que je regrette, car il pouvait aller loin.

— Eh bien, ma chère, dit le baron, très-peu satisfait du résultat de son enquête, il est arrivé, — et il raconta alors à sa femme la scène du cercle, et la situation dans laquelle il se trouvait actuellement en face du docteur.

Le premier mouvement de la baronne un peu alarmée fut bon.

— Il faut en convenir, dit-elle à son mari,

nous ne sommes pas irréprochables, et le docteur a le droit de se plaindre. — Je lui écrirai un mot de regret, qui mettra fin à tout ceci.

Cette bonne disposition d'esprit ne pouvait pas avoir une longue durée dans un esprit encore enivré par un de ces triomphes d'amour-propre auxquels les femmes attachent tant d'importance. La mise en retraite du docteur devant une épigramme de la baronne avait été remarquée, commentée; elle avait entendu ce murmure flatteur qui est la friandise de Sorente; elle avait vaincu publiquement un homme redouté par son esprit. Revenir par les excuses sur le propos qui lui avait procuré ce triomphe, n'était-ce pas démentir, rendre en quelque sorte le drapeau qu'elle avait conquis, perdre les bénéfices d'une partie gagnée sur

tant de points? Ne devait-elle pas, au contraire, profiter de ses premiers avantages et les couronner par une victoire décisive qui la mettrait à l'ordre du jour du bavardage parisien?

Si la baronne n'exprima point ces idées avec cette franchise, elle parla du moins de manière à les laisser deviner. Aussi, après avoir convenu de ses torts, elle essaya de les amoindrir et invoqua en sa faveur le principe d'infaillibilité.

Par d'habiles manœuvres de langage, où les arguments spécieux ne furent pas ménagés, elle retourna complétement la situation en se constituant plaignante, et voyant que son mari, visiblement ennuyé par ces contradictions, demeurait immobile :

— Eh bien, lui demanda-t-elle, à quoi songez-vous?

— Je songe, ma chère, répondit le baron, qu'on a eu bien tort de représenter la Justice sous la figure d'une femme; et j'ai le regret de m'apercevoir que je me suis fait un peu légèrement le chevalier d'une cause douteuse; je me suis engagé dans une affaire qui, certainement, sera jugée comme pitoyable par tous les gens raisonnables.

— Eh bien, reprit la baronne, laissez-moi la diriger officieusement, et je m'engage à y trouver une issue qui vous tirera de cette situation à votre avantage. Vous auriez pu, à la rigueur, exprimer quelque regret au docteur, avant l'explication qui a passionné votre débat et l'a amené à un point qui peut avoir quelque gravité; maintenant, un retour vers lui pourrait être interprété d'une manière fâcheuse pour vous.

Il faut donc lui demander des excuses, acheva péremptoirement madame de Villerey, en se renfermant dans une citadelle d'obstination.

— Eh ! fit le baron, pensez-vous donc que le docteur n'ait pas le souci de sa dignité et qu'il suffise d'une démonstration pour l'alarmer ?

— Je ne lui fais pas cette injure, répondit la baronne, — mais le docteur connaît son époque et sait qu'en France il est des choses auxquelles rien ne résiste. — Un duel avec un de ses clients ! — mais songez-y donc, on dirait partout que, ne trouvant pas dans sa science des moyens assez sûrs pour expédier ses malades, il a fait de sa trousse un arsenal. — Sa réputation y périrait.

— Ma chère, interrompit le baron, vous mê-

lez bien légèrement les choses futiles aux choses graves.

— Eh ! monsieur, répliqua la baronne, — nous vivons dans un pays où le quolibet d'un enfant peut, à l'occasion, ébranler la plus haute existence. Le docteur, qui ne redouterait pas une rencontre pour les risques qu'il y pourrait courir, la craindra pour les conséquences du ridicule. — Si sa dignité ne peut céder devant la pression d'un homme, il peut, sans la compromettre, fléchir sous la pression d'une femme. — Substituez-moi à votre personne, et vous le verrez accueillir avec joie le moyen conciliateur.

— En résumé, que voulez-vous lui demander ? fit le baron

— La paix, fit-elle ; mais il viendra la solliciter lui-même.

— Et vous pensez qu'il consentira ?

— Il est homme d'esprit ; entre deux ridicules, il choisira le moindre, et me saura gré d'avoir su trouver une issue honorable à une situation embarrassante.

— Et s'il refuse ?

— C'est qu'alors les propositions pacifiques lui auront été mal présentées. Aussi devez-vous confier cette négociation à des personnes d'un caractère conciliant, à des diplomates porteurs du rameau d'olivier, et non aux belliqueux hérauts dont la seule présence est une menace.

VI

Le lendemain, dans l'après-midi, comme le docteur rentrait de son hôpital, il reçut la visite de deux amis de M. de Villerey. Ils se hâtèrent de déclarer qu'ils venaient comme conciliateurs, et qu'ils n'avaient accepté la mission dont le baron les avait chargés qu'à cause de la modération de ses exigences.

Le mot fit sourire le docteur.

— Pardon, messieurs, répondit-il; M. de Villerey est tourmenté par une affection qui exerce une influence sur son caractère et le rend quelquefois d'humeur irritable. Il a eu

avec moi hier un de ces accès, et peut-être s'est-il laissé entraîner dans ses paroles au delà de sa pensée. Mais on doit être indulgent pour un malade, surtout quand on est médecin et que le malade est un client. Seulement, au delà de cette indulgence, je ne comprends pas ce que M. de Villerey peut exiger de moi.

— M. de Villerey, dit l'un des envoyés, ne réclame de vous qu'une légère concession qui ne saurait être coûteuse à votre amour-propre, puisqu'il la sollicite en faveur de sa femme. Hier, à la suite d'un incident qui a ému le salon de la princesse, où se trouvait une personne étrangère au monde, la baronne de Villerey et quelques dames de ses amies se seraient crues blessées de votre attitude devant elles, et madame de Villerey vous saurait gré particulièrement si

vous vouliez aller lui exprimer le regret de cette mésintelligence passagère.

— En résumé, docteur, ajouta le second envoyé, nous pouvons vous le dire, afin de retirer tout caractère sérieux à cette affaire, nous sommes autorisés à la restreindre entre la baronne et vous.

— C'est-à-dire, interrompit le docteur avec une feinte bonhomie, que mon aimable cliente a imaginé ce moyen diplomatique pour isoler son mari du débat et avoir tous les bénéfices de cette conciliation.

— Eh bien, oui, la baronne attache une grande importance à être seule en cause avec vous, et, pour donner plus d'éclat à cette réparation, elle recevra demain exceptionnellement.

— Et sans doute, fit le docteur, je devrai me

présenter en costume de pénitent, un cierge à la main. Messieurs, reprit-il avec l'accent sérieux d'un homme qui repousse une mystification, je regrette que vous vous soyez associés à une plaisanterie de ce genre, et l'intervention de madame de Villerey est un moyen d'arrangement auquel j'aime encore à croire que le baron est étranger. Je ne ferai pas d'amende honorable à madame de Villerey, parce que, dans cette circonstance, je ferais triompher sa vanité au préjudice de la justice. S'il reste inaperçu pour vous, je vois le but où tend cette combinaison : on voudrait faire de mes excuses à la personne qui m'a offensé, une offense nouvelle à la personne qu'on m'a déjà fait offenser. Ces variantes sont contradictoires avec mon caractère. Faites-le savoir à la personne que vous représentez, soit *il* ou *elle*. Pardon, messieurs,

acheva le docteur en faisant à ses visiteurs un geste de congé, ma journée appartient aux gens qui souffrent; si vous ne croyez pas votre mission terminée, achevez-la auprès du général.

La tradition fabuleuse rapporte l'existence d'un monstre auquel on sacrifiait annuellement un tribut de victimes.

Le Minotaure moderne, c'est le rire; — et, plus inclément que l'ancien, l'impôt qu'il réclame est quotidien.

En France, il est incarné dans les deux plus grandes personnalités satiriques connues. Il s'appelait alors Rabelais, — puis Voltaire.

Aujourd'hui, il s'appelle tout le monde.

Un écrivain satirique moderne, dans une de ses plus spirituelles boutades sur Paris, supposait le siége de cette ville par une armée enne-

mie, et demandait combien de temps elle tiendrait sans capituler.

— Paris, concluait-il, se battra bravement, même n'ayant plus de poudre; mais le jour où les primeurs manqueront au marché, il y aura des traîtres qui ouvriront les portes pour un plat de fraises.

Les primeurs dont les Parisiens se montrent volontiers les plus friands étant le scandale, on peut supposer que dans le cas d'un siége où la malignité publique aurait été trop longtemps affamée, Paris livrerait ses clefs à l'ennemi qui apporterait quelque anecdote sur le marché.

Cette curiosité a toujours été un des plus impérieux besoins de la société active, et c'est mériter ses bonnes grâces que de lui procurer l'occasion de se satisfaire. Aussi le plus joli ca-

deau qu'un homme puisse faire, par exemple, à une femme ayant un salon fréquenté, sera de lui apporter quotidiennement un œuf de scandale à couver; — avant le soir, l'oiseau aura des ailes.

On sait l'histoire d'un homme qui avait dans le monde la réputation de savoir le mieux dénicher ces sortes de merles.

Entrant un jour dans un salon où il était familier, il aperçoit toute la compagnie immobile et silencieuse comme une fresque peinte sur un mur.

Il y avait là les hommes les plus intelligents et les femmes les plus spirituelles de la société la plus spirituelle et la plus intelligente, et s'ils eussent parlé, du choc de leurs paroles aurait pu naître une de ces étincelantes causeries que Balzac faisait écouter par des génies cachés dans

les serrures. — Eh bien, tous ces gens restaient frappés de mutisme, parce qu'il y avait disette de nouvelles, et qu'il leur répugnait de revenir sur la médisance de la veille, comme le chien retourne à un os déjà rongé. — L'ennui les pétrifiait tellement, que, pour se distraire, ils se fussent contentés du récit d'une bonne action, quittes à la retourner à l'envers pour voir si elle ne montrerait pas une sottise.

La présence du nouveau venu causa dans le cercle le mouvement vorace qui dut se produire sur le radeau de la *Méduse* quand on signala une voile libératrice. La maîtresse alla à lui, comme les enfants gourmands vont au-devant des vieillards connus par leur habitude d'avoir des bonbons dans leurs poches, et auxquels ils font la grimace quand la bonbonnière est vide.

C'était précisément le cas où se trouvait le

galant homme, et il comprit, a
son silence, que sa réputation
s'il se retirait avant d'avoir rév
beaux et des belles à l'esprit d

Il fallait une victime à sa c
sacrifia comme le pélican.

Après avoir secoué son jabot
était le prélude d'une confide
seulement qu'on fermât les fen
de discrétion, et, cette précaut

— Messieurs, dit-il, ce qu'il
veau à Paris ce soir, c'est que
un amant ce matin.

Ce dévouement fut complété
lans son genre, était la touche

aussitôt, demandant, pour toute récompens
qu'on n'ouvrît pas trop vite les fenêtres so
lesquelles il devait passer.

C'est en parlant de ce même personna
qu'une femme d'esprit disait un jour :

— M*** a la meilleure table de Paris : on
mange toujours son prochain.

Cette curiosité explique le retentisseme
soudain qui s'élève autour des actes ou des p
roles en apparence les plus futiles, lorsqu'ils
rattachent à des individualités évidentes, et
haut qu'un homme ait placé sa vie, il ne pour
jamais la mettre complétement hors de port
de cette curiosité inquisitoriale. Tel jour ou t
autre, pour le moindre propos, au moind

artiste, ou savant illustre, ce qu'il aura fait de grand, d'utile ou de beau, ne pourra pas le préserver, et l'ironie atteindra l'homme à travers son œuvre. Il trouvera même, et surtout, ses amis et ses enthousiastes oublieux, et les plus indulgents ne seront pas ceux qui essayeront de le défendre, mais ceux qui, au contraire, garderont le silence.

On a cependant vu des gens qui provoquaient et sollicitaient presque une mention dans ce moniteur verbal du ridicule et qui, pour l'obtenir, la payaient même au prix de leur dignité. Mais il existe aussi des natures craintives pour lesquelles c'est un souci sérieux de savoir leur nom l'objet d'un bavardage où la malveillance ne laisse pas échapper l'occasion de se manifester surtout lorsqu'on la lui a fait attendre longtemps. Il en est d'autres, indifféremment dédaigneuses,

qui ne croient pas utile de troubler les sérieuses préoccupations de leur vie en ouvrant l'oreille à des taquineries mesquines tant que celles-ci ne franchissent pas certaines limites. Mais, si indifférent qu'un homme puisse être au jugement dont ses actes sont l'objet, il arrive cependant un moment où il ne peut s'empêcher d'intervenir lorsque ses actes ou ses paroles ont été dénaturés.

C'était précisément la situation dans laquelle se trouvait le docteur après la soirée de la princesse. — Les événements qui l'avaient troublée étaient arrivés à point pour renouveler le marché de la médisance, qui chômait depuis une semaine, et les personnes qui y avaient eu un rôle étaient devenues aussitôt le texte des commentaires les plus variés.

Deux circonstances ajoutaient quelque gra-

vité à ces rumeurs. Dans quelques maisons restées tardivement ouvertes à des fêtes nocturnes, le bruit se répandit que la princesse ***, blessée de ce qui s'était passé chez elle, avait manifesté l'intention de fermer son salon pour l'hiver. Quant à l'explication animée qui s'était élevée au cercle entre le docteur *** et le baron de Villerey, bien qu'elle eût eu lieu dans un groupe isolé, il en avait transpiré quelque chose, et, comme il arrive presque toujours, on avait exagéré les termes échangés de part et d'autre. De même que, par ignorance de la vérité, on l'avait altérée au préjudice du docteur, en lui donnant tous les torts.

Ce n'est point rare de trouver à Paris des gens qui, par étourderie ou pour se donner l'apparence d'être dans le secret des choses que la plus simple convenance devrait tenir mysté-

rieuses, enveniment au début des affaires qui auraient pu se terminer pacifiquement, et placent, à l'insu l'une de l'autre, les personnes qu'elles intéressent particulièrement, sous la pression de l'opinion publique.

Aussi, à l'heure même où M. de Villerey convenait avec sa femme d'envoyer une ambassade conciliante au docteur, et au moment même où celui-ci rentrait chez lui tout disposé à oublier une querelle qui n'avait de point de départ qu'une irritation commune, il y avait à Paris dix maisons où on leur mettait l'épée à la main.

VII

Au nombre de ses clientes, le docteur comptait la marquise de Merignon, une grande dame qui régnait sur l'aristocratique colline du faubourg Saint-Honoré. Il lui avait rendu le sceptre qu'elle avait dû déposer pendant une longue maladie qui l'avait tenue éloignée du monde et dont il l'avait guérie. Le jour où pour la première fois il lui avait permis de se regarder dans un miroir, en retrouvant sur son visage la beauté qu'elle croyait morte, la marquise avait poussé le cri de joie du guerrier à qui on rend ses armes. Il a fait mieux que me guérir, disait-

elle en parlant du docteur, devenu pour elle l'objet d'une sorte de culte. Il m'a ressuscitée. Cet aveu ingénu fit même dire à quelques amies, peu satisfaites du miracle opéré par la science, que la marquise, dans son premier élan de résurrection, avait singulièrement étendu les limites de la reconnaissance.

Peu soucieuse de protester contre des propos ayant le dépit pour origine, madame de Merignon, une fois guérie, inventa des maux imaginaires pour justifier la présence du docteur dans sa maison.

Son salon passait pour être un des mieux renseignés de Paris, et c'était effectivement l'un des centres où abondaient le plus les nouvelles puisées aux sources certaines. On eût dit que madame de Merignon possédait l'ingénieux appareil acoustique que le farouche tyran Denis

avait fait établir dans son pal
tait à son oreille défiante tou
racuse.

Aussi, lorsqu'un événemen
seulement obscur, c'était che
s'informer pour en connaître
et en apprécier les conséque
pour employer une expressio
graphique, elle donnait le *bo*
rier de l'actualité.

Deux ans de maladie et de
lesquels elle n'avait pas eu
mari, qui avait toujours eu q
plomatique dans les pays où
vogue à l'Opéra prenaient leur
aigri le caractère. Les femme
de manquer d'indulgence

disait la baronne de Villerey avec une chari
hypocrite; la pauvre femme transpire ses a
ciennes tisanes.

Quelle qu'elle fût, elle était cependant fo
recherchée dans le monde, où elle exerçait u
influence sérieuse. Son mari, redevenu pl
amoureux d'elle que jamais, et qui la trouv
plus froide à sa passion que le verrou qu'e
avait fait mettre à sa porte pour s'en préserve
occupait une charge élevée à la cour, où ell
même comptait d'augustes amitiés.

La marquise donnait presque tous les jou
une audience matinale à ses familiers, à s
confidents, à tous les gens de bonne volonté q
allaient pour elle à la pipée de l'anecdote. E
était fière de pouvoir ainsi montrer sous

brasée du bal, la renaissance de cette beauté invulnérable qui semblait trouver dans les fatigues mêmes d'une nuit donnée au plaisir les vertus juvéniles attribuées au flot de Jouvence.

Outre ces réceptions quotidiennes et intimes, elle en avait une officielle chaque mercredi de la semaine, et son mari s'y montrait fort assidu. Comme sa présence causait à madame de Merignon une mauvaise humeur très-apparente, elle s'en excusait en l'attribuant à la migraine. Aussi, dans le monde, appelait-on ces réceptions les *migraines de la marquise*, et quiconque y était reçu pouvait se présenter partout.

Par les tenants et aboutissants, madame de Merignon devait être instruite une des premières des rumeurs qui commençaient à circuler autour du docteur ; et, devinant un fond de malveillance dans les rapports qui lui arrivaient,

elle le fit prier de monter chez elle en sortant de l'hôpital Beaujon, où il faisait une clinique hebdomadaire.

— Eh quoi! fit le docteur aux premières paroles qu'elle lui adressa, attache-t-on tant d'importance à des puérilités!

— Le monde ne vit que de cela, vous le savez bien, lui dit la marquise, et ce qu'il vous plaît d'appeler des puérilités, emprunte une importance aux noms qui s'y trouvent mêlés. — Je suis trop votre amie pour vous dissimuler, mon cher docteur, selon les commentaires dont cette soirée de la princesse *** est déjà l'objet, que vous vous êtes désigné d'une manière fâcheuse a l'attention publique.

— Ah çà! demanda le docteur, étonné de la gravité de la marquise, ai-je donc commis un crime?

— Plus qu'un crime! repr
rignon en répétant un mot c
et tous les gens, et ils sont n
eu à subir les atteintes de vot
parent de cette faute pour vo
les assises de l'opinion, et il r
rement désagréable d'entend
conque accompagner votre n

— L'opinion, reprit le do
varde et une curieuse, je l
aussi des hommes dans la vie
entrer à toute heure sans qu'i
ses curiosités ou son bavard
ceux-là.

— L'opinion, continua la

amis peuvent trouver regrettable que vous ayez compromis la dignité reconnue de votre caractère en vous faisant l'auxiliaire d'une rancune féminine. — Oui, reprit la marquise avec insistance, ce n'était pas votre rôle de servir le dépit de madame de Villerey, il fallait rester neutre et laisser à cette coterie de puritaines l'initiative de leur réprobation. Dans ces circonstances, votre dédaigneuse boutade était plus qu'un *lapsus* de goût, c'était l'appoint d'une parole qui pèse, donné à un vote d'hostilité préméditée. Sans votre présence à cette soirée, la Costenzina n'y eût peut-être pas obtenu, comme femme, le succès qu'elle obtient comme cantatrice au théâtre. Mais elle eût du

gnon et lui raconta le piége qui lui avait été tendu, et comment il y était involontairement tombé.

— Volontairement ou non, dit la marquise, vous avez mis la princesse et la fière Costenzina, son amie, dans une attitude pénible, et si indulgentes qu'elles puissent être, elles vous garderont rancune d'une profession de foi déjà qualifiée de brutalité sauvage par ceux ou plutôt par celles qui pouvaient avoir intérêt à ce qu'elle se produisît, madame de Villerey entre autres, à qui vous assuriez un triomphe sur sa rivale.

— Comment, fit le docteur en se levant et en donnant les marques d'un profond étonnement, madame de Villerey...

— D'où arrivez-vous donc, cher docteur?... fit la marquise d'un air qui semblait dire : Me

prenez-vous pour dupe de votre feinte ignorance?

Et, comme il protestait de sa bonne foi, elle ajouta :

— N'est-ce pas vous qui, il y a deux ans, avez conseillé au baron d'accepter le consulat de Palerme?

— Oui, répondit-il; la santé de madame de Villerey m'inspirait alors quelques inquiétudes, et je pensai qu'un séjour de quelque temps sous ce climat pourrait lui être favorable.

— Vos prévisions se sont réalisées, dit malicieusement la marquise. Madame de Villerey est revenue de Sicile dans un merveilleux état de santé; mais on prétend que tout l'honneur n'en revient pas au climat, et on attribue particulièrement la guérison de cette maladie à des additions que la baronne aurait, à l'insu de

son mari, introduites dans l
vous lui aviez ordonné de
est-il, selon la chronique parl
époque, que M. de Villere
d'exercice, aurait demandé so
pour des raisons auxquelles
étrangère.

— Oui, je sais, dit le do
bruit rasant la terre ».

— Dites plutôt les flots; c
venue par mer.

— Faut-il y croire? La n
italienne !

— De parents français, in

— Mon amie! fit le docteur en se récriant. Je ne suis pas son ami, moi.

— Eh bien alors, demanda madame de Merignon, pourquoi donc avez-vous paru prendre ses intérêts contre la Costenzina? La cause de celle-ci, bien qu'elle appartienne au théâtre, est plus morale que celle de la baronne, puisqu'en définitive madame de Villerey ne peut pas épouser M. de Caprana. A moins, cependant, que vous ne lui ayez fait espérer qu'elle aurait prochainement le désespoir d'être veuve.

— M. de Caprana, le frère de la princesse! interrompit le docteur avec un nouvel accès de surprise. Je vous assure que j'ignorais abso-

le beau monsieur de Caprana, l'adonis de Caprana, un chef-d'œuvre trouvé dans une fouille par madame de Villerey, consulesse de France, et qui serait mieux placé, dit-on, dans un musée que dans une légation ; M. de Caprana, que la baronne avait su enlever à la Costenzina pendant son séjour à Palerme, a quitté madame de Villerey, à l'amiable, dit-on ; mais, en apprenant que cet abandon était motivé par son retour vers la Costenzina, la baronne en a conçu un dépit très-vif, et c'est à prendre une revanche que vous l'avez si puissamment aidée hier au soir. Y êtes-vous, maintenant, cher docteur?

VIII

La marquise de Merignon, convaincue de la sincère ignorance du docteur, consentit, sur la demande que lui fit celui-ci, à compléter ses demi-confidences en lui racontant ce qu'elle savait elle-même relativement aux personnages dont il était question entre eux, et particulièrement les faits concernant la Costenzina, dont la véritable histoire demeurait encore ignorée des curiosités biographiques.

Celle-ci était, par sa naissance, apparentée naturellement à une des familles historiques de la Sicile. Son père, le comte Nani, était un

des derniers descendants de ces nobles Palermitains qui avaient sonné le tocsin meurtrier des Vêpres libératrices.

Le comte Nani avait épousé tout jeune encore une des plus riches patriciennes de Palerme, à laquelle il n'apporta que sa main, car son mariage n'était qu'un acte d'obéissance aux volontés paternelles, et son cœur était resté à la première femme qui l'avait fait battre.

En apprenant que cette liaison, rendue adultère par le mariage, se prolongeait encore, la comtesse Nani, fidèle à son écusson, qui portait une main armée d'un poignard, avec cette devise : *Me venger!* fit assassiner la maîtresse de son mari peu de temps après que celle-ci eut mis au monde une petite fille qui devait être un jour la célèbre Costenzina

Craignant que la vengeance de sa femme ne poursuivît l'enfant comme elle avait frappé la mère, le comte Nani confia sa fille aux soins d'un vieux musicien, auquel il avait assuré l'existence en lui faisant obtenir la place d'organiste à la cathédrale de Strapezi, gros bourg maritime élevé sur un rocher brûlé du littoral sicilien.

Domenico Costenzini était un vieil enfant perdu de l'art musical comme le Giotto était peintre; mais il n'avait jamais rencontré de Cimabuë révélateur. Aussi ses rêves de gloire et d'ambition ne franchissaient-ils point les murs de cette humble basilique, où son génie, ignoré de lui-même, s'épanouissait comme une fleur solitaire sur un pic inconnu. Vivant seul au milieu du monde sonore de la mélodie, il marchait dans la vie avec l'indolence du pâtre qu'il

rencontrait quelquefois cheminant dans la montagne, accompagné par un essaim d'abeilles.

Domenico fit mieux que de recueillir l'enfant du comte Nani. Heureux de pouvoir manifester sa reconnaissance à celui qu'il considérait comme son bienfaiteur, sa paternité fictive eut tous les élans d'une paternité réelle.

Ne pouvant le chanter tout haut, il murmura auprès du berceau confié à ses soins le cantique fidèle du pieux Siméon, et versa à plein cœur sur la créature qu'il renfermait tous les trésors amassés pendant son existence, qui n'avait été qu'une longue solitude.

Après avoir vécu presque exclusivement pour l'art, il se sentait attiré dans l'humanité par des petites mains caressantes, et, comme une graine apportée par le vent féconde un jour le rocher stérile où le roitelet n'eût pas trouve

d'ombre, cette enfance venait tardivement peupler d'affections la vie abandonnée du vieillard. Elle était, par ses grâces charmantes, par ses joies naïves, par son sourire et par ses fleurs mêmes, le bouquet parfumé, l'oiseau chanteur de l'aride rocher.

Par un pieux stratagème, et pour conserver à la fille du comte Nani le nom paternel qu'elle ne devait pas porter, Domenico l'avait appelée Nina. Chaque jour il s'attachait d'autant plus à l'enfant, qu'il avait trouvé dans son amour pour elle une nouvelle source d'inspiration. Sa musique était devenue l'écho des sensations que la petite Nina faisait naître dans son âme. Triste ou joyeux, il solennisait par quelque chant nouveau tous les incidents qui se rattachaient à sa fille d'adoption.

Un vendredi saint, comme ses fonctions l'ap-

pelaient impérieusement aux offices, il fut obligé de laisser aux soins d'une voisine l'enfant, dont la vie était alors menacée par une de ces maladies devant lesquelles la science hésite. A l'instant du *Stabat*, le vieil artiste, dont le cœur était percé du même glaive qui faisait saigner le cœur de la divine et douloureuse mère, épancha sur le clavier de l'orgue une lamentation tellement navrée, qu'un sanglot oppressa toutes les poitrines. On eût dit que le fleuve des larmes maternelles venait de déborder tout à coup dans les vastes tuyaux de l'instrument, qui n'avait jamais donné à la prière humaine les ailes d'une foi plus vive.

En ce moment, Palestrina, Pergolèse et Marcello, les trois maîtres de la lyre chrétienne, durent se pencher aux tribunes célestes, et chacun d'eux peut-être détacha un rameau de son

laurier pour tresser une couronne à cet obscur serviteur de l'art, qui avait trouvé son chef-d'œuvre dans la douleur.

Une ou deux fois par an, le comte Nani venait voir sa fille. Ces visites devaient être entourées de grandes précautions, car la comtesse avait appris l'existence de l'enfant adultérin et faisait faire des recherches pour découvrir la retraite où son mari cachait sans doute le vivant souvenir d'un amour auquel elle sentait bien qu'il était resté fidèle. Bien que son mariage lui eût en apparence constitué une des plus belles fortunes du pays, le comte, dont les moindres actes étaient devenus l'objet des soupçons de sa femme, et surtout de la famille de celle-ci, n'avait pas l'administration de ses biens, et ce n'est pas sans difficulté qu'il pouvait chaque année distraire une petite somme destinée à

augmenter les faibles ressources de Domenico. Cette impuissance où il se trouvait de pouvoir assurer l'avenir de sa fille était la plus grande inquiétude du comte.

— Tu es vieux, disait-il quelquefois au pauvre musicien; que deviendrait Nina si tu venais à lui manquer?

— Rassurez-vous, monseigneur, répondait celui-ci avec un élan de certitude passionnée; chacune des années que le ciel donne à notre chère enfant me retire à moi-même une de celles qu'il m'a déjà comptées. La Providence nous a vus, et la *Dame du Paradis*, sous la protection de qui j'ai placé la petite créature, ne permettra pas qu'elle demeure sans appui. Je ne mourrai que lorsque ma vie sera devenue inutile, et alors tout sera bien, ajouta-t-il avec simplicité.

Ces paroles semblaient répondre à une espérance que le comte avait laissé voir à son vieux serviteur. — Nature tendre, âme de poëte au cœur d'enfant, il ne pouvait croire à la durée des passions qui éternisent la haine, et pensait qu'avec le temps la comtesse, qui était plus âgée que lui, pourrait oublier le passé et pardonner l'existence à l'être innocent dont la naissance avait été si cruellement vengée. Le comte n'exagérait pas son espéranee jusqu'à supposer que sa femme pourrait un jour lui permettre la reconnaissance publique de son enfant; mais il croyait qu'elle tolérerait une paternité discrète, une protection officieuse qu'elle partagerait peut-être elle-même, en expiation du crime qui avait fait une orpheline.

Malheureusement, ce rêve ne pouvait être réalisable avec la comtesse Nani, une de ces na-

tures dont l'orgueil obstiné
sidère l'indulgence comme
et qui, au risque d'empoi
existence, trouvent un amer
venimeuse plante de la ranc

Le comte eut bientôt l'oc
voir que sa femme n'avait ri

Dessinateur assez habile,
sa fille un portrait dans leq
fidèle image de la mère. A
nait déjà les promesses de
raine qui devait se révéler p
résurrection d'un des types
leux de l'art antique. Pour
à l'attention des gens de Stra

pendant ses premières années, cette existence d'heureux loisir et de vagabondage errant qui est un des besoins de l'existence, et qui devait rester l'un des besoins de sa vie.

Parmi ses compagnons de jeux, tous nés dans les humbles cabanes creusées dans le roc où les pêcheurs de corail abritent leur famille, le hasard avait mêlé un enfant de noble race, en qui menaçait de s'éteindre un des grands noms de cette aristocratie vénitienne dont la fortune et la splendeur disparurent sous la chute de leur république.

Débile et dernier rejeton de la famille ducale de Caprana, le petit Scipion Caprana avait trouvé la ruine et la mort au pied de son ber-

que l'ardent climat de ce pays pourrait détruire peut-être, dans son principe, la maladie que sa mère avait laissée à l'enfant en le mettant au monde.

IX

Le vieux chevalier de Caprana possédait sur le rocher de Strapezi une sorte de bastide bâtie sur les ruines d'un ancien temple, dont les murailles crénelées indiquaient que cette habitation avait pu être un point d'occupation militaire élevé pour la défense de l'île, qui demeura si longtemps sur le qui-vive de l'invasion. Ce fut dans ce manoir aux assises païennes, que le chevalier de Caprana conduisit son neveu et qu'il s'efforça de faire mettre les deux pieds dans la vie à l'être chétif qui pouvait seul perpétuer le nom de ses ancêtres.

Une sorte d'attraction attira tout d'abord l'un à l'autre le petit Scipion et la petite Nina. Était ce la communauté de race qui les fit se reconnaître instinctivement et se rechercher parmi les autres? Devinèrent-ils leur communauté de deuil, en se voyant tristes tous les deux, quand ils entendaient les autres enfants quitter leurs jeux pour courir à une femme qu'ils appelaient ma mère? N'était-ce pas plutôt ce matinal besoin de sympathie, plus hâtif chez les êtres isolés? Quoi que ce fût, ils allaient l'un à l'autre et l'un avec l'autre toujours, comme allaient jadis, dans cette Ionie voisine de leur plage, les deux chastes enfants de cette douce pastorale dont ils recommençaient les premiers chapitres.

Le petit duc Scipion et la petite Nina jouaient un jour sur le bord de la mer. C'était à la suite d'une de ces tempêtes redoutées des marins

quand ils sont surpris au passage du périlleux détroit. Lorsque ces mauvais temps ont quelque durée, les eaux, émues par la violence des vents jusque dans leur profondeur, laissent ordinairement remonter à leur surface les mystérieuses richesses enfouies dans leur sein. Les madrépores roses et blancs, les coraux pourpres arrachés de leurs bancs, les algues, les mousses, les coquillages étincelants aux mille formes et aux mille couleurs ; toutes les végétations bizarres et charmantes de la flore sous-marine, tous les bijoux délicats détachés de l'humide écrin des sirènes, viennent alors, poussés par le flot, s'échouer au rivage, où ils se trouvent retenus par les sables.

Ainsi, quand un nuage inquiétant se formait à l'horizon, et que les vagues de la mer semblaient d'immenses poitrines gonflées par des plaintes

lamentables; lorsque l'arden
au niveau du sol la cime des
nait les clôtures d'aloës, et se
pagne la brûlante poussière d
qui suffoquait les troupeaux
désordre des éléments, les en
Strapezi ne voyaient qu'une
dance qui allait de nouveau fe
Dans leur innocent égoïsme, i
de la voile errante livrée aux
ragan, ils le regardaient venir
en répétant le proverbe fam
vent fait la part du sable.

C'était cette espérance qu
d'une tempête, avait amené l

incrusté dans une anfractuosité de récif à fleur d'eau, un petit coffret de métal encore à demi recouvert d'une carapace épaisse formée par une agglomération de sels marins. Elle porta aussitôt cette trouvaille à son compagnon, qui s'arma d'un gros caillou avec lequel il brisa la croûte amassée autour du coffret, dont les parois étaient rongées par une rouille séculaire. En le secouant par ses anses, Scipion lui fit rendre un bruit sonore qui éveilla sa curiosité ainsi que celle de Nina. Quelques efforts qu'ils fissent pour desceller le couvercle, ils ne purent y parvenir, et, fatigués l'un et l'autre par une dépense inaccoutumée de forces, ils se couchèrent sur le sable en se demandant mutuellement ce que

sité commune. Ce fut Scipion qui le premier poussa le joyeux eureka.

— Attends ! s'écria-t-il tout à coup et en prenant le coffret dans ses mains.

— Que veux-tu faire ? lui demanda Nina.

Scipion lui désigna, à quelques pas d'eux, un rocher élevé d'une centaine de pieds dont la base était hérissée de récifs anguleux.

— Je vois bien, dit-il à son amie, que tu as envie de savoir ce qu'il y a là dedans, et que tu ne dormiras pas cette nuit si tu ne le sais pas ce soir. Je vais monter là-haut avec le coffret, et je le jetterai sur les pierres jusqu'à ce qu'il s'ouvre, ou jusqu'à ce qu'il se casse.

La proposition du petit Caprana ne fut pas accueillie sans débat par sa compagne. Nina avait d'un coup d'œil mesuré la hauteur du rocher et s'en était épouvantée. On ne pouvait

d'ailleurs atteindre à son sommet qu'en suivant un sentier presque à pic, qui le contournait et qui était jonché de pierres roulant sous les pieds. Aussi appelait-on ce sentier le *chemin qui marche*, et en défendait-on la fréquentation aux enfants, dans la crainte des accidents.

Malgré les prières de Nina, Scipion s'échappa joyeusement et courut vers le rocher, dont il commença l'ascension avec l'agilité des chèvres qui se dérangeaient sur son passage. Comme il approchait du sommet, une brise soudaine lui enleva la petite coiffure en jonc tressé que son oncle l'obligeait à porter pour qu'il n'eût pas le teint brûlé par l'ardeur du soleil. En voyant le chapeau emporté par le vent, et en n'apercevant plus Scipion, qui s'était prudemment jeté à l'abri derrière un quartier de roc, Nina pensa que son ami, ayant fait une chute, roulait, sans

doute, sur la pente opposée. Elle jeta un cri de terreur et tomba à genoux sur le sable, joignant les mains et se retournant par un mouvement de piété instinctive dans la direction d'une chapelle élevée à la madone à l'extrémité du môle voisin.

Un cri de triomphe répondit presque aussitôt à son cri d'effroi, et Nina, en relevant la tête, aperçut Scipion qui arrivait sur le couronnement du rocher et s'approchait avec précaution de l'extrême bord. Il éleva les mains au-dessus de sa tête, et précipita le coffret, qui tomba en rebondissant sur les pointes des récifs. Nina accourut aussitôt et fut rejointe par Scipion.

Le coffret ne s'était ni brisé ni ouvert dans sa chute; mais son formidable choc avec le granit avait produit dans le métal un ébranlement à la suite duquel le couvercle s'était légè-

rement descellé. Cependant l'ouverture en était encore impossible. Encouragé par ce premier résultat, Scipion voulut recommencer sa course au rocher, et toutes les supplications de Nina ne purent l'empêcher d'y retourner. Ce fut seulement dans sa troisième chute que le coffret creva l'une de ses parois, en tombant à pic dans une perpendiculaire rigoureuse sur un des angles les plus aigus du récif. Si étroite que fût cette ouverture, elle laissa pénétrer dans les flancs du coffret un rayon lumineux qui fit briller d'un subit éclat les lames d'or dont il était intérieurement doublé. Les enfants eurent beaucoup de peine pour élargir cette ouverture; mais ils y parvinrent cependant, aidés par l'ingénieuse industrie de la curiosité. La brèche, progressivement agrandie, devint bientôt praticable au passage des objets que renfermait le

coffret, dont le mystérieux trésor fut vidé sur le sable.

Nina jeta un cri de joie en apercevant un bracelet formant une chaîne, de lourds pendants d'oreille et un collier de perles. — Tous ces bijoux étaient de forme antique.

D'où venait ce coffret? Peut-être était-il l'épave du naufrage de quelque hétaïre célèbre dans la grande Grèce, et qui avait péri en se rendant d'Athènes à Syracuse. Peut-être était-ce l'écrin nuptial de Myrta, cette jeune Tarentine qui tomba dans les flots en regardant les étoiles, et dont la mort fut chantée par Chénier.

Pendant que Nina regardait avec admiration ces parures qu'une clôture hermétique avait préservées de toute altération, Scipion, ayant de nouveau secoué le coffret, en fit tomber plusieurs médailles de métaux diversement précieux

et de modules variés. Toutes ces médailles semblaient sortir de la fonte et attestaient par leur exécution qu'elles étaient contemporaines des meilleures époques de l'art ancien.

Parmi ces médailles, qui ne portaient aucune empreinte de coin monétaire, il en était plusieurs où se trouvaient reproduites les mêmes effigies : une tête de jeune fille et une tête de jeune garçon, beaux tous deux de cette beauté qui devait rester la source éternelle du beau. En examinant avec un soin particulier le médaillon à l'effigie féminine, Scipion regardait Nina essayant de se parer des bijoux antiques. Elle avait en vain tenté d'entourer son bras du bracelet, trop large pour son frêle poignet; mais elle était parvenue à substituer aux brins de corail qui rougissaient son oreille les deux anneaux trouvés dans le coffret, et, s'étant en-

suite découvert la naissance du col, elle mit le collier, dont les perles allongées en larmes blanches semblèrent des gouttes nacrées pleurant sur sa poitrine. Ayant achevé, l'instinctive coquetterie, qui n'a pas d'âge chez la femme, lui donna l'idée de se voir. Elle creusa alors dans le sable une sorte de petit bassin, où le premier flot qui monta du rivage vint encadrer un miroir naturel, sur lequel elle se pencha, orgueilleuse et fière. Comme elle se relevait pour se montrer à Scipion, le collier et les pendants d'oreille complétant une ressemblance que l'enfant avait cru saisir d'abord entre Nina et la figure antique, il l'attira vivement par la main et s'écria en lui montrant le médaillon :

— Tiens, Nina, regarde, c'est ton portrait.

— Oh ! fit-elle avec surprise — et, prenant

la médaille, elle courut à son miroir improvisé pour comparer les ressemblances; — mais déjà le flot prisonnier s'était échappé du bassin pour retourner à la mer.

Eh bien, dit-elle en revenant vers Scipion, puisque tu trouves que cela me ressemble, je te donne la médaille. — Voyons les autres, fit Nina en se baissant pour regarder les médaillons symétriquement rangés sur le sable. — Me voilà encore, dit-elle en en désignant une moins grande, et puis encore. — Mais tout à coup sa vue s'arrêta sur l'effigie du jeune adolescent, et l'indiquant du doigt à Scipion, elle lui dit avec une surprise joyeuse, après l'avoir regardé : — Toi aussi, te voilà !

— Tu trouves? demanda Scipion.

— Attends, reprit la petite. Elle bondit plutôt qu'elle ne courut vers le rocher voisin, brisa

une branche de myrte, et revint auprès de son ami.

— Que veux-tu faire ? lui demanda-t-il.

— Baisse-toi, dit Nina, en faisant mettre Scipion à genoux devant elle. Et ayant tordu en couronne la branche fleurie qu'elle venait de cueillir, elle la posa sur le front du petit duc. — Oh ! comme c'est bien toi maintenant ! s'écria-t-elle en regardant alternativement Scipion et la médaille.

— Eh bien, Nina, lui dit-il en lui répétant la réponse qu'elle-même venait de lui faire, puisque tu trouves que ce médaillon me ressemble, je te le donne. Tiens, au fait, reprit Scipion en s'interrompant, je n'ai pas besoin de te le donner, puisque c'est toi qui as trouvé le coffret, tout ce qui est dedans est à toi.

Il s'engagea alors une enfantine discussion

entre Nina et son compagnon, qui, plus âgé que son amie, avait instinctivement connaissance de la valeur de cette trouvaille, et voulait la lui laisser tout entière, se réservant seulement pour lui le médaillon qui était le portrait de Nina.

— Non, répondit celle-ci; si j'ai trouvé le coffret, c'est toi qui l'as ouvert; ce qui est dedans est à nous deux, et nous le partagerons... quand nous aurons fait la part de la Vierge, qui est la reine de la mer, et qui n'a pas voulu que tu tombes quand tu es monté sur le rocher

Et, s'étant pris tous deux par la main, ils se dirigèrent vers la chapelle du môle pour y déposer leur pieuse offrande.

— Que vas-tu donner à la madone ? demanda Scipion.

— Que trouves-tu de plus beau dans ces

belles choses? répondit Nina en ouvrant le tablier où elle avait mis les bijoux.

— C'est le collier, Nina.

— Alors nous donnerons le collier, Scipion.

Et tous deux se remirent à marcher sur le bord de cette plage mélodieuse, où, deux mille ans auparavant, unis déjà du cœur et des mains comme ils l'étaient eux-mêmes en ce moment, Théocrite avait rencontré peut-être les deux adolescents qui leur ressemblaient et dont la mer venait de leur envoyer l'image.

X

Comme ils approchaient de la chapelle, ils s'entendirent appeler par une voix, et, s'étant retournés, ils aperçurent le vieux Domenico qui courait après eux, inquiété par la longue absence de Nina.

Ils s'arrêtent alors pour lui montrer leur trouvaille.

— Étrange! étrange! murmura le vieillard, qui examinait les médailles et comparait cette double ressemblance qui existait entre les figures antiques et celles des deux enfants. Mais son étonnement grandit encore lorsqu'il aperçut

les bijoux, auxquels, si étranger qu'il fût aux choses de la vie, il ne pouvait s'empêcher d'attribuer une grande valeur. Aussi, comme s'il eût répondu tout haut à une pensée intérieure, il ajouta en regardant Nina :

— C'est peut-être une dot que la Providence lui envoie. Où alliez-vous? demanda-t-il ensuite aux deux enfants, qui lui expliquèrent le but de leur visite à la chapelle du môle.

Tout en approuvant le sentiment qui leur inspirait cette pieuse offrande, Domenico s'opposa à ce que Nina se séparât des précieux bijoux, qui pouvaient devenir plus tard une ressource pour l'orpheline. Aussi Nina fit-elle une moue chagrine et exprima son mécontentement dans un naïf aveu qui fit sourire le vieux musicien.

— Ah! quel malheur que tu sois venu si vite!

lui dit-elle, — à présent la madone aurait le collier et tu n'aurais pas osé le lui reprendre.

— Non, certes, répondit Domenico, car on ne doit pas plus reprendre aux saints ce qu'on leur a donné, qu'on ne doit leur rendre ce qu'ils vous donnent eux-mêmes.

Nina secoua la tête, comme si elle eût été peu convaincue par cet argument. Mais dans cet instant un incident vint donner un autre cours à ses pensées.

Scipion s'était plaint d'être fatigué et avait demandé à s'asseoir.

En le regardant, Domenico s'aperçut que le visage du petit Caprana était devenu tout pâle. Ses dents claquaient et son corps était agité par un tremblement qui augmentait à chaque minute. Domenico, sachant qu'il était d'une santé délicate, ne prit d'abord pas trop d'in-

quiétude; mais, par précaution, voyant que le tremblement redoublait et que le teint pâle de l'enfant se rougissait d'une pourpre fiévreuse, il emprunta un caban à un pêcheur qu'il rencontra, enveloppa Scipion dans les plis du lourd vêtement, et le prenant dans ses bras, il l'emporta à la bastide du chevalier Caprana.

Derrière lui Nina courait en appelant Scipion, et voyant que celui-ci ne répondait pas, elle se mit à pleurer.

Le lendemain, l'oncle de Scipion veillait au chevet de son neveu, en compagnie du médecin du pays, qui refusait de se prononcer sur l'état du malade.

Après les trois rapides ascensions sur le rocher, et le mouvement qu'il s'était donné pour ouvrir le coffret, Scipion, imprévoyant comme l'enfance, s'était découvert de ses vêtements, et

la transpiration avait été arrêtée par l'humidité du sable sur lequel il s'était assis, et par la fraîcheur de la brise de mer qui se lève vers la fin du jour. Aussi avait-il éprouvé bientôt les symptômes qui caractérisent la pleurésie, et pendant la nuit le mal s'était déclaré avec assez de gravité pour que le médecin n'osât pas répondre des suites qu'il pourrait avoir.

Le lendemain, dans la matinée, Nina courut à l'endroit où elle trouvait quotidiennement le petit duc; elle l'attendit patiemment pendant trois heures. Et, ne le voyant pas venir, elle alla rôder autour de la maison, près de laquelle elle resta jusqu'au soir.

Ce ne fut qu'en rentrant chez Domenico, à qui elle demanda si Scipion n'était pas venu la chercher, qu'elle apprit sa maladie.

— Oh! s'écria-t-elle en pleurant, c'est la ma-

done qui nous punit de ne pas lui avoir donné sa part.

Et, pendant toute la nuit, le vieil artiste l'entendit gémir et prier dans son lit.

La maladie de Scipion empira pendant trois jours, durant lesquels Domenico ne put empêcher Nina de s'échapper pour aller à la villa Caprana.

Elle fut aperçue une fois par le chevalier, qui demeura frappé de sa ressemblance avec la figure gravée sur une médaille qu'il avait trouvée sous l'oreiller du petit duc.

En la voyant tout éplorée, le vieux Caprana fut ému par cette pitié enfantine. Il l'interrogea doucement, et son étonnement augmenta encore lorsque, après lui avoir raconté sa dernière promenade avec Scipion, elle lui montra la médaille qui offrait l'image de celui-ci.

Comme avait fait Domenico, le chevalier murmura entre ses dents :

— Étrange! étrange! — Qui es-tu, petite? lui demanda-t-il ensuite.

— Je suis Nina, l'amie de Scipion, répondit-elle, et elle ajouta :

— Est-ce qu'il ne viendra pas encore jouer aujourd'hui?

L'oncle du petit duc secoua négativement la tête.

— Non! dit Nina, — et demain?

— Ni demain ni jamais, peut-être, fit tristement le vieillard.

— Jamais! répéta Nina, et elle se mit à compter sur ses doigts comme pour chercher la mesure de jours que le mot pouvait exprimer.

— Jamais, reprit-elle avec inquiétude : — est-ce bien longtemps?

— Enfant, dit le chevalier en la quittant pour rejoindre le petit malade, dont l'état était alors désespéré, jamais, c'est toujours.

Nina revint lentement, en répétant, sans les comprendre, les deux grands mots de l'éternité.

Comme elle passait devant l'église, elle en vit sortir un enterrement qui se dirigeait vers le cimetière de la basilique. C'était celui d'une petite fille morte la veille. Selon l'usage du pays, le corps, vêtu d'habits blancs, était porté par quatre jeunes filles suivies de toutes leurs compagnes. Nina se joignit machinalement au cortége, derrière lequel les parents marchaient en pleurant.

Quand on fut arrivé au lieu du repos et que le corps eut été descendu dans la fosse, tous les enfants s'approchèrent tour à tour et jetèrent

sur le cadavre les fleurs et les rameaux qu'ils tenaient dans la main. L'un d'eux, voyant que la main de Nina était vide, partagea ses fleurs avec elle et la conduisit au bord de la fosse au fond de laquelle le cadavre disparaissait déjà sous une jonchée embaumée.

— Ah! dit Nina en se penchant, on ne la voit plus.

— On ne la verra plus jamais, fit l'enfant en faisant neiger dans la fosse les blanches fleurs du jasmin et de l'oranger; elle est morte, ajouta-t-il.

— Morte! répéta Nina machinalement. En ce moment, selon la tradition, la sœur aînée de la défunte s'approcha au bord de la tombe et commença le *chant*.

Après chaque strophe de cette mélodie funèbre elle jetait une pelletée de terre sur le corps, et

chacune de ses strophes se terminait par cette phrase que les assistants répétaient en chœur :

— Adieu pour jamais! adieu pour toujours!

A la dernière strophe, la fosse se trouva comblée.

Cette scène, qui venait pour la première fois de lui faire concevoir l'idée du départ sans retour, laissa Nina douloureusement pensive, et, se rappelant les paroles que le chevalier lui avait dites à propos de Scipion, elle s'écria en pleurant :

— Jamais! c'est donc mourir!

Le lendemain de cette journée, le marquis Nani, déguisé en pêcheur, selon son habitude, vint à Strapezi pour voir sa fille. En ne la trouvant pas auprès de Domenico, il lui échappa un cri d'inquiétude. Mais le vieux musicien l'eut bientôt rassuré en lui expliquant le motif qui,

depuis quelques jours, entraînait Nina hors de la maison.

— Les pêcheurs qui m'ont amené, dit le comte, craignent le mauvais temps. Ils ne m'ont donné que deux heures à rester. Je veux les passer auprès de Nina. Allons la chercher ensemble.

Ils se rendirent d'abord aux alentours de la villa Caprana, et n'y trouvèrent pas l'enfant, qu'on n'y avait pas encore aperçue.

— Comment va le petit duc? demanda Domenico à la nourrice du petit Scipion.

Celle-ci étendit la main vers la maison et répondit brèvement :

— La mort est sur nous.

En parcourant le village, le vieux musicien demanda à une femme qui connaissait Nina si elle ne l'avait point rencontrée.

— Tout à l'heure, dit-elle, je l'ai vue entrer dans l'église.

— Allons ! fit le comte Nani.

Comme ils entraient dans la vieille basilique, obscure et solitaire à cette heure de la journée, ils aperçurent Nina agenouillée aux pieds d'une madone gracieusement sculptée, et que la piété des habitants avait chargée de nombreuses offrandes votives. L'enfant releva la tête au bruit des pas, et quand Domenico fut auprès d'elle, elle lui désigna la madone déjà parée du collier de perles.

— Cette fois, lui dit-elle avec un accent de croyance passionnée, tu arrives trop tard, et Scipion ne mourra pas.

Peu de jours après, Scipion complétement rétabli et la petite Nina se retrouvaient ensem-

ble au bord de la mer et à l'endroit où ils avaient failli se voir pour la dernière fois.

Si courte qu'eût été leur séparation et si jeunes qu'ils pussent être, le lien qui les unissait l'un à l'autre avait subi déjà cette douloureuse épreuve des larmes, qui est pour certains sentiments de l'homme ce que la trempe est pour certains métaux. S'il existe dans la vie des âmes condamnées fatalement à se chercher toujours et à ne se rencontrer jamais, il en est d'autres qu'une destinée meilleure appareille dès leur première rencontre, et qui se révèlent leur fraternité dans leur première parole et dans leur premier sourire. Comme il est des fronts sur lesquels un attouchement divin imprime nativement la marque du génie, il est aussi des cœurs en qui le besoin d'aimer est une vocation; et Scipion comme Nina étaient

nés dans un pays où l'amour naît pour ainsi dire avec la vie.

Le vieux chevalier Caprana, heureux de voir sauver le dernier héritier de sa race, avait connu le don du collier à la madone, et ayant appris la valeur de ce joyau, il était venu proposer à Domenico de s'interposer pour que la fabrique restituât une offrande faite par une enfant qui ne pouvait avoir conscience de son acte. Domenico refusa, et, tout en demeurant dans les limites d'une discrétion qui lui était commandée, il donna à entendre au chevalier qu'une volonté au-dessus de la sienne lui avait interdit de revenir sur l'acte de la petite Nina.

Cette demi-confidence fut un point de départ pour les suppositions du vieux Caprana, qui sortit de chez l'organiste bien convaincu que la

petite amie de son neveu n'était pas l'enfant d'un pêcheur.

Le jour où le comte Nani était venu voir sa fille, Domenico, avant qu'il se rembarquât, lui avait montré les médailles trouvées dans le coffret, et le comte avait naturellement partagé sa surprise en voyant celles où se retrouvait l'effigie de sa fille. — Il avait emporté l'un de ces médaillons, et l'avait, en arrivant à Palerme, placé dans l'endroit mystérieux où il avait caché le portrait qu'il avait déjà fait de Nina. — La possession de cette médaille lui inspira bientôt un stratagème qui lui permettrait d'avoir à toute heure sous les yeux l'image de sa fille. — Le comte Nani feignit tout à coup d'être repris par la passion des antiquités qu'il avait eue déjà, et manifesta un jour devant sa femme le désir de compléter son cabinet. La comtesse ne vit,

dans ce retour, qu'une fantaisie qui pourrait distraire son mari des souvenirs d'une passion que la mort n'avait pu vaincre, et elle l'encouragea dans ses recherches. — Pendant un mois, tous les soirs, le comte rentrait chez lui apportant quelque acquisition nouvelle. — Pour donner plus d'authenticité à cette passion nouvelle, il demanda même à sa femme si elle voulait obtenir de sa mère la permission d'établir des fouilles dans une villa que possédait celle-ci, et sur laquelle on croyait qu'un temple païen avait jadis existé.

— Ton mari, dit la mère de la comtesse en lui accordant sa permission, va enterrer bien des écus dans les cendres.

— J'aime mieux qu'il remue ces cendres-là que d'autres, répondit la jalouse Palermitaine.

XI

Le hasard fut pour le comte. — Les fouilles amenèrent la découverte de quelques bronzes et de quelques monnaies, parmi lesquelles se mêla un jour la médaille trouvée par Nina, et qui rappelait ses traits avec autant de précision qu'elle-même rappelait les traits maternels. La comtesse Nani n'eut d'abord aucun soupçon, et le comte put ouvertement placer sous ses yeux l'effigie adorée, qui occupait la meilleure place dans un médailler.

Une fois son but atteint, le comte Nani renonça à son goût pour les antiquités et retomba dans

sa mélancolie habituelle. La comtesse ne fut pas longtemps à s'apercevoir de ce retour vers le passé.

Une circonstance puérile vint de nouveau donner l'éveil à ses soupçons. Sous le prétexte de cataloguer son musée, le comte se retirait quotidiennement dans son cabinet, et il arriva deux ou trois fois que la comtesse l'avait trouvé enfermé.

— Il paraît, lui dit-elle une fois en plaisantant, que la rédaction de votre catalogue exige une solitude absolue? Dieu! dit-elle après avoir jeté un rapide regard autour d'elle, vous avez encore changé votre médailler de place!

— Oui, répondit le comte, et l'exposition actuelle est plus favorable pour donner du relief aux figures.

Peu de temps après, dans un de ces jours où

le souvenir revient au cœur avec plus de violence, le comte Nani fut presque surpris par sa femme au milieu d'un de ses élans de paternité solitaire. Elle entra dans son cabinet au moment où il tenait encore pressée sur ses lèvres l'image de sa fille; et à peine eut-il le temps de glisser le médaillon dans les papiers dont il encombrait son bureau, comme pour faire croire à un travail qui justifiât ses longues retraites dans cette pièce vide. Le trouble que sa présence inattendue avait causé à son mari ne put échapper à la comtesse. Avec ce merveilleux génie de dissimulation que possèdent les femmes, elle s'approcha du bureau où, pour prendre une contenance, le comte feignait de se plonger dans une lecture, et tout en entamant avec lui une conversation familière, elle fouilla d'une main en apparence distraite dans

les papiers, où elle découvrit la médaille, sur laquelle brillait encore une larme tombée des yeux paternels.

Avec cette rapide intuition que donne la défiance, la comtesse comprit que les réclusions studieuses de son mari n'étaient qu'un prétexte et qu'elle venait sans doute de troubler une de ces rêveries dans lesquelles il se réfugiait pour revivre avec le passé.

Ses regards, arrêtés fixement sur cette médaille, dans laquelle elle ne vit plus qu'une relique, se reportèrent alors sur le comte, chargés d'une muette et menaçante interrogation.

— Avez- vous enfin trouvé l'origine de cette médaille? lui demanda-t-elle.

Le comte devina la nature des pensées qui devaient en ce moment agiter l'esprit de sa

femme, et fit un appel mental à son imagination pour détourner ses suppositions.

— Comme cette médaille ne porte ni date ni inscription qui puisse servir de base aux recherches scientifiques, répondit-il, il m'a été pendant longtemps assez difficile de lui préciser une origine exacte dans l'antiquité. Cependant...

— Mais, dit la comtesse, c'est peut-être parce que vous cherchez trop exclusivement vos renseignements dans une époque reculée, que vous n'en trouvez point qui puissent se rapporter à cette figure. Permettez-moi, reprit-elle avec une certaine ironie, de suspecter votre érudition en pareille matière. Elle est de trop fraîche date pour être infaillible, et peut-être vous a-t-elle trompé dans cette circonstance, en vous faisant prendre pour un vestige des temps fabuleux une

chose qui est d'origine beaucoup plus rapprochée.

— Ah! reprit le comte, protestant par un geste contre cette accusation d'ignorance, si peu versé qu'on soit en science numismatique, cette médaille porte un caractère qui ne permet pas de doute, et le lieu même où elle a été trouvée prouve son antiquité.

— Cela ne serait pas une preuve, interrompit la comtesse avec vivacité. Les antiquaires les plus habiles ont été souvent la dupe des contrefaçons de l'art ancien. Il se peut fort bien, par exemple, que vos ouvriers, dans le but d'encourager des fouilles chèrement payées, aient volontairement enterré quelques-uns de ces trésors apocryphes que l'on fabrique pour les vendre aux touristes venus du continent. C'est pourquoi j'imagine que cette figure, où votre

amour-propre de collectionneur s'obstine à voir l'image de quelque divinité païenne, pourrait bien être vulgairement l'image d'une simple mortelle, contemporaine et catholique.

L'insistance avec laquelle la comtesse contestait l'identité du médaillon révéla à son mari la nature réelle du soupçon qui venait de naître dans son esprit. Ses dernières paroles surtout, et le geste qui les avait accompagnées, exprimaient un doute qu'il était nécessaire de combattre avant que la comtesse se fût engagée plus avant dans une voie de défiance au bout de laquelle elle pourrait rencontrer la vérité.

Il pensa qu'en lui prouvant l'authenticité de la médaille comme antiquité, il pourrait détruire, avant qu'elle se fût fixée, l'idée que cette figure était un portrait. Il reprit donc la discussion et y mêla une animation qui devait

convaincre la comtesse de la sincérité de sa passion scientifique; mais, pendant qu'il parlait, il s'aperçut que le regard de sa femme restait obstinément fixé sur la tache humide restée sur le métal.

— Est-ce que l'antiquité possédait des métaux qui avaient la propriété de la transpiration? lui demanda-t-elle tout à coup en indiquant la médaille.

La question était embarrassante pour le comte, mais cet embarras même lui inspira spontanément un stratagème qui pouvait, mieux que toutes les explications, frapper l'esprit de la comtesse.

— Cette tache, répondit-il avec le ton d'une parfaite sécurité, est le résultat d'une expérience que je venais d'achever lorsque vous êtes entrée.

— Une expérience? dit la comtesse en relevant la tête pour observer son mari.

— Une expérience qui m'a convaincu et qui vous convaincra, si vous voulez la renouveler, de l'antiquité de cette médaille.

— Comment cela?

— En faisant des recherches à propos de quelques-unes de mes curiosités, et particulièrement à propos de ce médaillon, j'ai eu l'occasion de parcourir un traité de numismatique où se trouvait une étude sur la métallurgie ancienne.

La comtesse fit un mouvement d'impatience.

— Pardonnez-moi si je parais faire du pédantisme, mais, dans la circonstance, il est nécessaire que j'entre dans quelques détails spéciaux, lui répondit son mari, qui profita de cette interruption pour faire reprendre haleine à son ima-

gination, car en ce moment il improvisait une fable et s'appliquait, par tous les moyens, à donner un caractère de véracité à son improvisation.

— Dans ce traité, reprit-il, j'ai lu que les anciens ont possédé des métaux inconnus à l'ère moderne, entre autres l'airain de Corinthe, qu'on attribue à la fusion de toutes les matières précieuses contenues dans cette cité lors de l'incendie qui la dévora. Parmi ces métaux dont on n'a pu retrouver la composition, il en était un qu'on ne trouve que très-rarement dans les productions de l'art antique, car il fut mis en usage seulement pendant une période restreinte de l'époque où cet art florissait. — Tout à l'heure, reprit le comte, en s'emparant de la médaille, qu'il fit évoluer comme machinalement dans l'une de ses mains, j'ai acquis la

preuve que ce médaillon appartenait à cette période, puisqu'elle est fondue avec le métal qu'on employait alors.

— Et comment avez-vous reconnu cela? demanda la comtesse.

— A une particularité qui distingue ce métal, répondit le comte : il repousse l'humidité. Ainsi, lorsque tout à l'heure j'ai trempé ce médaillon dans un verre, pendant cette immersion une seule goutte a pu adhérer au métal, et si la fonte en eût été parfaite, la répulsion eût été totale. — Voulez-vous que je vous rende témoin de cette expérience? acheva-t-il en regardant sa femme; et avant que celle-ci eût répondu, il plongea le médaillon dans un vase plein d'eau qui se trouvait auprès de lui.

Le comte ne risquait pas cette opération sans avoir pris ses mesures pour la faire réussir.

— Ainsi, pendant l'explication qui avait précédé, il s'était tenu la tête appuyée dans une de ses mains, et par un geste naturel, en passant à plusieurs reprises ses doigts dans sa chevelure que lustrait une huile parfumée, il les avait imprégnés d'une moiteur grasse, qu'il communiqua ensuite au médaillon, qui s'enveloppa insensiblement d'une sorte de couche imperméable.

Quand la figure antique fut retirée du verre, comme son mari le lui avait annoncé, la comtesse n'aperçut qu'une seule goutte d'eau, formée sans doute par l'agrégation de toutes les parcelles humides qui s'étaient attachées au métal, malgré l'onction préservative qu'elle n'avait pas pu soupçonner.

Cette démonstration n'obtint cependant pas tous les résultats qu'en attendait son mari. Chez

la comtesse, la sensation était au-dessus des faits, la conviction au-dessus des preuves. Dans son esprit, le soupçon avait la marche rapide de ces poisons qui envahissent tous les organes à la fois, et dont aucun antidote ne peut arrêter les progrès.

Elle ne devina point la ruse employée par le comte, mais elle persévéra dans sa défiance instinctive. La médaille resta pour ses yeux ce qu'elle était dans son imagination, — une relique, et la goutte d'eau une larme.

Au moment où le comte croyait avoir détruit les suppositions de sa femme et s'être assuré la tranquille possession du portrait de sa fille, la comtesse le bouleversa de nouveau par une demande où se révélait toute la persistance de ses doutes.

— Cette opération est fort curieuse, dit-elle

en repoussant la médaille avec négligence, mais ce n'était pas pour y assister que j'étais venue vous troubler dans vos travaux. J'ai une sollicitation à vous adresser.

Le comte fit un geste qui semblait d'avance indiquer un consentement.

— Je vous préviens qu'il s'agit d'un caprice, et d'un caprice de coquetterie encore, dit la comtesse avec un sourire.

— Chose deux fois sacrée alors, répliqua son mari en s'inclinant.

— J'ai le désir d'avoir un bracelet formé de médailles antiques. Me permettez-vous de faire un choix parmi celles auxquelles vous tenez le moins?

— Je vous demanderai au contraire la permission de diriger votre choix parmi celles auxquelles je tiens le plus, répondit le comte en

ouvrant le casier où les antiquités se trouvaient rangées.

— Quoi ! dit la comtesse, vous livrez ainsi votre trésor à mon pillage sans exclusion ! et voyant qu'il lui désignait les monnaies et les médailles qui lui semblaient les plus précieuses, elle ajouta :

— Merci, comte, assez ; je ne veux pas vous dépouiller.

Si habile qu'elle fût cependant, la comtesse Nani ne pouvait pas mettre l'air de son visage en harmonie avec l'enjouement de son langage. Deux ou trois fois déjà, en réunissant les médailles destinées au bracelet, son regard s'était glissé sur le bureau où son mari avait laissé le médaillon-portrait, — précaution qui semblait l'exclure du choix qu'il laissait à la subite fantaisie de sa femme.

— S'il avait une réelle passion pour ce musée, pensait celle-ci intérieurement en regardant le comte, m'aurait-il laissée aussi indifféremment prendre parmi ces curiosités celles qui ont le plus de prix aux yeux de la science par les événements et les souvenirs auxquels elles se rattachent?

— J'ai été bien indiscrète, dit-elle tout à coup; mais, cependant, mon indiscrétion s'est arrêtée aux limites que lui assignait votre condescendance, et, quoique fille d'Ève, je n'ai pas touché au fruit défendu, ajouta-t-elle, en indiquant du doigt la médaille restée sur le bureau.

Si le comte eût été doué de l'artificieuse subtilité d'esprit que possédait sa femme, il n'eût pas attendu qu'elle lui fît cette remarque significative pour comprendre que le prétexte du

bracelet n'était qu'une épreuve à laquelle elle venait de soumettre sa fidélité au passé. En lui livrant tout d'abord le médaillon dont elle suspectait l'origine, il eût peut-être ébranlé ses doutes, car cet abandon volontaire et spontané pouvait faire croire à la comtesse que ses suppositions n'étaient pas fondées, de même qu'elles devaient se trouver naturellement confirmées par la restriction qui avait écarté de son choix la seule chose dont elle eût désiré la possession.

Aussi, lorsque le comte, découvrant trop tardivement le but réel de cette manœuvre, pensa assurer sa tranquillité future en faisant à la comtesse le sacrifice du médaillon, celle-ci ne se méprit pas sur le sentiment qui lui inspirait cette concession, dont il avait perdu le bénéfice en ne sachant pas la faire à propos.

X

Les diverses péripéties de cette scène intime eurent pour résultat de réveiller avec une activité nouvelle la haine jalouse que la comtesse conservait à une rivale dont la mort semblait éterniser le souvenir. En ce moment peut-être elle regretta son crime, non pas à cause du remords qu'il avait pu lui laisser, mais à cause de son inutilité. Sa vengeance avait eu le résultat des persécutions, qui exaltent la foi des persécutés au lieu de l'amoindrir. Elle avait fait un culte durable d'une passion qui n'aurait peut-être pas survécu aux hasards de la vie, et,

morte comme femme, sa victime, ressuscitée idole, vivait dans un cœur fidèle, à l'abri de toute atteinte.

Si la pensée qu'il existait un enfant né de cet amour ne vint pas d'abord à l'esprit de la comtesse, c'est qu'elle avait été, six ans auparavant, trompée par le meurtrier dont elle avait armé le bras; celui-ci, prévoyant qu'elle lui ordonnerait un nouveau meurtre, se l'était épargné en lui affirmant que l'enfant était mort deux jours avant qu'il frappât sa mère. C'était grâce à cette circonstance que le comte Nani avait pu, à cette époque, éloigner sa fille du dangereux voisinage de sa femme. Mais si la comtesse ignorait l'existence de Nina, son mari, n'étant pas certain qu'elle n'en fût pas instruite, s'entourait, pour aller à Strapezi, de précautions dont l'excès même devait un jour le trahir.

La dernière fois qu'il était allé voir sa fille sous un déguisement, il avait oublié, dans la barque des pêcheurs qui l'avaient conduit, un petit album sur lequel il dessinait des vues du pays. Le patron de la barque, supposant que le comte attachait peut-être de l'importance à un objet qui pour lui était sans valeur, le lui avait renvoyé, espérant sans doute une récompense. Le hasard voulut que l'homme qui s'était chargé de cette restitution, ne trouvant pas le comte, s'adressât à la comtesse, et celle-ci s'enquit des circonstances dans lesquelles l'objet avait été perdu. Elle ne vit d'abord rien d'étrange à ce que son mari fît des promenades en mer. Mais sa défiance s'éveilla soudain lorsqu'elle apprit, par une involontaire indiscrétion du pêcheur, que le comte faisait des promenades sous un déguisement, et que le bourg de Strapezi en était

le but ordinaire. Elle se rappela surtout que son mari, qui lui désignait quelquefois les points de la côte qu'il visitait pendant ses courtes excursions, ne lui en avait jamais cité un dont le nom se rapprochât de celui qu'elle venait d'entendre.

Lorsque le comte rentra le soir, la comtesse lui remit son album, et lui dit fort naturellement :

— Le patron du *Saint-Raphaël* vous a rapporté ceci que vous aviez laissé dans son bateau la dernière fois qu'il vous a conduit à... ; le nom m'échappe, ajouta-t-elle en feignant une hésitation.

— A San-Pamphilio, dit le comte, qui fut la dupe de cette absence de mémoire admirablement simulée, et dont l'unique but était de provoquer une réponse qui, selon qu'elle serait

vraie ou fausse, indiquerait à la comtesse si son mari avait réellement une raison pour lui cacher le véritable nom de l'endroit où il avait dirigé sa dernière promenade.

— A San-Pamphilio, c'est cela même, dit-elle, en observant le comte pour lire sur sa physionomie la satisfaction que devait lui causer l'apparente réussite de son mensonge. — San-Pamphilio, je me rappelle, continua la comtesse; et elle ajouta, en désignant quelques études de paysages contenues dans l'album : C'est là sans doute que vous avez dessiné ces vues; elles donnent envie de connaître le pays. Voudrez-vous me conduire un jour à San-Pamphilio, comte ?

— Quand il vous plaira, répondit celui-ci complétement rassuré.

— Strapezi, murmura la comtesse quand elle

se trouva seule, où est ce pays? — Les informations qu'elle demanda lui apprirent que ce bourg était situé à une extrémité opposée de l'endroit que lui avait indiqué son mari, et en se rappelant les précautions discrètes qu'il prenait pour ne pas être reconnu lorsqu'il s'y rendait, elle supposa une intrigue.

Ce fut plutôt avec joie qu'avec dépit que la comtesse accueillit cette supposition. Elle ne se sentit aucun mouvement de haine contre cette nouvelle rivale qui aurait su vaincre le souvenir de l'ancienne, et elle pardonnait presque cette infidélité, en songeant que cet amour nouveau avait étouffé l'autre.

— Enfin, pensait-elle, la morte est donc bien morte cette fois, et l'oubli a fait son œuvre. Mais quelle est cette femme? Il faut que l'amour qu'elle a inspiré au comte soit bien puissant

pour qu'il ait triomphé de cette invincible passion.

Cette placidité ne pouvait pas être de longue durée chez une femme vouée nativement aux dévorantes ardeurs de la jalousie. Convaincue d'une nouvelle trahison de son mari, la comtesse ne tarda pas à rêver une nouvelle vengeance. En se rappelant l'épisode du médaillon antique dont le comte s'était séparé avec un regret qui, dans la circonstance, devenait une révélation de la vérité, elle pensa que la figure qui s'y trouvait gravée devait être le portrait de sa maîtresse, et l'idée lui vint alors naturellement que cette médaille pourrait lui être utile dans les recherches qu'elle se proposait de faire pour découvrir sa rivale inconnue. Elle songea en même temps que l'homme qui, six ans auparavant, avait été l'instrument de sa première vengeance,

pourrait la servir encore, et elle alla le trouver secrètement.

Peu de temps après son crime, cet homme, qui s'appelait Storetto, avait été obligé de quitter la ville. Car si l'influence de la comtesse l'avait soustrait aux poursuites, il n'en était pas moins resté désigné comme meurtrier.

Depuis six ans, Storetto habitait un coin désert de la montagne qui avoisine Palerme. Le remords l'avait suivi dans cette solitude, et le châtiment l'y avait atteint.

Chaque année, dans le mois qui ramenait l'anniversaire de son crime, il avait été frappé dans l'un des siens. Son père, sa femme, trois de ses enfants avaient péri tour à tour d'une mort accidentelle et violente. De toute sa famille, il ne lui restait plus qu'un enfant, une petite fille, dont les langes avaient été tachés par

le sang du meurtre, et qui, depuis sa naissance, tremblait dans la vie comme une feuille au vent.

La comtesse reconnut à peine Storetto dans ce vieillard blanchi avant l'âge et portant le front courbé sous les cinq coups de foudre de la Providence vengeresse. Par une étrange coïncidence, chacun de ses deuils expiatoires avait été précédé d'un fait qui rappelait à Storetto le crime dont ils semblaient être les représailles. Aussi, en voyant paraître la comtesse, le meurtrier, dont l'esprit superstitieux était resté frappé par ces avertissements, vit-il dans sa présence un présage de mauvais augure pour la dernière et chétive créature que la mort lui avait laissée; son épouvante fut d'autant plus grande, qu'on venait d'entrer dans la dernière semaine du mois qui ramenait le sanglant anniversaire.

Surprise de la terreur que lui causait son apparition, la comtesse interrogea Storetto, et elle devina, à ses réponses, qu'elle ne devait pas compter sur lui au cas où elle aurait eu de nouveau l'intention d'en faire l'auxiliaire armé de son ressentiment.

— Rassure-toi, lui dit-elle, tu peux cette fois me servir sans troubler ta conscience : il s'agit seulement de me procurer des renseignements que je ne puis aller chercher moi-même. Tu vas partir pour Strapezi, où tu t'établiras discrètement, et parmi les femmes qui habitent ce pays, tu chercheras celle qui ressemblera à un portrait que je vais te donner. Si tu trouves cette femme, tu t'informeras de son nom, de son rang, de sa famille, et quand tu auras réussi, tu reviendras ici. — Tu sais comme je récompense, acheva la comtesse, en donnant à Sto-

retto le médaillon qui devait le guider dans ses recherches.

— Je sais comme Dieu punit, répondit-il en repoussant la médaille par un geste de refus. Mais ses regards avaient eu le temps de s'arrêter sur l'effigie. En retrouvant dans cette image les traits de sa victime, Storetto tomba à genoux devant le berceau où dormait son dernier enfant, et s'écria en regardant tour à tour la chétive créature et le médaillon spectre :

— Grâce! Angela, grâce au moins pour ma fille! Tu sais que j'ai épargné la tienne!

La comtesse n'avait jamais vu la maîtresse de son mari, mais elle connaissait son nom. Aussi la révélation échappée au délire épouvanté du meurtrier jeta-t-elle une subite lumière dans son esprit. Toutes les incertitudes, toutes les suppositions vagues disparurent pour

faire place à la vérité si hasardeusement découverte.

— Tu m'as trompé, Storetto, dit gravement la comtesse; mais je te pardonne. Ah! murmura-t-elle, comme emportée par la violence des tumultueux sentiments qui l'agitaient, il a une fille... un être vivant dans l'existence duquel il a réfugié toute sa vie; un enfant qui est l'image de sa mère, dont voici le portrait! acheva-t-elle en reprenant le médaillon. Je sais où le frapper maintenant!

. . . . . .

. . . . . .

HENRY MURGER.

Ici s'arrêtait le manuscrit d'Henry Murger. Il avait parlé d'une seconde partie qu'on a vainement cherchée dans ses papiers.

S'il nous était permis de continuer l'œuvre inachevée, nous pourrions peut-être suivre les scènes dramatiques ou riantes de l'imagination du romancier. Il n'est pas douteux que la comtesse Nani n'ait réussi à décider Storetto à frapper encore avec elle. Elle lui aura dit : « Ta fille va mourir, je la sauverai, mais tu arracheras Nina à son père. » On voit d'ici une belle scène de démon à démon : c'est la femme qui l'emporte, Storetto confie sa fille à la comtesse, et enlève Nina. Le voyez-vous d'ici, fuyant vers Naples, et allant se cacher avec sa proie parmi les lazzaroni !

Quelle jolie page Murger aurait écrite pour raconter le désespoir de Nina et de Scipion, ces amoureux avant l'amour qui devaient se retrouver plus tard.

A Naples, cependant, Nina, qui est née mu-

sicienne, est confiée à quelque joueur de violon des rues, et, comme Mignon, elle pleure le pays natal. Mais elle est trop jolie pour rester dans le ruisseau; le hasard, qui arrange tout dans la vie comme dans les romans, la conduit à la porte d'un maître de chapelle qui la conduit au théâtre.

Cependant elle pleure toujours; elle mourra si elle ne revoit Palerme. Son maître entreprend la traversée; mais à Palerme elle ne retrouve ni le comte Nani, ni Scipion, ni Domenico. Elle se console dans l'art, qui console de out.

C'est au théâtre de Palerme que la jeune fille débute sous le nom de Costenzina. Ce nom-là n'empêche pas Scipion de la reconnaître : les amoureux d'autrefois deviennent des amants. Qui dira toutes les joies de la maîtresse et de la

cantatrice? Les spectateurs l'acclament tous les soirs; mais que lui importeraient les couronnes qu'on lui jette, si Scipion n'était dans la coulisse pour les ramasser?

Les joies de l'amour sont des fêtes sans lendemain; le lendemain de l'amour, c'est la trahison, c'est la jalousie, c'est le désespoir. Scipion est trop aimé, aussi il se jette dans les bras d'une Parisienne que vous connaissez déjà, madame de Villerey. Les Parisiennes n'aiment pas tant à la fois.

Madame de Villerey entraîne Scipion à Paris; la Costenzina ne chantera plus à Palerme. Mais chantera-t-elle encore? Son cœur brise sa voix.

Si les femmes ne meurent pas quand elles souffrent, c'est qu'elles veulent se venger. La Costenzina se vengera noblement. Elle aussi, elle ira à Paris, et elle y chantera si bien, et

elle y sera si belle, que tout Paris, même Scipion, la saluera avec enthousiasme.

Est-ce que le bonheur a ses retours? Scipion court se jeter à ses pieds, mais il y a une vengeance qui veille toujours. La comtesse Nani est à Paris; elle a été la mauvaise fée aux triomphes de la Costenzina. Elle n'a plus là sous la main Storetto, mais elle a mieux encore, elle a la fille de Storetto, Lucrezia : toutes les roueries qui se cachent sous le masque de l'ingénue. La maladive enfant est devenue la comédienne la plus pervertie qui soit au théâtre.

Le vrai roman commence ici. Comment la comtesse Nani va-t-elle frapper la Costenzina? Entre la cantatrice et Scipion, elle jettera Lucrezia, c'est-à-dire de la comédie entre la passion et la poésie. Et quelle source d'épisodes dramatiques, légers, étranges, passionnés, ter-

ribles, contiendra cette comédie de l'amour jouée par Lucrezia la Sicilienne !

Mais la baronne de Villerey, elle aussi, a sa vengeance à faire tomber sur la Costenzina : — la cantatrice n'a-t-elle pas triomphé de la baronne? Voyez la grande dame dédaigneuse des actrices se liguant avec l'ingénue pour perdre la Costenzina, l'une dans le monde du théâtre, l'autre sur le théâtre du monde. Elles ont de si bonnes dents, ces rivales, que le cœur et la gloire de la Costenzina sont déchirés par elles, arrachés, dispersés à tous les souffles de la calomnie. C'est alors que le docteur, le misanthrope de l'amour et de l'art, versera sur le cœur saignant de la cantatrice tous les dictames de l'amitié et de l'admiration.

Mais Nina, l'amoureuse Nina, ne peut se consoler de l'amour perdu de Scipion par l'amitié du

docteur : l'Italienne a toujours cette fièvre de la passion qui cherche le mouvement et le triomphe. Elle ira à Londres, elle ira amortir là toutes ses impatiences, elle y cachera toutes ses larmes, elle vengera toutes ses défaites dans ce monde inconnu d'outre-Manche, où tout lui paraît froid, calme, digne, solennel comme un immense tombeau. « J'enterrerai là toutes mes passions, sous un double suaire de brouillard et de *respectability*, » disait-elle au docteur.

A Amiens, le choléra foudroie Caniche : Caniche, un type parisien, une bonne et franche figure que tout le monde aime et que tout le monde rudoie.

Le docteur, qui veut sauver Costenzina et qui l'a suivie, sauve Caniche. Caniche saura plus tard aider le docteur à sauver Costenzina de son désespoir.

Cependant, à Paris, la baronne de Villerey et Lucrezia l'ingénue se disputent l'amour du faible Scipion. Voilà la vraie comédie de l'amour et de la passion parisienne ! Scipion rêve à Nina et se rappelle les rochers de Palerme. Mais Scipion rêve tout bas en mentant tout haut, tantôt dans les bras de la baronne, dont il aime le titre et les salons, tantôt dans les bras de Lucrezia, de la célèbre Lucrezia dont tout Paris est amoureux.

Cette figure de Lucrezia aurait été, sous la plume de Murger, la figure d'ingénue la plus insaisissable, la plus brillante, la plus fantasque, la plus fausse, — parce qu'elle aurait été la plus vraie.

Il la connaissait bien, cette ingénue. Déjà il avait tracé quelques traits de cette physionomie

qui avait donné le titre à son dernier livre[1]. C'est d'elle qu'il parlait, quand il racontait qu'un étranger venu à Paris depuis peu, et ayant à visiter un de ses parents détenu pour dettes, demandait le plus court chemin pour aller à Clichy.

— Prenez par mademoiselle Lucrezia, lui fut-il répondu.

Cette ingénue, que Murger nous eût montrée jouant la comédie avec plus d'un Scipion de Caprara, est celle à qui les gardes du commerce ont envoyé, dans les *Propos de théâtre*, un bracelet avec cette inscription

A MADEMOISELLE LUCREZIA,

Les gardes du commerce reconnaissants.

Henry Murger, qui sans doute s'était étonné

1. Ce titre, d'ailleurs, déjà indiqué par Balzac, avait été pris avant Murger par M. Louis Ulbach, pour un joli conte des

lui-même d'avoir tenté le drame à la Dumas, se retrouvait ici dans son monde familier. Ne voyez-vous pas se dérouler des scènes charmantes de passion, de comédie et d'imprévu?

La mort, qui est la grande imprévue, a éteint cette belle imagination qui nous promettait tant de livres encore. Mais, après tout, Henry Murger n'était pas de ceux qui entassent Pélion sur Ossa pour atteindre à la Renommée. « Je n'ai fait qu'un livre, » disait-il. Combien qui écriront toute leur vie sans pouvoir en dire autant!

ARSÈNE HOUSSAYE.

Roués sans le savoir. M. Théophile Gautier lui-même n'a-t-i pas publié *les Roués innocents?*

LA

SCÈNE DU GOUVERNEUR

I

SOUVENIRS DE JEUNESSE

J'ai connu autrefois deux amis que j'appellerai Théodore et Léon. Tous deux n'avaient guère plus de vingt ans, et cependant ils étaient jeunes. — La jeunesse était encore à la mode dans ce temps-là.

Mes deux amis, qui logeaient ensemble, avaient mis en commun un mobilier qui semblait avoir été choisi parmi les débris d'un tremblement de terre. L'huissier le plus fa-

rouche à la saisie aurait reculé en le voyant. Ce n'était que tables à demi boiteuses, fauteuils invalides, criant comme des blessés dont on heurte le membre amputé, lorsqu'on s'asseyait dessus.

Le piano brèche-notes jetait des soupirs de moribond. Pareille à la fameuse pendule, dans *le Chapeau de l'horloger*, le coucou sonnait des heures folles. Le baromètre avait des variations atmosphériques qui présageaient les plus grands cataclysmes. La boussole de voyage tournait obstinément son aiguille ahurie vers le midi, et le seul roulement d'une voiture un peu lourdement chargée sur le pavé de la rue suffisait pour mettre tout le ménage en danse.

Le seul objet qui fût en bon état était un coffre-fort, un vrai coffre-fort, construit de manière à défier la ruse arabe des quarante compa-

gnons d'Ali-Baba ou l'adresse d'un caissier moderne. — Ce splendide écrin à millions, ouvragé comme une serrurerie de Quentin Metzys, servait de pot à tabac. Et il y avait des jours où il était inutile.

Cependant, sur ces mauvaises tables étrangères aux lois de l'équilibre, on travaillait bien, et on dormait mieux dans ces deux petites couchettes jumelles, garnies chacune d'un matelas mince et dur comme une galette bretonne.

Le logement était situé sur le carré des anges, un peu au-dessus du sixième. Mais on jouissait d'une admirable vue. D'un côté, sur le devant, on apercevait le Luxembourg, et de l'autre, sur le derrière, l'œil plongeait sur une suite de jardins presque en friche.

Pendant l'été, la pièce la plus habitée était un vaste balcon abrité par une tente. Comme

les locataires du lieu n'avaient rien à cacher à la curiosité du voisinage, c'était ordinairement dans ce salon extérieur qu'ils recevaient leurs visites. Ils y donnèrent même un soir une fête vénitienne qui fit un bruit dans le quartier, et que le commissaire de police voulut bien honorer de sa présence.

De même qu'ils avaient fait pour leurs meubles, les deux camarades avaient associé leurs ressources financières pour se constituer un budget. Le chiffre de leur rente mensuelle aurait fait sourire de pitié un commis de nouveautés, car au prix où est coté le plaisir moderne, cette somme aurait suffi à peine à défrayer la coûteuse dépense d'un seul de ses dimanches.

Pour ne pas se laisser entraîner aux tentations que font naître certaines abstinences, Léon et Théodore mettaient en œuvre un ingé-

nieux moyen qu'ils avaient vu pratiquer par un poëte de leurs amis, — lequel se baignait plus souvent dans l'Eurotas que dans le Pactole.

Voici quel était ce moyen, qu'on peut recommander aux jeunes gens qui sont à la fois douillets, paresseux et prodigues.

Lorsque Léon et Théodore recevaient leur petite rente, si on la leur donnait en or, ils commençaient par la changer en écus; puis, après avoir changé les écus en monnaie blanche, la plus menue qu'ils pouvaient trouver, ils dispersaient la somme au milieu d'un fagot épineux. Cette précaution rendait la recherche de l'argent si fatigante et même si douloureuse, que lorsqu'ils se sentaient tourmentés par quelque velléité prodigue, ils y regardaient volontiers à deux fois, comme un ivrogne qui

se résigne à la sobriété pour s'éviter la peine de descendre à sa cave.

Grâce à ce système économique, il leur arrivait quelquefois de n'arriver au fond de leurs fonds que vers la seconde quinzaine du mois.

Le jour où ils recevaient leur argent, avant de l'encaisser dans leur coffre-fort à serrure d'épines, ils avaient l'habitude de prélever tout d'abord une somme dont une moitié était destinée à la nourriture de l'esprit et l'autre à celle du cœur. La première s'appliquait à l'acquisition de trois ou quatre volumes des poëtes et des écrivains modernes. La seconde était réservée à une promenade amoureuse faite le premier dimanche de chaque mois dans les bois de Sceaux ou de Meudon, en compagnie de deux chapeaux roses, qui étaient l'œuvre même de celles qui s'en paraient. Œuvre soi-

gnée s'il en fut, moins cependant que deux couronnes entremêlées de fleurs de pommier et d'oranger, couronnes tressées avec amour pour la journée qui devait voir les deux couples se rendre à la mairie et à l'église.

L'un de ces chapeaux, celui dont Léon s'était coiffé, comme il le disait lui-même, s'appelait Laurence; l'autre répondait au nom d'Aline et régnait sur le cœur de Théodore avec une tyrannie que celui-ci trouvait tolérable.

Aline et Laurence étaient cousines, et toutes deux d'une beauté et d'un caractère différents.

L'une était brune, capricieuse, volontaire et bruyante. Ignorant tout ce que l'instruction peut apprendre, elle savait, en revanche, tout ce que l'instinct devine, car, si elle n'avait été qu'à l'école de la nature, elle y avait remporté tous les prix. C'était Aline.

L'autre était blonde, douce, soumise, et parlait avec une voix plaintive comme un soupir de roseau. Elle avait un joli pied qu'elle montrait volontiers et qui était légèrement chaussé d'azur. Aussi, dans le magasin où elle tenait les livres, lui reprochait-on quelquefois de faire des additions en vers. Ses sympathies les plus vives se partageaient entre lord Byron et la galette. Elle aimait également le rossignol dans les bois, mais elle l'eût adoré dans une assiette et truffé. C'était Laurence. Le seul point sur lequel les deux cousines se ressemblaient, c'était dans leur âge : toutes les deux vingt ans.

Vingt ans sur le visage, vingt ans dans le cœur, vingt ans partout.

Comment les deux amis avaient connu les deux cousines? C'était par un de ces hasards qui peuvent quelquefois devenir une fatalité.

Leur liaison durait depuis environ un trimestre, et sans savoir positivement quelle était la véritable nature du sentiment qui l'avait fait naître. Ils s'y abandonnaient sans le troubler par l'analyse; ainsi le buveur franc et prudent se garde de remuer le flacon dans lequel il puise un bon vin dont il aime l'ivresse.

Aline et Laurence travaillaient dans un magasin du quartier et occupaient chacune un petit logement coquet situé dans une maison voisine de celle habitée par les deux amis. De leur balcon, les jeunes gens pouvaient, à travers les jardins qui s'étendaient entre les deux maisons, apercevoir les fenêtres des deux demoiselles. Mais la distance était cependant assez éloignée pour que l'inquisition de l'intérieur ne leur fût pas permise.

Un jour Théodore avait émis devant son ami

la proposition d'acheter une lorgnette marine.

— Pour quel usage? demanda Léon.

— Mais, dit Théodore, sur notre balcon, nous sommes admirablement bien placés pour suivre le cours des astres. Ces messieurs de l'Observatoire, qui sont nos voisins, annoncent prochainement une éclipse de lune. Ce sera pour nous une occasion. D'ailleurs, la lorgnette, qui est fort belle, ne coûte que vingt francs. — Votes-tu les fonds?

— Mon ami, répondit gravement Léon, ta passion pour l'astronomie n'est que de l'espionnage déguisé. Tu veux savoir ce que font nos voisines quand elles sont chez elles. C'est de la curiosité maladroite, et l'acquisition d'une lorgnette qui nous prouverait que nos astres ont des taches me paraît être une dépense inutile. Si nos maîtresses doivent nous tromper, nous

n'avons pas besoin d'instruments de précision dour nous en apercevoir. Je refuse le subside.

Théodore parut abandonner son idée.

Cependant, huit jours après, comme il buvait de la bière devant un café du boulevard, il fut abordé par un juif alsacien qui vendait des chaînes de sûreté, des cannes prohibées, des plans de Paris et des chiens courants. Cet homme tira de sa poche une lorgnette de théâtre qu'il offrit à Théodore.

— On les vend quatre-vingts francs partout, lui dit-il ; mais je vous la laisserai pour quarante.

Théodore pensa se débarrasser de l'Israélite en lui proposant un prix ridicule.

— Je vous donne cinquante sous, dit-il en rendant la lorgnette.

— Prenez-la, fit l'Alsacien.

Rentré au logis, Théodore voulut justifier son acquisition en en vantant le bon marché.

— Tu n'es jamais volé que de moitié, lui répondit Léon en lui rendant la lorgnette, dont les verres troublaient la vue au lieu de la rendre perçante.

Quelques jours plus tard, mademoiselle Aline, qui faisait des fouilles scientifiques dans les tiroirs de Théodore pour y trouver un morceau de sucre, y découvrit la lorgnette; mais comme elle voulait l'essayer en regardant si elle verrait l'heure au palais du Luxembourg, elle laissa, fort adroitement, tomber maladroitement la lorgnette dans la rue. Quand on releva la jumelle, elle était morte, — ainsi qu'on terminait jadis les chapitres des romans à suicide.

Le 1er juillet 1845, Théodore, qui était fort matinal ce jour-là, se présentait comme d'habi-

tude chez le correspondant par les mains duquel il recevait la pension paternelle. Son correspondant lui fit un accueil d'une cordialité douteuse, et lui expliqua qu'ayant eu avec son père quelques difficultés commerciales, qui avaient amené entre eux une rupture de relations, il croyait devoir s'abstenir de lui servir désormais sa petite rente.

Théodore n'insista pas, — il salua et sortit.

— Heureusement, pensa-t-il, que Léon va toucher son mois. Cela nous permettra d'attendre.

A peu près à la même heure, Léon éprouvait un échec semblable. La personne chez laquelle il exerçait assez vaguement les fonctions de secrétaire était alors en voyage à l'étranger, et, pendant son absence, Léon devait recevoir ses appointements chez son homme d'affaires.

— Mais, mon cher monsieur, dit celui-ci à Léon quand il se présenta, d'après le compte que m'a laissé M. ***, je vous trouve en avance de quelques petites sommes qui forment le total d'un mois de vos appointements. Donc, il ne vous est rien dû de ce mois-ci. Revenez le mois prochain, votre argent sera prêt. — Serviteur.

— Heureusement que Théodore a reçu son mois, se dit en lui-même Léon quand il fut dans la rue.

Lorsque les deux amis se retrouvèrent et s'apprirent leur commune mésaventure, ils restèrent un moment assez penauds.

— Diable, fit Théodore, d'ici que mon père m'ait répondu, il se passera peut-être une semaine, et pendant ce temps-là nous allons faire une rude concurrence à Job.

— Ce qui me désole particulièrement, c'est que nous ne pourrons pas faire la petite fête, murmura Léon.

Cette petite fête, c'était la fameuse promenade qu'on faisait en quatuor le premier dimanche de chaque mois. Une somme de vingt francs était mensuellement votée pour cette prodigalité. Oui, dans ce temps-là, avec quatre honnêtes pièces de cent sous, deux braves garçons et deux jeunes filles pouvaient se divertir pendant toute une journée, d'un *Angelus* à l'autre, sans jalouser un seul moment les louis et les doubles louis des couples d'oisifs élégants qui vont le dimanche à la campagne pour essayer d'y faire respirer leur ennui.

C'était quelquefois même l'or aristocratique qui se montrait envieux du gai carillon que faisaient ces écus plébéiens, en sautant hors

des poches de ces amoureux de l'amour, ivres de plein vent et tumultueux comme une volée d'écoliers qui font du bruit pour ne pas entendre l'heure de la classe.

Il est vrai que dans ce temps-là l'amour était un plaisir et que le plaisir n'était pas seulement la satisfaction d'une vanité. Mais depuis, il est né du spleen britannique avec la cote de la Bourse une génération qui a découvert un vaccin contre la gaieté. C'est à elle que nous devons cette race de jeunes gens tristes et froids comme un brouillard de la Toussaint, et dont la veine appauvrie ne roule pas le fer qui fait le sang généreux. En arrivant au monde ils se sont heurtés la poitrine à l'angle le plus aigu de l'égoïsme. Ils n'aiment pas la vertu, qu'ils ignorent, et ils ne peuvent pratiquer le vice qu'en le rapetissant. Grossiers

comme les valets de leur écurie, ils ne savent pas ramasser le gant d'une femme, et ils ne savent pas toujours relever celui d'un homme. Inutiles quand ils ne sont pas malfaisants, Barême est leur poëte, Comus, le dieu-porc, est leur dieu, et lorsque la nature indignée se réveille et leur souffle un élan passager d'enthousiasme ou d'admiration pour quelque chose de grand, de bon ou de beau, ils se croient malades et se font poser des sangsues.

C'est cette jeunesse pétrifiée qui a enseveli dans le luxe et dans l'oisiveté la race aujourd'hui perdue de ces belles jeunes filles insoucieuses et laborieuses qui travaillaient si gaiement toute la semaine avec l'espoir d'aller, le matin du dimanche, baigner leurs doigts, endoloris par l'aiguille, dans la rosée d'une touffe de violettes. Leur cœur était certainement moins

fortifié qu'une citadelle, leur bonnet changeait souvent la couleur de ses pompons, mais elles n'étaient pas maussades et ne boudaient pas, ni après une querelle, ni devant une averse, ni en face d'un souper frugal où le dessert servait de rôti. Elles parlaient un langage qui n'était pas celui des cours, mais qui n'était pas non plus celui des tripots ou des bouges. On pouvait les saluer, elles savaient vous répondre et ne paraissaient pas surprises qu'on fût poli avec elles. Elles chantaient faux quelquefois, mais elles aimaient souvent juste, et à quelque moment qu'on fouillât dans leur poche on était sûr d'y trouver un dé, un morceau de sucre, quelquefois un chapelet, toujours un billet doux, mais jamais un billet de banque. Que l'on fouille dans la poche des femmes qui les ont remplacées, on ne trouvera plus que le billet

de banque, le seul billet doux que sache écrire la jeunesse moderne.

Ah! pauvre fille! ils l'ont jeté et brisé sur le pavé, ton pot de giroflées dont l'odeur enivrait tout ton voisinage; ils l'ont éteinte aussi, cette petite lumière qui brillait le soir au carreau de ta mansarde.

Elle était cependant la joie du jeune ouvrier, — la joie de l'étudiant penché sur son livre, la joie du pauvre artiste, — la joie du poëte et sa poésie peut-être. — Elle était l'étoile du berger des amours populaires : ils l'ont éteinte, et maintenant il ne reste plus d'allumé dans le faubourg que la rouge lanterne de la débauche. Ah! pauvre fille, ces misérables, ils t'ont glacée à leur contact, ils t'ont donné tous les vices de l'oisiveté, ils t'ont étouffé le cœur dans leur mains rudes comme on étouffe le chant d'un

petit oiseau; ils t'ont condamnée à la lourde et pénible tâche de les divertir. — Mais comme tu te venges d'eux, plébéienne déchue de ta pauvreté si aimable! comme tu les maltraites souvent, — comme tu les méprises toujours, comme tu les déshonores quelquefois! Du balcon de ton entre-sol, où ils apportent l'odeur du fumier et du cigare, — comme tu as du plaisir à leur cracher sur la tête — et comme tu as raison!

II

Comme Théodore et Léon se désolaient que la partie du dimanche prochain se trouvât compromise par le manque d'argent, ils reçurent la visite d'un jeune auteur dramatique de leurs amis qui faisait alors *florès* sur un petit théâtre du voisinage fréquenté par les étudiants. — On ne lui donnait pas de primes, mais on lui payait quelquefois un mélodrame en cinq actes jusqu'à cent francs, et il n'était pas obligé de fournir les décors. A la cinquantième représentation de l'ouvrage, le directeur l'invitait à déjeuner, et à dîner à la centième; son ambition était

alors d'obtenir un succès qui le conduisît jusqu'au souper. — Aujourd'hui, il ne s'appelle plus Léopold, et s'il exigeait l'engagement de Talma pour créer un de ses rôles, aucun directeur n'oserait le refuser positivement.

— Mes enfants, dit-il aux deux amis, lorsque ceux-ci lui eurent appris leur embarras, — personnellement, je ne puis rien pour vous; — mais indirectement je puis quelque chose. Voici. Je fais la pluie et le beau temps auprès de mon directeur, — c'est-à-dire non, — si je faisais la pluie à volonté, il me payerait cent sous de plus par acte pour que je fasse pleuvoir tous les jours. — Enfin, ma parole a du poids auprès de lui. Voici ce que je vous propose : — il donne dans quinze jours une représentation à bénéfice, — au sien, — et il voudrait utiliser une superbe décoration représentant

le château de Windsor, qu'un jeune peintre du quartier lui a peinte pour avoir ses entrées. Malheureusement aucun des ouvrages de son répertoire ne peut entrer dans son décor. — Faites-lui un vaudeville en un acte, qui motive, même à peu près, — la présence du château de Windsor sur la scène, — et je m'engage à vous le faire payer au moins quarante francs. — Voilà.

— Mais, dit Léon, c'est dans trois jours que nous avons besoin d'argent.

— Et bien, fit Léopold, trois jours pour écrire un acte, et vous serez deux; ce n'est pas assez ! Combien donc mettriez-vous de temps pour faire le tour du monde, alors?

— Mais, continua Léon, pour faire une pièce, il faut une idée, et dans un vaudeville il faut des

couplets. Je ne sais pas les faire, Théodore non plus.

— C'est pourtant bien simple. Un couplet se compose ordinairement de huit vers. Dans les sept premiers, naturellement ou par effort tu tâches de ne rien dire; au dernier vers tu fais un nouvel effort et tu dis une sottise. On la remarque, c'est ce qu'on appelle le trait, tu le fais répéter, et voilà ton couplet. D'ailleurs, que cela ne t'embarrasse pas; tu trouveras au théâtre un copiste qui te fera de délicieux couplets, entrées et chœurs de sorties à raison de deux francs la douzaine; pour trois francs il garantit les bis, seulement il faut lui fournir les rimes. — Eh bien, mes enfants, est-ce convenu? acheva Léopold.

— Pour moi, dit Théodore, j'avoue que j'ai peur de mettre mon nom sur cette affiche-là.

— Ne crains rien, répondit Léopold, ton nom n'est pas encore si flambant qu'il puisse y mettre le feu.

Théodore et Léon se décidèrent à suivre le conseil de leur camarade, qui les emmena dîner dans un petit restaurant anglais, où le propriétaire, une célébrité excentrique, avait l'habitude de répondre aux clients qui lui demandaient des serviettes :

— Vous mangez donc bien malproprement.

Pendant le dîner, Léopold prodigua à ses deux amis les conseils de son expérience dramatique. Et comme Léon en revenait toujours à son *idée*, que pour faire une pièce il fallait une *idée*, Léopold développa sa théorie en matière dramatique.

— Mes chers enfants, leur dit-il, la nature, la vie, nous enveloppent d'idées, il ne s'agit que

de regarder autour de soi. Tenez, par exemple, ce monsieur qui échange des notes diplomatiques avec le comptoir, — c'est une idée. On en a fait *le Quart d'heure de Rabelais* et *le Gastronome dans l'embarras.* — Cet autre monsieur, qui rôde comme une âme en peine autour de cette table, et qui ne dînera pas parce qu'un étranger lui a pris sa place, c'est une idée, — c'est un maniaque. — On a fait *le Maniaque*, on a dû le faire; si on ne l'a pas fait, je le ferai. Cette petite fille, aux pâles couleurs, qui tient les livres, et qui se trompe dans les additions, en regardant ce jeune employé de ministère qui la mange des yeux pour manger du dessert, c'est encore une idée; elle est vieille, comme tout ce qui nous reste de jeune, — c'est l'idée de l'amour. — Eh bien, supposez qu'il entre ici un monsieur qui verra ces

deux enfants-là, et qui les regardera en buvant un grog; s'il sait bien les voir, il vous fera Roméo et Juliette, — seulement il faudra qu'il s'appelle Shakspeare. — Les idées, on ne les cherche pas, on les trouve. Garçon, un paquet de tabac! interrompit Léopold; et comme il avait jeté les yeux sur le morceau de papier qui enveloppait le tabac qu'on lui avait apporté :

— Qu'est-ce que je vous disais? reprit-il, en voilà une idée. Et il leur montra une page d'un livre de chroniques anglaises, où se trouvait le récit d'une anecdote dont le théâtre pouvait s'emparer. — Prenez ça, mes enfants, leur dit-il; Shakspeare déjà nommé en aurait fait peut-être un de ces chefs-d'œuvre qui verront la fin du monde. Tâchez d'en faire un vaudeville qui verra la fin de la soirée. Vous pouvez avoir fini dans deux jours, et songez que

vous ne travaillez pas cette fois pour la postérité. Tout est payé; adieu. Moi, je vais de ce pas rendre visite à une dame qui me fait beaucoup de chagrin; quand je serai majeur, je le rendrai aux autres. Tenez, en voilà encore une idée; celle-là, je la garde. Bonsoir.

— Il n'a pas eu l'idée de nous prêter un peu d'argent pour attendre que nous ayons reçu celui que doit nous rapporter notre pièce! dit Théodore.

— Tu te trompes, répliqua sérieusement Léon; mais Léopold a la bonté timide, il craint d'embarrasser ceux qu'il oblige. Avant de sortir de chez nous; et pendant que nous nous habillions, je l'ai vu se baisser et glisser dix francs dans notre fagot, et comme l'argent a fait un peu de bruit, il est devenu tout rouge.

Deux jours après, les deux amis, assis devant

une table sur leur balcon, relisaient une dernière fois leur pièce, qu'ils devaient le soir même lire à Léopold. Une discussion s'engagea pendant cette lecture à propos du choix d'un dénoûment, car ils avaient chacun le leur, et dans leur animation mutuelle ils ne s'aperçurent pas qu'un feuillet de leur manuscrit avait glissé de leur table, emporté par la première brise d'un orage qui s'approchait. La feuille de papier, qui était d'abord tombée dans un jardin du voisinage, fut reprise par le vent, qui l'enleva dans l'air et la jeta dans la chambre de mademoiselle Aline, dont la fenêtre était ouverte.

Pendant ce temps, la discussion continuait toujours entre les deux collaborateurs. L'un d'eux, voulant prouver que son dénoûment était le meilleur, se mit à chercher dans le manu-

scrit le passage qui, disait-il, le préparait logiquement.

— Allons, bon ! dit Théodore avec impatience, voilà que je ne trouve plus la *scène du gouverneur*.

— Elle est pourtant facile à reconnaître, reprit Léon fouillant de son côté dans les papiers dispersés sur la table, elle est assez mauvaise.

Les recherches ayant continué sans résultat, la discussion prit peu à peu l'allure d'une querelle. Les deux collaborateurs se reprochèrent mutuellement leur manque d'ordre réciproque.

— C'est toi qui auras égaré la scène du gouverneur, disait Théodore à Léon. Si c'était la scène de l'ingénue, qui est complétement de toi, elle ne serait pas perdue. Mais tu es un égoïste, tu n'as de soin que pour les choses qui

t'appartiennent; avant-hier tu m'as encore dépareillé ma douzaine de mouchoirs.

— Il y avait onze raisons pour que je ne pusse pas dépareiller la mienne, répondit tranquillement Léon; mais si je t'ai perdu un mouchoir, toi, tu m'as égaré un parapluie que je t'avais confié. Caïn, qu'as-tu fait de mon parapluie?

— Pourquoi aurait-on un parapluie, répondit Théodore, si ce n'était pas pour le perdre?

Léon parut convaincu par cette logique.

— Il n'est pas moins vrai, reprit-il, que tu es d'une étourderie inqualifiable. Tu as d'abord la déplorable manie d'allumer ta pipe avec tous les papiers qui te tombent sous la main. Si nous avions l'imprudence d'avoir des billets de banque, je suis convaincu que tu en ferais des usages puérils. Tu auras brûlé la scène du

gouverneur, et comme elle se passe dans le château de Windsor, si ce domaine n'est pas assuré, voilà une perte pour la reine Victoria.

— Des bêtises, reprit Théodore, des plaisanteries de Gilles. Tu n'aimais pas la scène du gouverneur, qui est de moi, parce qu'elle escompte l'effet de la scène de l'ingénue, qui est de toi.

— C'est-à-dire que tu suspectes la probité de ma collaboration, dit Léon.

Comme la discussion allait recommencer, la porte s'ouvrit, et Léopold entra.

— Mes enfants, dit-il, vous êtes attendus ce soir dans le cabinet de mon directeur pour lui lire votre ouvrage. Il est si content que vous lui fournissiez l'occasion de mettre sa décoration nouvelle en lumière, qu'il se propose d'arroser la lecture avec une canette. S'il en retenait le

prix sur celui de votre ouvrage, vous ne ferez pas attention. Vous allez me lire ça, acheva-t-il en montrant le manuscrit.

— Impossible, dit Théodore, Léon a perdu la scène du gouverneur. C'est le nœud de l'action.

— Bah, fit Léopold, lis toujours, quand tu seras arrivé à la scène égarée, tu me la raconteras en trois mots, pour que je saisisse l'ensemble.

— Eh bien, et le style? dit gravement Théodore.

— Tu veux me faire croire que tu as fait du style dans une pièce écrite en deux jours; tu veux dire que tu as fait des phrases. N'en fais plus, et lis-moi ton chef-d'œuvre. Au rideau.

Théodore commença la lecture, et raconta la scène qui manquait. Quand il eut achevé, Léon

réclama à son tour pour que Léopold entendît son dénoûment. Ce fut celui dont l'auteur dramatique conseilla le choix.

— Mes enfants, dit-il, votre pièce appartient à ce genre de chefs-d'œuvre qui ne doivent pas se prolonger plus de vingt minutes. Entre autres longueurs dont il faut la dégager, je vous signale particulièrement la scène que vous avez égarée. Quelles que soient les beautés de style dont elle peut être ornée, elles ne sauraient atteindre à la hauteur de son inutilité. Le hasard qui vous l'a fait perdre a fait là une intelligente coupure.

— Comment, fit Théodore atterré, couper la scène du gouverneur!

— Oui, la raison, le bon goût et le sens commun réclament la destitution de ce fonctionnaire, répliqua Léopold. Allons, en route;

mon directeur nous attend à six heures. Vous aurez soin de manifester un peu d'émotion en paraissant devant lui.

Lorsque Théodore et Léon sortirent le soir du théâtre, ils emportaient deux louis enveloppés dans leur premier bulletin de répétition. Léopold avait refusé pour le moment la restitution de la petite somme qu'il avait prêtée la veille. Avant de rentrer chez eux, ils montèrent chez mesdemoiselles Aline et Laurence pour les prévenir de se tenir prêtes le lendemain, qui était le jour de la fameuse partie. Laurence n'était pas rentrée, mais son amie donna la clef de sa chambre à Léon pour qu'il pût l'attendre. Lorsqu'il eut allumé la bougie, il trouva sur le marbre de la commode une feuille de papier dont l'écriture attira son regard; c'était la fameuse scène du gouverneur, tant regrettée

par son ami et collaborateur. En la voyant froissée, il supposa d'abord que c'était Laurence qui avait par étourderie pris le feuillet pour envelopper quelque friandise. Mais les lignes suivantes, au crayon, et d'une écriture inconnue, qu'il aperçut sur le verso de la page, vinrent démentir sa supposition.

« Ma chère enfant, disait le crayon étranger, » j'étais venu vous attendre aujourd'hui pour » avoir avec vous une explication. Je vous l'ai » déjà dit, je vous le répète, il m'est désagréable » de ne pas vous voir quand je le souhaite, et » c'est votre travail qui s'y oppose. Il m'est dés- » agréable aussi d'être obligé de venir dans ce » quartier perdu, et de monter vos six étages. » Si mes amis me rencontraient par ici, ils me » prendraient pour un étudiant. Donc, il faut » vous décider à quitter votre magasin. Ne pou-

» vant pas vous attendre plus longtemps, je
» profite d'une feuille de papier que le vent de
» l'orage a apportée par votre fenêtre, pour
» vous faire savoir quel est mon désir. Au cas
» où il ne pourrait vous agréer, j'aurais le cha-
» grin d'avoir à vous regretter. Si vous accep-
» tez mes propositions, vous n'aurez qu'à me
» renvoyer ce soir même la double clef que
» vous m'aviez confiée et que je vous ai laissée.
» Je ne pourrai attendre votre réponse plus
» longtemps, car je pars demain pour Bade, où
» je compte vous emmener, s'il vous plaît de
» me faire les faciles concessions que je vous
» demande, et auxquelles tant d'autres seraient
» heureuses de consentir.

» Au revoir, belle enfant; mais n'oubliez pas
» que votre silence voudrait dire adieu.

» ANATOLE DE ***. »

— Il n'y a pas besoin de la lorgnette marine que Théodore voulait acheter, pour comprendre ce que cela veut dire, murmura Léon. Il prit un crayon dans sa poche et écrivit au-dessous du congé de M. Anatole :

POST-SCRIPTUM.

« Ma chère enfant,

» Voici la saison où tout Paris élégant va » prendre les eaux. Ma santé, ébranlée par un » pénible accident, m'oblige à quitter la capi- » tale ; je vais prendre les bains d'Asnières-sur- » Seine. Vous pouvez donc accompagner M. Ana- » tole, qui se rend à Bade, où il désire vous » emmener.

» Je vous dirai comme dans la lithographie :

» Souvenirs et regrets.

» A vous,

» Feu LÉON. »

Comme il allait se retirer, la porte s'ouvrit, et Laurence parut. Léonce lui mit la scène du gouverneur sous les yeux, lui baisa la main, prit son chapeau et marcha vers la porte.

— Attendez, dit Laurence. Elle ouvrit un petit buvard, et montra au jeune homme une lettre écrite en écriture d'écolier :

« Monsieur Anatole,

» Je reçois vos adieux avec cordialité et je
» reste chez moi. Je n'ai pas de maladie de peau
» pour avoir besoin d'aller prendre les eaux
» de Bade. Vous m'avez plu un moment, parce
» que vous vous appeliez Anatole, mais vous
» n'avez pas tardé à me déplaire. Ainsi donc,
» bonjour. Si je fais des fautes d'orthographe,
» excusez-moi, je n'ai pas teté la grammaire.

» Votre servante,

» ALINE. »

— Eh bien! fit Léon en rendant la lettre d'Aline à Laurence, qu'est-ce que ça prouve?

— Comment, vous ne comprenez pas qu'Aline, en trouvant chez elle la lettre de M. Anatole, est venue me la montrer, et qu'elle l'a oubliée chez moi, ainsi que la réponse qu'elle lui faisait et que je lui ai fait écrire plus convenable?

— Elle était courte, mais bonne, dit Léon. Alors, ajouta-t-il, ce n'était donc pas moi qui...

— Oh! moi, répondit Laurence, je n'aimerai jamais un homme qui s'appellerait Anatole. S'il s'appelait Georges, je ne dis pas.

— Ah! oui, fit Léon, à cause de lord Byron. Alors, vous me préviendrez si cel se trouve.

— Oh! oui, dit-elle avec un grand élan de franchise, c'est trop ennuyeux de tromper les gens. Aline avait l'air de marcher avec des cail-

loux dans sa chaussure. Au moins, vous serez discret avec Théodore? ajouta Laurence, qui allumait à la bougie la page révélatrice.

III

Quinze jours après, Théodore et Léon assistaient, en compagnie des deux modistes, à la première représentation de leur pièce, qui réussit parfaitement.

— C'est égal, murmurait Théodore, je regrette qu'on ait coupé la scène du gouverneur.

— Si tu la retrouvais, tu ne la trouverais pas bonne, dit Léon. Et se retournant vers Laurence, qui s'inclinait légèrement pour répondre au salut que venait de lui adresser un jeune homme :

— Qui saluez-vous là, ma chère? lui demanda-t-il.

— Un de mes voisins du magasin.

— Il s'appelle?

— Georges.

LA NOSTALGIE

SCÈNES DE LA VIE D'ARTISTE

PERSONNAGES :

OLIVIER.	MELCHIOR.
RENÉ.	H. MORIN.
URBAIN.	MARIA.
MAULÉON.	LA COSTÉNZINA.

Personnages divers.

Une très-grande chambre très-humblement meublée, ayant une apparence d'atelier. — Porte au fond ouvrant sur le carré; — à droite, une porte vitrée, communiquant à une seconde pièce; chevalet, — piano; — dans un angle de la fenêtre, un oranger en caisse. — La pièce est chauffée par un poêle dont le tuyau paraît se prolonger dans la chambre voisine. — Au commencement de la scène, René et Olivier sont assis à une très-grande table éclairée par une seule lampe, dont la clarté déjà douteuse indique une longue veille. — L'un écrit, l'autre copie de la musique. Auprès d'eux, Maria, penchée sur une plaque d'étain, grave une partition. — Au dehors, le silence de la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIA, OLIVIER, RENÉ

MARIA, passant à Olivier un des feuillets du manuscrit qu'elle grave, et lui en indiquant du doigt un passage.

Est-ce qu'il n'y a pas une faute d'harmonie à cet endroit ?

OLIVIER, regardant.

Sol, sol, mi, ré, — fa dièze, — mais non ! — fa naturel.

MARIA

Faut-il corriger ?

OLIVIER, à René.

Dites-moi, René, lorsque vous trouvez dans les pièces de théâtre que vous copiez, une faute grossière, est-ce que vous la corrigez ?

RENÉ

C'est selon : si la pièce est d'un homme de talent, je corrige la faute, convaincu que je répare une erreur involontaire ; si la pièce est sans valeur, je copie fidèlement.

OLIVIER

Pourquoi ?

RENÉ, en riant.

Parce que plusieurs fois j'ai été réprimandé pour m'être permis d'altérer le texte.

OLIVIER, à Maria.

Tu entends, ma fille ? eh bien, profite du renseignement.

René et Olivier se remettent à travailler. Maria continue sa gravure; au bout d'un instant, elle fait un mouvement et jette un petit cri.

OLIVIER, se retournant.

Eh bien, qu'y a-t-il?

MARIA

Ah ! tant pis, j'ai altéré le texte!

OLIVIER

Va donc te reposer, il est au moins quatre heures du matin !

MARIA

Je voudrais finir cette planche, je n'en ai plus que pour une minute.

OLIVIER, se penchant vers René.

C'est de la procédure que vous copiez là ; cela doit bien vous ennuyer.

RENÉ

J'ai fait cette besogne comme une machine, et, vous le savez, les machines n'éprouvent pas l'impression.

OLIVIER

Et quand vous remettez-vous à travailler pour vous?

RENÉ

Bientôt, je l'espère. (Montrant ses mains.) Voici quinze jours que ceci fonctionne pour assurer la liberté de cela. (Il se frappe le front.) Dès que je pourrai laisser l'outil, je reprendrai l'instrument.

MARIA, se levant et serrant son travail dans le tiroir de la table.

J'ai fini, je vais me coucher. Bonsoir, Olivier. (Elle s'approche de lui et l'embrasse. — A René.) Bonsoir, monsieur René.

RENÉ, lui donnant la main.

Bonne nuit, Maria.

OLIVIER, à Maria.

En t'en allant, mets donc une bûche dans le poêle.

MARIA, mettant une bûche dans le poêle, et montrant la cheminée avec un accent de regret.

C'était bien plus gai, la cheminée!

OLIVIER, se levant et allant la conduire.

Oui, ma pauvre Maria, mais c'était plus cher!

RENÉ

Et vous savez que nous sommes obligés de compter.

Olivier a reconduit Maria vers la porte du fond, il lui parle bas et l'embrasse encore une fois. — Quand elle est sortie, il revient s'asseoir à sa place et reste un moment silencieux, la tête entre ses mains. René, qui a cessé de travailler, l'observe.

SCÈNE II

RENÉ, OLIVIER

OLIVIER, sortant de sa rêverie.

Est-ce que nous compterons encore longtemps, René?

RENÉ

Peut-être.

OLIVIER

Et vous ne vous lassez pas, vous, de cette existence obscure et laborieusement pénible?

RENÉ

Moi, j'accepte la vie comme elle est faite, et je ne me plains pas du présent, surtout quand il

pourrait être pire. Quant à l'avenir, oh ! (Avec conviction.) mon orgueil ne lui fait pas cette offense. Patience, nous arriverons.

OLIVIER

La route est longue.

RENÉ

Lorsqu'en voyage on éprouve de la fatigue, il ne faut pas mesurer le chemin qui reste à faire, mais celui qu'on a fait déjà.

OLIVIER

Je connais des gens qui sont partis bien après nous, et qui sont arrivés ou arriveront bien avant. Vous rappelez-vous Mauléon ?

RENÉ

Oui, je l'ai connu autrefois ; — il ne promettait rien : a-t-il tenu sa promesse ?

OLIVIER

Il connaît tout le monde, et tout le monde le connaît.

RENÉ

D'une manière ridicule, à ce que j'entends

dire. A ce compte-là, Jocrisse aussi est connu.

OLIVIER

Si vous voulez un exemple sérieux, je vous citerai Melchior. Il n'a pas fait comme nous faisons, lui; il n'est pas resté dans son trou, aussi a-t-il réussi.

RENÉ

Mais n'a-t-il pas été aidé par une femme?

OLIVIER

Aidé honorablement, oui, c'est vrai, par cette cantatrice qui a donné l'autre jour un concert, où nous sommes allés avec Urbain. Melchior avait été emmené en Italie par un ami riche, il y fit connaissance de la Costenzina. Celle-ci se prit de passion pour lui, et ne voulant pas d'un amant obscur, elle le fit connaître en chantant sa musique, dont personne ne voulait ici. Grâce à l'influence de sa maîtresse, popularisé par les nombreux amis de celle-ci, Melchior, à son retour en France, trouva la célébrité qui

l'attendait à la barrière. Combien lui-a-t-il fallu de temps ? Moins d'un an.

RENÉ

Les choses improvisées ne durent pas.

OLIVIER

Si Melchior n'avait pas compris le danger qui existe pour un artiste à vivre dans l'isolement, il serait encore inconnu ; mais vous, vous ne croyez pas à l'utilité des relations.

RENÉ

Je crois au moins aux dangers de quelques-unes.

OLIVIER

Je puis vous citer un exemple de cette utilité pourtant. Depuis que j'ai renoué connaissance avec Melchior, ne m'a-t-il pas rendu des services, en me faisant connaître son éditeur, qui me procure des accords, des leçons, et qui donne de la musique à graver à Maria ? De son côté, Melchior ne m'oblige-t-il pas en me fai-

sant copier sa musique et corriger ses épreuves? cela me rapporte quelque chose. J'ai été heureux de le rencontrer.

RENÉ

C'est une si douce satisfaction pour la médiocrité parvenue, d'avoir une occasion d'humilier le mérite obscur en paraissant lui rendre service.

OLIVIER

C'est triste ce que vous dites là.

RENÉ

Presque toutes les vérités le sont. Vous citez votre ami comme un exemple de l'utilité des relations, mais je vous le cite comme un exemple de leurs dangers. Depuis que vous avez renoué connaissance avec Melchior et quelques autres personnes du hasard, — pour qui l'art est moins une profession qu'un moyen de se mettre en évidence, — vous tournez à de mauvaises idées. Le bruit stérile qui se fait autour

de leurs noms vous étourdit; leurs triomphes puériles et factices, qui ne trompent pas même ceux qui les proclament, vous inquiètent. Vous êtes aux prises avec des tentations dont l'isolement vous avait préservé jusqu'alors. Prenez garde, Olivier.

OLIVIER

A quoi?

RENÉ

Je vous ai averti qu'une méchante vipère est sous vos pieds. Marchez dessus avant qu'elle vous pique.

OLIVIER

Je ne suis pas jaloux... de la réputation de Melchior. J'envie, il est vrai, le bien-être dont je le vois si facilement entouré, mais j'ai une excuse.

RENÉ

L'envie est la seule chose à laquelle je n'en connaisse pas.

OLIVIER

Laissez-moi dire. Depuis quelque temps

Maria est changée; elle recherche la solitude. Quelquefois je la surprends des larmes dans les yeux. A la tristesse que peut lui causer la perte de son avenir, j'imagine que les doutes qu'elle peut concevoir sur le mien ajoutent une nouvelle amertume. Tous les dévouements ont un terme, tous les amours ont une fin.

RENÉ

Vous vous trompez. Si Maria est changée en apparence, son amour pour vous est le même, et son dévouement vous prêtera du courage, si vous en manquez. Tant que vous l'aimerez, sœur Anne patiente, elle attendra.

OLIVIER

Pourquoi pleure-t-elle?

RENÉ

Ce n'est pas de la tristesse, c'est du malaise : — il faut la distraire. Pourquoi ne l'avez-vous pas emmenée l'autre jour à ce concert?

OLIVIER

Vous savez que Maria n'a pas de toilette, pour aller dans ces réunions; je préfère d'ailleurs qu'elle n'y soit point venue. La Costenzina est une de ses compatriotes. Le triomphe qu'elle a obtenu aurait pu rappeler à Maria les espérances auxquelles la perte de sa voix l'oblige à renoncer.

RENÉ

N'y a-t-il pas de remède à ces sortes d'accidents?

OLIVIER

Il y en a un peut-être, mais hors de France et de nos moyens, à six cents lieues.

RENÉ

Dans son pays?

OLIVIER

Oui.

RENÉ

Si elle ignore cela, ne lui en parlez pas.

OLIVIER

Vous n'avez pas besoin de me le recommander.

RENÉ

Il est pénible d'éveiller des espérances qu'on ne peut satisfaire.

OLIVIER

Oh! si j'avais de l'argent!

RENÉ

Vous la feriez partir.

OLIVIER

Et je partirais avec elle!

RENÉ

Ne m'avez-vous point parlé d'une affaire que vous aviez en vue avec cet éditeur qui vous occupe?

OLIVIER

Je me suis risqué à lui porter le recueil de mes mélodies; il m'a promis de les examiner, et l'autre jour, au concert, il m'a annoncé qu'il aurait une proposition à me faire un de ces jours. J'attends.

RENÉ

C'est presque une espérance, cela.

OLIVIER

Mes espérances sont si fragiles, que je n'ose

pas m'appuyer dessus. (Tout en marchant dans la chambre, il s'est approché d'une petite table, sur laquelle se trouve une pierre lithographique dont il écarte l'enveloppe.) Rien de fait encore. René, si vous voyez Urbain ce matin, pressez-le donc un peu pour qu'il se mette à cette lithographie que mon éditeur lui a demandée pour son journal de musique.

RENÉ

Je ne vous promets pas de réussir. Vous savez que le seul travail qui plaise à Urbain, c'est le perfectionnement de la paresse.

Olivier, qui a été à la fenêtre, en écarte le rideau; — il aperçoit les vitres de la maison qui fait face brillamment éclairées; par instant on entend les sons de la musique.

OLIVIER

Nos voisins s'amusent; entendez-vous?

RENÉ

C'est aujourd'hui leur jour de réception.

OLIVIER

Melchior les connaît, ce sont des jeunes gens qui ont de la fortune et qui aiment à s'entourer

d'artistes. Ils donnent des soirées charmantes où l'on fait d'excellente musique.

RENÉ

Pourquoi votre ami Melchior ne vous présente-t-il pas dans cette maison?

OLIVIER

Je ne le lui ai pas demandé.

RENÉ

S'il a vraiment intention de nous servir, il aurait pu aller au-devant de votre demande, et au lieu de vous faire copier de la musique, il aurait pu vous procurer l'occasion de faire entendre la vôtre; mais peut-être a-t-il songé que cela pourrait faire du tort à la sienne.

OLIVIER, s'éloignant de René et retournant vers la fenêtre.

Vous êtes amer!

Après avoir prêté l'oreille à la musique du voisinage, qui devient plus distincte, il entr'ouvre un peu la fenêtre. On entend une voix de femme qui chante dans la maison en face.

RENÉ, se levant avec vivacité.

Êtes-vous fou d'ouvrir cette fenêtre! vous allez nous faire geler.

OLIVIER

N'entendez-vous pas cette admirable voix?

RENÉ, à part.

Heureusement que Maria n'est pas là pour l'entendre, elle!

OLIVIER

C'est un air de la campagne de Sicile : Maria me l'a chanté bien souvent, autrefois. Melchior a rapporté cette chanson de son voyage, et c'est avec elle qu'a commencé son succès; quelle mélodie divine!

RENÉ, avec une impatience inquiète.

C'est très-beau, mais il fait froid, et le vent va éteindre ma lampe. (Il ferme la fenêtre.)

OLIVIER

Le jour approche, je vais me reposer quelque temps; et vous?

RENÉ

Moi, je vais remettre de l'huile dans la lampe et terminer cette besogne, que je dois livrer dans la journée.

OLIVIER

A tantôt. (Il se dirige vers la porte vitrée en fredonnant l'air sicilien.)

RENÉ, l'interrompant.

Mais taisez-vous donc. Maria peut vous entendre de chez elle, et vous pourriez la réveiller.

Olivier rentre dans la chambre.

SCÈNE III

RENÉ, seul, allant coller son oreille au mur.

Elle dort, elle n'a pas entendu. Depuis quelque temps cet air de son pays semble la poursuivre partout, comme pour exciter ses regrets. (Il fouille dans ses papiers et en tire un manuscrit qu'il relit à demi-voix.)

Au pays regretté par Mignon tu naquis,
Et, pareille à Mignon, tu regrettes et pleures,
Sous le ciel étranger, le ciel de ton pays.

Rien ne peut te distraire, et tu passes les heures
A regarder mourir un arbuste apporté
Du sol où l'oranger fleurit toute l'année.

Dans le terrain d'exil, avec toi transplanté,
Vois, son feuillage est pâle et sa fleur est fanée.
Tu n'as plus de sourire, il n'a plus de parfums.

Pour que l'arbre renaisse et de nouveau fournisse
Sa moisson odorante à tes beaux cheveux bruns,
Pour que l'ennui s'efface à ton front pur qu'il plisse,

Il vous faut à tous deux le soleil du pays,
Regretté par Mignon, quand aux cieux elle aspire,
Et l'arbre aura des fleurs, et ton front le sourire
Qu'un peintre au nom d'archange a tant cherché jadis.

Pauvre fille! il n'y a que moi qui ai deviné son mal! (S'apercevant que la lampe commence à s'éteindre, il se lève et remet de l'huile.) Allons, brûle encore, modeste clarté des veillées laborieuses; ce n'est pas pour rien. (Il se remet à travailler, et au bout de quelques instants, il est interrompu par un bruit de pas dans le corridor.)

SCÈNE IV

RENÉ, à sa table. URBAIN, entrant. Il est vêtu d'une vareuse en laine rouge.

URBAIN

Comment! vous êtes déjà levé, vous?

RENÉ

Je ne me suis pas couché. Vous deviez rentrer de bonne heure pour travailler avec nous.

URBAIN

Mais je rentre de bonne heure aussi

RENÉ

Qu'est-ce que vous avez fait hier soir? Nous vous avons attendu.

URBAIN, négligemment.

J'ai été retenu à mon café par une discussion artistique fort intéressante. (A part.) En partie liée.

RENÉ

J'en étais sûr. Fait-il jour?

URBAIN

Oh! jour si on veut, l'aurore aux doigts rouges d'engelures tâche de réveiller le soleil,

qui ne veut pas se lever; la neige tombe dans les rues, les passants tombent sur la neige; — les cigales de Savoie font entendre leur cri national, *a peau â pin;* — les corbeaux passent dans le ciel et vont chercher pâture en plaine, c'est bien l'hiver. (Il chante.)

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

RENÉ

Ne faites pas de bruit, Olivier dort; il a veillé tard; s'il nous oblige, en mettant cette pièce à notre disposition pour que nous y soyons mieux pour travailler que dans nos mansardes, il ne faut pas du moins qu'il souffre de sa complaisance.

URBAIN

Savez-vous que c'est une idée très-ingénieuse que vous avez eue là! En nous associant tous les trois pour les dépenses de la vie intérieure, nous réduisons beaucoup nos frais. Vous avez le génie de l'économie.

RENÉ

La nécessité est un si bon maître. A propos, l'huile est augmentée d'un sou.

URBAIN

Heureusement que les jours sont diminués d'une heure.

RENÉ

Comme femme de ménage de la communauté, je me suis engagé à vous éclairer et à vous chauffer jusqu'à la fin du mois, mais si vous brûlez le bois et la chandelle par les deux bouts...

URBAIN

On aura plus chaud et on verra plus clair.

RENÉ

Puisque vous ne travaillez pas chez vous, pourquoi donc l'autre nuit avez-vous laissé brûler la lampe si tard dans votre petit cabinet qui donne sur Montmartre ?

URBAIN

C'était un phare, je l'allume quelquefois pour avertir une personne lointaine que je suis vi-

sible, elle n'est pas venue. Mais comme il y avait une autre lampe allumée à une autre fenêtre du voisinage, elle se sera peut-être trompée de carcel.

RENÉ

Et quelle autre fantaisie vous prit, la nuit suivante, de vous mettre à jouer du cor de chasse à trois heures du matin ?

URBAIN

C'est encore un signal, du même à une autre. Elle n'est pas venue non plus, mais elle s'est fait excuser le lendemain matin par le commissaire de police. Il m'a invité à aller le voir mardi prochain à onze heures. Est-ce que vous croyez que c'est pour déjeuner ?

RENÉ

Vous riez toujours, vous, et de tout.

URBAIN

C'est bon de rire ; — d'abord, ça ne coûte rien.

RENÉ

Voyons, maintenant que vous avez un beau jour et un bon feu à votre disposition, n'allez-vous pas vous mettre à travailler un peu? Qu'est-ce qui vous manque encore ici?

URBAIN

Absolument rien. (A part.) Cependant s'il y avait un billard!

RENÉ

Eh bien, mettez-vous à la besogne; finissons bien l'année pour la commencer de même. Allons, mettez-vous-y.

URBAIN

Mais je ne peux pas; vous voyez un homme au désespoir : on ne m'a pas encore envoyé ce portrait dont je dois faire la lithographie. Je suis d'une impatience!

RENÉ

Comme vous êtes content d'avoir ce prétexte!

URBAIN

Je vous assure que je n'ai jamais été si en

train de ma vie; c'est à ce point, que je me suis relevé plusieurs fois cette nuit pour voir si on n'avait pas apporté ce portrait. (Il s'approche de la fenêtre.) Voilà mademoiselle Césarine qui se montre à sa croisée, elle vient quêter votre bonjour.

RENÉ

Je n'ai pas le temps de me déranger

URBAIN

Avant qu'elle vous eût permis de lui souhaiter le bonsoir, vous étiez plus empressé à lui souhaiter le bonjour. Décidément, vous n'auriez pas inventé l'immortelle.

RENÉ

Tenez, allumez donc le feu, pour faire quelque chose!

URBAIN

Comment? il est donc éteint? Brr, brr, brr!

RENÉ

Vous n'aviez pas froid tout à l'heure.

URBAIN

Tout à l'heure, je croyais qu'il y avait du feu, j'avais chaud de confiance.

RENÉ

Vous êtes donc bien frileux?

URBAIN

Comme un ver à soie ou un oranger. A propos d'oranger (Il montre celui qui est dans la chambre.), celui que Maria a rapporté de son pays est bien malade.

RENÉ

Il est inutile de le lui faire remarquer.

URBAIN

Je crois avoir entendu dire vaguement que c'est à l'occasion de cet arbuste qu'Olivier et Maria se sont connus.

RENÉ

En effet, il y a trois ans, Maria vint demeurer dans cette chambre à côté, où elle habite encore. Elle était en deuil du visage et des vêtements :

son père l'avait laissée orpheline en l'amenant de Sicile en France. Se trouvant sans ressources pour continuer ses études musicales, elle fut obligée de gagner sa vie en chantant sur les promenades. Elle vivait ainsi seule et triste, fière et pauvre, chaste et belle. Quelquefois le dimanche, comme elle ne travaillait pas, elle se mettait à sa fenêtre et donnait ses soins à cet oranger que vous voyez. Les yeux clos, le front plongé dans le feuillage étoilé de fleurs odorantes, elle embaumait ses souvenirs avec les parfums de la terre natale, et si quelque brise du midi passait dans l'air, elle se croyait transportée dans la campagne de Messine, aux heures suffocantes où le siroco vient mêler aux cendres rougies de l'Etna brûlant la poussière grise du désert brûlé.

URBAIN

C'est tout un tableau, — Mignon rêvant la

patrie. Mais, il y a trois ans, Olivier n'habitait pas encore dans cette maison ?

RENÉ

Moi, j'y demeurais. Quand Olivier emménagea, il reconnut dans sa voisine une jeune fille qu'il avait vue dans une classe de chant au Conservatoire. Il apprit de Maria l'attachement superstitieux qu'elle avait pour cet oranger, et comme il dépérissait sur la fenêtre ouverte au nord, Olivier proposa à sa voisine d'apporter son oranger sur sa terrasse, exposée au soleil.

URBAIN

Tiens ! mais ce n'est pas trop bête pour un musicien. Puisque vous étiez le voisin de Maria avant Olivier, pourquoi donc n'avez-vous pas pris l'oranger en pension chez vous ?

RENÉ

Moi, ma fenêtre est à l'ombre. — Pendant six mois, Maria vint tous les jours chez Olivier, et tous les jours elle rentra chez elle...

URBAIN

Avec le droit de porter les fleurs qu'elle venait arroser. C'est long, six mois ! — Moi, j'aurais fait des coupures.

RENÉ, le regardant.

Je connais des gens spirituels que cela fait rire; mais moi, je ne ris pas de cet amour qui respectait une robe noire.

URBAIN

Enfin, il est arrivé un jour où Maria n'est pas rentrée.

RENÉ

Oui, ce jour-là Olivier était malade; Maria est restée.

URBAIN

Pour lui faire de la tisane, — à la fleur d'orange, sans doute?

RENÉ

Je ne sais pas si vos plaisanteries seraient du goût d'Olivier.

URBAIN

Il a meilleur caractère que vous... Et je crois, entre nous, qu'à présent cela lui est bien égal.

RENÉ

Pourquoi faites-vous cette supposition?

URBAIN

Mon cher, autrefois, avec la meilleure intention de nous être agréable, Olivier ne se serait pas arrangé d'une intimité qui met constamment deux tiers entre lui et sa maîtresse; car aujourd'hui, nous demeurons beaucoup plus chez Olivier que chez nous, et Maria demeure beaucoup plus chez elle que chez lui.

RENÉ

Vous concluez?

URBAIN

Oh! c'est élémentaire : je crois que Maria e. Olivier s'ennuient, — et l'ennui c'est la phthisie de l'amour.

RENÉ

Il y a des phthisiques qui vivent longtemps

URBAIN

Vous voulez dire qui meurent pendant longtemps; après cela, Maria en a peut-être assez de

cette existence-là; on se lasse de tout, même de la misère.

Olivier paraît sur le seuil de la chambre. — René fait un geste à Urbain pour le faire taire; — celui-ci va au poêle et se remet à activer le feu.

OLIVIER, entrant, à part.

Urbain a les mêmes pensées que moi.

SCÈNE V

URBAIN, RENÉ, OLIVIER, UN FACTEUR.

URBAIN

Tiens! vous voilà levé! — Bonjour.

OLIVIER

Bonjour. — Est-ce que vous travaillez? (Il va à la table où Urbain a préparé sa pierre lithographique.)

URBAIN

Ne m'en parlez pas; je suis en train de me faire un mauvais sang... Figurez-vous... (On rappe à la porte.) Ah! enfin! on m'apporte peut-être mon ouvrage! (Il va ouvrir. — On voit un facteur.) Non!...

OLIVIER

Avouez que vous avez eu peur.

LE FACTEUR

Messieurs, c'est le facteur de la maison qui a l'honneur de venir vous présenter ses respects, et de vous offrir l'almanach de la nouvelle année. — Si ces messieurs veulent choisir? (Il tire des almanachs de sa boîte.)

URBAIN

Tâchez donc de nous en donner un meilleur que le dernier.

LE FACTEUR

Pardon, mais...

URBAIN

Nous n'en n'avons pas été contents du tout.

RENÉ, remettant à Urbain une pièce de monnaie.

Donnez donc les étrennes à cet homme, et ne l'amusez pas.

URBAIN, au facteur.

Vous n'avez pas une lettre de mon oncle — cachetée avec de la mie de pain?

LE FACTEUR

J'ai une lettre pour M. Olivier.

OLIVIER

C'est moi. Donnez.

LE FACTEUR

Elle est franche.

URBAIN, lui donnant ses étrennes.

Tenez, quand vous aurez des lettres chargées, pensez à moi. (Le facteur sort.)

URBAIN, accrochant l'almanach à un clou.

Voici pourtant les cartes que nous donne la destinée pour jouer la partie de la vie; chaque année on en relève une nouvelle. Ce n'est pas étonnant si nous ne gagnons pas, il ne nous arrive jamais d'as. (Avec philosophie.) Ils seront peut-être tous au talon.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIA

URBAIN, qui s'est levé en entendant ouvrir la porte, fait un geste de désappointement.

Ce n'est pas encore mon portrait. Décidément voilà une journée de perdue. Bonjour, Maria. (Celle-ci lui donne la main en passant; elle en fait autant avec René, et va ensuite à Olivier, qui l'embrasse.)

OLIVIER, à part.

Toujours cet air de tristesse.

MARIA, s'approchant de la fenêtre, à part.

La neige, partout la neige.

OLIVIER, s'approchant d'elle.

Tu as froid?

MARIA

Un peu. Je vais préparer le déjeuner, cela me réchauffera.

URBAIN

Ah! oui, débarrassons-nous de cette besogne-là; car une fois qu'on est en train de travailler, il n'y a rien d'ennuyeux comme... (Il aide Maria à débarrasser la table sur laquelle se trouve la pierre lithographique; ils vont et viennent dans la chambre. — Maria fait chauffer du lait au poêle. — Depuis quelques instants René a remarqué qu'Olivier a un air préoccupé en relisant la lettre qu'il a reçue à la scène précédente.)

RENÉ

Cette lettre que vous venez de recevoir paraît vous contrarier.

OLIVIER

Elle m'embarrasse au moins. — Il s'agit d'une bonne occasion dont je ne pourrai pas profiter — une soirée musicale où l'on me propose d'aller tenir le piano. — C'est dans une grande maison; il y aura plusieurs soirées pendant l'hiver. Cela serait fort avantageux pour moi.

RENÉ

Eh bien! vous hésitez?...

OLIVIER

C'est qu'il y faut aller ce soir même. (A demi-voix.) Et vous savez où sont mes habits.

RENÉ

Vous aurez le temps de les dégager avant ce soir.

OLIVIER

Ce n'est pas le temps qui manque.

RENÉ

Je me mettrais bien à votre disposition; mais aujourd'hui ce serait difficile.

OLIVIER

Comme c'est Melchior qui me procuer cette

soirée, ne pourrais-je pas m'adresser à lui pour ce service?

URBAIN

Je ne sais pas pourquoi cela m'ennuie de vous voir contracter des obligations envers ce garçon.

OLIVIER

René m'assure que je pourrai dans la saison gagner un billet de 500 francs dans cette maison. — Je ne crois pas qu'il puisse me refuser.

RENÉ

Dame! voyez. (Le voyant préoccupé.) Que regardez-vous?

OLIVIER

Je regarde Maria qui pleure. (Maria est au coin de la fenêtre et ramasse tristement les feuilles mortes tombées de son oranger.) René, il faut que je gagne de l'argent, voyez-vous; je m'adresserai à Melchior. (Maria, se voyant observée, quitte la place et prépare le déjeuner.)

MARIA

Le déjeuner est prêt. (Elle s'approche du poêle et fait griller du pain. — Les trois jeunes gens se déplacent autour de la table. Urbain déploie un journal.)

RENÉ

Quel est ce journal?

URBAIN

Il enveloppait la pierre lithographique qu'on m'a envoyée pour ce portrait. (A Maria, qui distribue du pain.) Très-grillé pour moi, s'il vous plaît. (Lisant le journal.) Ah! mon Dieu!

OLIVIER

Qu'avez-vous?

URBAIN

Ah! mes enfants, le trois pour cent qui a glissé de soixante-quinze centimes.

OLIVIER

Qu'est-ce que cela vous fait?

URBAIN

Cela me fait perdre.

RENÉ

Voudriez-vous nous faire croire que vous jouez à la bourse?

URBAIN

Je joue en blanc, par supposition, pour me faire la main. J'avais gagné comme cela une

centaine de mille francs. Mais cette glissade du trois va bien me gêner pour ma liquidation.

(On entend dans la rue sur un orgue l'air sicilien qui a été joué dans les scènes précédentes. Maria tressaille et devient tristement rêveuse.)

RENÉ, bas à Maria, qui est observée par Olivier.

Prenez garde! Olivier va vous voir.

OLIVIER à Maria.

Qu'as-tu donc?

MARIA, se levant.

Rien. J'étais trop près du poêle ; cette chaleur me suffoque. (Elle s'éloigne.)

OLIVIER, la suivant des yeux.

C'est étrange.

URBAIN, lisant le journal.

Le journal parle de votre ami le célèbre Melchior.

OLIVIER

A quelle occasion?

URBAIN

Il lui est arrivé un malheur. Je propose de prendre le deuil pour cinq minutes.

RENÉ

Ne riez donc pas toujours comme ça.

URBAIN

Il y a pourtant de quoi rire, écoutez. (Il lit.) « Un accident qui aurait pu jeter un crêpe sur » les fêtes musicales de l'hiver parisien avait » hier mis en émoi la foule élégante qui par- » courait le boulevard. M. Melchior, l'artiste » privilégié de ses sympathies, a fait une chute » de cheval. »

RENÉ

Il n'y a pas de quoi rire.

OLIVIER

S'est-il blessé?

URBAIN

Pas lui, mais « sa montre qui lui avait été » donnée par l'Athénée de Bar-sur-Aube, sa » patrie, comme un témoignage de reconnais- » sance pour la gloire dont il couvre le dépar- » tement. » (Il prend la pelle et les pincettes et frappe dessus.) Allez! la musique. (A René.) Pourquoi diable imprime-t-on ces choses-là?

RENÉ

Pour qu'on les lise.

OLIVIER

Et vous voyez qu'on les lit.

URBAIN

Quelque chose de plus sérieux : la Costenzina est engagée à l'Opéra. (A René.) Vous me laisserez du beurre, s'il vous plaît, René.

OLIVIER

Dit-on quand elle débute et dans quoi?

URBAIN

Dans un opéra nouveau commandé expressément pour elle à... (Il tourne le feuillet du journal.)

OLIVIER

Est-ce que ce serait à Melchior?

URBAIN

Malheureusement non... il n'aura pas eu le temps, et on a été obligé de s'adresser à un nommé Meyerbeer. (Il ôte sa casquette.) Je me risquerai à aller voir ça, moi, d'autant plus que le ténor Renaud chantera dans l'ouvrage.

OLIVIER

Renaud... mais vous savez qu'il a dû quitter le théâtre?

URBAIN

A la suite d'une maladie, o

sa voix.

Maria paraît écouter avec

URBAIN continuan

Oui; mais il vient de faire e

de deux ans, et il a retrouvé s

MARIA, se levant, à

Ah!

URBAIN

Au reste, il paraît que ce

mière fois...

OLIVIER, regardant Maria et prena

Assez!

URBAIN, ne comprena

Hein? — Pas la première fo

du climat opère ces sortes de..

OLIVIER, bas.

Taisez-vous donc!

URBAIN, continuan

Ces sortes de guérisons...

j'ai fini! Mais ne m'arrêtez j

d'une phrase, cela m'empêche

RENÉ, à part.

MARIA, à Urbain.

Si vous avez fini, voulez-vous me prêter l journal ?

OLIVIER

Que veux-tu lire ?

MARIA, prenant le journal et s'éloignant.

Le feuilleton.

OLIVIER, à part.

Le coup est frappé, il va retentir.

URBAIN, bas à Olivier.

Savez-vous que j'ai entendu dire au café d choses assez singulières sur votre ami Melchio

OLIVIER

Puisque vous l'appelez mon ami, si ce qu vous avez entendu dire sur son compte est dé agréable pour lui, cela doit l'être aussi pou moi ; je préfère donc l'ignorer. (Il se promène observant Maria, qui lit le journal dans un coin de la fenêtre.)

MARIA, à part.

loureusement sa carrière d'artiste. C'est donc possible?

OLIVIER, qui l'a suivie.

Il t'intéresse, le feuilleton?

MARIA, à part.

Oh!... (Elle éloigne le journal.) Il devinerait. (Haut) Oui, beaucoup; il est très-amusant.

OLIVIER, regardant par-dessus l'épaule de Maria.

Académie des sciences. (A part.) C'est la première fois que je la vois mentir.

Il s'approche d'elle et lui parle à voix basse en lui montrant la lettre qu'il vient de recevoir. Urbain est à genoux près du poêle et essaye de le rallumer.

URBAIN

Quel drôle de bois! il pleure, il chante, il fume et il ne brûle pas. Le fameux cotteret avec lequel Figaro voulait rosser Basile n'était assurément pas plus vert.

MARIA, bas à Olivier.

Comment feras-tu pour aller à cette soirée?

OLIVIER

Je ne sais pas encore. N'as-tu pas des planches à reporter à l'éditeur de musique?

MARIA

Oui, mais tu sais qu'il ne règle le compte

qu'à la fin du mois, et c'est ce soir qu'il te faut tes habits. Si tu voulais (elle montre son doigt), avec cette bague, on aurait l'argent nécessaire.

OLIVIER

Non, Maria. Cette bague est plus qu'un bijou, c'est un souvenir d'affection. Il y a un an, tu l'avais égarée, tu as été presque folle de chagrin, te rappelles-tu ?

MARIA

Mais elle ne serait pas perdue.

OLIVIER

Je t'ai dit non, n'en parlons plus ; d'ailleurs, je compte m'adresser à Melchior.

MARIA

Je vois dans cette lettre qu'il te donne rendez-vous chez sa maîtresse. Pourquoi ?

OLIVIER

Il m'a déjà proposé de m'y conduire plusieurs fois. La Costenzina va quitter Paris, je lui dois au moins une visite. C'est sur sa recommandation que j'ai cette leçon où je vais aller.

MARIA

Viens que je te mette ta

le nœud de sa cravate.)

OLIVIER, lui baisant

Pourquoi es-tu triste?

MARIA

Ce n'est pas de la tristess

un malaise; je suis comme

commencement de l'hiver. Ne

dis. (Elle l'embrasse.)

OLIVIER, avec découra

Moi t'en vouloir?

RENÉ, continuant une conversat

Moi, je ne suis pas l'ami

mais je ne crois pas à ce qu'o

café, d'ailleurs, est un labora

URBAIN

Cependant ces jeunes gens

son...

RENÉ

les œufs de la médisance pour en faire éclore
scandale.

OLIVIER

Qu'est-ce?

RENÉ

Un mauvais propos tenu sur M. Melchior.

OLIVIER

J'ai déjà dit que je ne voulais pas le co
naître.

RENÉ

Et moi j'ai dit que je ne voulais pas y croi
(Il prend son chapeau.)

MARIA, à Olivier, qui prend son chapeau.

Tu sors?

OLIVIER

Oui, je vais donner ma leçon, et de là v
Melchior.

Olivier sort, reconduit par Maria.

SCÈNE VII

RENÉ, à la table. — URBAIN, au poêle. — MARIA,
range, puis MAULÉON

URBAIN

Vous êtes heureux, vous, René, vous ne ch

Mahomet avec la montagne; si vous alliez chercher ce portrait?

URBAIN

Tiens, au fait; c'est une idée, ça. (Il se rassied.)

RENÉ

Eh bien, vous n'y allez pas?

URBAIN

Je ne sais pas à quelle adresse il faut aller, et cette ignorance me cloue. Je suis le Prométhée de l'inaction.

RENÉ

J'ai lu dans le récit d'un voyageur gascon qu'il existait un pays où les journées sont de vingt-cinq heures, vous devriez y aller.

URBAIN

Pourquoi?

RENÉ

Vous auriez une heure de plus par jour à ne rien faire. (On frappe.) Tenez, on frappe. C'est peut-être pour vous.

Urbain va ouvrir, Mauléon paraît.

SCÈNE VIII

RENÉ, URBAIN, MARIA dans la chambre voisine.

MAULÉON. Celui-ci est éclaboussé des pieds à la tête.— En entrant, il dépose sur un meuble un petit paquet qu'il a sous le bras.

URBAIN

Mauléon chez nous! Par quel hasard? (Mauléon leur donne à chacun une poignée de main.)

MAULÉON

Donnez-moi donc une brosse. (Urbain la lui apporte.)

URBAIN, le regardant.

Comment vous êtes-vous donc arrangé?

MAULÉON, se brossant, un pied sur la chaise et montrant ses vêtements.

C'est à votre porte que je viens d'attraper cela. Vous connaissez Lolotte?

URBAIN

Qui ça, Lolotte?

MAULÉON

Lolotte de l'Académie.

URBAIN

Française?

MAULÉON

Non, de musique. Elle passait dans son coupé

et m'avait fait signe d'aller lui parler. Elle voulait que j'essaye de la raccommoder avec le petit Cussy, qui vient de la quitter. Vous savez, le petit Cussy?

URBAIN

Non.

MAULÉON

Cussy, des affaires étrangères. Ma chère enfant, dis-je à Lolotte, j'en suis bien fâché, mais je ne puis pas m'occuper de ça. Vous comprenez, en effet, qu'étant très-lié avec les Cussy, et sachant que leur fils va épouser sa cousine Eulalie, qui est charmante pour moi, je ne puis pas décemment donner les mains à un replâtrage entre Cussy et Lolotte... qui est une bonne fille, si vous voulez, mais une drôlesse... enfin. (Il regarde Urbain.)

URBAIN

Je ne vous dis pas que non.

MAULÉON

Non... non, ces choses-là ne se font pas.

Bref, en quittant Lolotte... assez froidement même, je m'aperçois que son cheval est mal enrêné; j'en fais observation à Joseph; le drôle balbutie, et, comme je m'approche pour réparer son oubli, savez-vous qui je reconnais? Soliman.

URBAIN

De l'Académie?

MAULÉON

Le demi-sang de lord Kington. Il m'avait prié de le monter quelquefois, je devais même le lui acheter, mais c'est un alezan et je n'aime pas ces robes-là. Depuis, Kington l'a donné à Lolotte apparemment, et voilà comment j'ai retrouvé Soliman à la carriole. Il était si content de me revoir, qu'il s'est mis à piaffer dans le ruisseau et m'a couvert... (Il montre ses vêtements, qu'il achève de brosser.) Ce pauvre Soliman! je regrette de ne pas l'avoir acheté, avec Lolotte c'est une bête perdue. Et vous, mes pauvres vieux, qu'est-ce que vous devenez?

RENÉ

Rien.

MAULÉON, à René.

Vous avez donc renoncé à la littérature, au théâtre?

RENÉ

Je me suis remis à ma place; au lieu de faire des pièces, je copie celles des autres.

MAULÉON

Vous avez manqué de persistance. Je vous ai connu autrefois ayant des idées souvent. (Bas à Urbain, montrant René.) Je suis contrarié qu'il n'ait point persévéré, parce qu'on en aurait fait quelque chose, de ce garçon-là.

URBAIN

Vous êtes gentil, Mauléon; mais ne lui dites pas cela, vous lui feriez de la peine.

MAULÉON

Moins qu'à moi, parce que lorsqu'on a commencé tous ensemble et qu'on se retrouve les uns devant, les autres derrière... c'est pénible, très-pénible.

URBAIN

Pour ceux qui sont devant surtout.

MAULÉON

Et vous, ça ne va donc pas non plus? Vous avez donc abandonné la grande peinture?

URBAIN

La petite aussi.

MAULÉON

Comment vivez-vous?

URBAIN

J'ai été obligé de me mettre dans le bâtiment.

MAULÉON, étonné.

Vous posez les vitres?

URBAIN

Oui, et comme je ne suis pas très-adroit, il y a des jours où je les casse.

MAULÉON

Mais aussi pourquoi vivez-vous comme des loups? pourquoi ne venez-vous pas me voir?

RENÉ

Nous ne sommes pas dans une position à vous fréquenter, Mauléon.

MAULÉON

Que c'est bête ce que vous dites là!

URBAIN

Mais où vous voir, d'ailleurs?

MAULÉON

Où? Partout!

RENÉ

Quand?

MAULÉON

Toujours! je ne vous dirai pas de venir chez moi, je n'y suis jamais; mais vous viendriez sur le boulevard, nous nous rencontrerions; je vous ferais connaître du monde, moi.

URBAIN, à René.

Il a raison. Est-ce que vous seriez fâché de connaître Soliman, vous?

MAULÉON

Nous prendrions l'absinthe ensemble, c'est comme ça qu'on arrive.

URBAIN, bas à René.

Quand vous en aurez assez, faudra le dire; je l'arrêterai.

RENÉ, bas à Urbain.

Non, il m'amuse.

URBAIN

Alors je vais le remonter. (Pendant que Mauléon a le dos tourné, Urbain passe derrière lui et fait un geste comme s'il montait une mécanique. A René, bas.) Ça y est; vous allez voir. (A Mauléon.) Vous êtes plus heureux que

nous, vous, Mauléon. On vous dit en fort bon chemin.

MAULÉON

Ça, ça, ça, ça, nous sommes comme cela une petite bande qui commençons à donner du balai au vieux. Mais nous aurions bien besoin de jeunes gens.

URBAIN

Enfin, vous êtes satisfait?

MAULÉON, avec un soupir.

Mes pauvres amis, on me croit dans une bien belle position, n'est-ce pas? Savez-vous ce que je gagne, bon an, mal an? Dix pauvres billets de mille francs. (Avec découragement.) Et quelquefois moins.

RENÉ, se levant.

On peut vivre avec cela.

MAULÉON

Oui, sans doute, vous autres, par exemple parce que, heureusement pour vous, vous n'êtes pas soumis aux voraces exigences de cette vie parisienne... qui me fait tant d'envieux. Vous

me croirez si vous voulez, mais il y a des moments où j'ai envie d'envoyer tout promener et de retourner planter mes choux.

URBAIN

Ne faites pas ça, Mauléon, ne faites pas ça.

MAULÉON

Je suis trop avancé maintenant.

URBAIN

Dites donc, il ne faut pas nous en vouloir si nous ne connaissons pas vos ouvrages; mais nous vivons dans un trou où nous n'entendons parler de rien.

MAULÉON, embarrassé.

Mes ouvrages? D'abord vous savez que je ne peux pas y mettre mon nom!

URBAIN

Vous êtes trop modeste.

MAULÉON, naïvement.

Ce n'est pas modestie. (Avec emphase.) Je suis obligé de garder l'anonyme à cause de mon oncle, dont j'attends quelque bien. Cet homme, vermoulu et pétrifié dans les traditions du

moyen âge, ne m'a laissé le choix qu'entre deux professions : la toge ou le glaive. Il suppose que j'étudie pour être de robe. Je l'entretiens dans cette utopie en lui demandant de l'argent pour lui faire croire que j'en ai besoin.

URBAIN, à René.

Qu'est-ce que je vous disais, René? (A Mauléon.) Figurez-vous que notre ami avait des doutes sur vous. (Désignant René.) Oui, il trouvait singulier qu'étant aussi populaire que vous l'êtes, on ne rencontrât jamais votre nom ni sur un livre, ni dans un journal, ni sur une affiche de théâtre. Je lui disais : « Mauléon doit avoir une raison pour garder l'anonyme. » (A René.) Eh bien, la voilà, sa raison, la voilà, la succession de son oncle l'oblige à ne pas se faire connaître. (A Mauléon.) Il me semble pourtant que j'ai lu dans un petit journal, d'un petit format...

MAULÉON, avec empressement.

Format mignon.

URBAIN

Il me semble, dis-je, que j'ai lu, signé de votre nom en grosses lettres, un petit article, je veux dire un article mignon...

MAULÉON, l'interrompant et tirant de sa poche un petit journal sur papier rose.

Le *Lutin rose*, le voilà.

URBAIN, prenant le journal.

C'est cela même. (Lisant.) « Qu'on ne vienne plus nous parler des Mars, des Rachel et autres étoiles depuis longtemps pâlies dans le ciel de la tradition dramatique ! Tel était le cri unanime poussé subitement, comme une lave qui s'échappe d'un volcan d'enthousiasme, par les spectateurs qui s'étaient entassés, l'autre soir, sur les gradins de ce Colisée de l'art nouveau qu'on appelle la salle Chantereine, pour assister aux débuts de mademoiselle Amanda, qui,

aux cours lyriques... » Pardon... (Il s'interrompt et va boire un verre d'eau.) « Aux cours lyriques de la Polymnie, — cette merveille du célèbre Paros, — joint dans son jeu inimitable l'exquise délicatesse et ce je ne sais quoi d'innommé qui rappelle le rêve entrevu par Watteau sur les collines de l'idéal, enamouré d'impossible. L'intelligente direction du théâtre Saint-Marcel n'a pas attendu un second début pour s'attacher cette jeune enchanteresse qui, va, dans un pli de la chlamyde tragique, ou dans un coin du tablier de Dorine, faire traverser le Jardin des plantes à toute la poésie du passé, à toute la poésie de l'avenir. » Ah! vous permettez? (Il achève son verre d'eau, replie le journal, et le rend à Mauléon.)

MAULÉON

Eh bien, mon cher, croyez-vous que la drôlesse n'a pas été contente? J'avais fondé le journal exprès pour elle; il n'a eu qu'un numéro.

URBAIN

C'est malheureux, parce que vous auriez pu mettre les virgules dans le second. C'est égal, il ne faut pas prolonger davantage votre incognito ou le rompre exclusivement pour les beaux yeux d'une friponne. Ça se dit, friponne?

MAULÉON, sérieux.

Oui, ça se dit encore.

URBAIN

Parce que, voyez-vous, si le public s'habitue à ne vous connaître que de cette manière-là, vous courez grand risque de rester un célèbre inconnu, ou un inconnu célèbre.

MAULÉON, avec conviction.

Dès que mon ancêtre aura mis le cap sur l'éternité, je romps mon anonyme; je prépare même quelque chose qui, j'espère, m'absoudra de mes précédents.

URBAIN

Une de ces choses qui vous campent un homme.

MAULÉON

C'est ça.

URBAIN

Une œuvre, enfin.

MAULÉON

Positivement. Seulement, je vous le dis tout bas, j'ai peur d'avoir vidé mon sac.

URBAIN, avec un mouvement de dénégation.

Oh! et c'est fini?

MAULÉON

J'y mets la dernière main. Il m'arrive même à ce propos une aventure assez désagréable. (Il tire un autre journal de sa poche.) Tenez, lisez ça...

URBAIN, lisant.

« M. Mauléon Lecomte, déjà connu par plusieurs essais qu ont réussi... »

MAULÉON

Comme c'est écrit! S'ils n'avaient pas réussi, comment les connaîtrait-on?

URBAIN

« Achève en ce moment une pièce d'une grande importance littéraire qu'il se propose de faire jouer au Théâtre-Français. » Eh bien, c'est plus flatteur que compromettant... cela.

MAULÉON, avec force.

Cet article là me fera casser ma sonnette. Mon secret est éventé, et comme j'ai deux amis intimes directeurs de théâtre, ils seront demain chez moi, avec leurs prétentions rivales. Mettez-vous à ma place.

URBAIN

Non, j'aurais trop peur de rester... embarrassé. (Au moment où Mauléon va s'asseoir, il lui éloigne sa chaise et celui-ci manque de tomber.)

MAULÉON, reprenant son journal.

C'est un très-méchant tour qu'on me joue là, — mais je saurai qui...

RENÉ, bas à Urbain.

En voilà assez, hein !

URBAIN de même.

Bon.

MAULÉON, regardant dans la chambre.

Vous êtes très-mal pour peindre ici. Mauvais jour. On ne doit pas bien poser.

URBAIN

Vous m'excuserez, on pose assez bien. (Le prenant à part.) Dites-moi, Mauléon, parmi les es-

sais qui vous ont réussi, vous rappelez-vous que vous m'avez emprunté trente francs que je vous ai prêtés il y a cinq ans?

MAULÉON, décontenancé.

Parfaitement; je me rappelle.

URBAIN

Moi aussi, j'ai de bonnes raisons pour me le rappeler, c'est un jour où j'ai travaillé. — Eh bien, si vous pouviez essayer de me les rendre, je serais enchanté de vous voir réussir.

MAULÉON, fouillant dans sa poche.

J'ai eu l'imprudence de monter au cercle. Cussy, des affaires étrangères, taillait un baccarat... Il m'a vidé.

URBAIN

Comme votre sac.

MAULÉON

Ça n'a pas été long... Mais la première fois que j'aurai de l'argent sur moi...

URBAIN

Ou sur les autres, ça me sera égal.

MAULÉON

D'ailleurs nous nous reverrons maintenant.

URBAIN

Au fait, par quel hasard êtes-vous venu?

MAULÉON, se frappant le front.

Tête de linotte! — Je suis venu exprès pour vous; je vous apporte quelque chose de la part de Rosine.

URBAIN

Rosine, — j'en ai connu une effectivement; je lui avais même juré quelque chose... Mais il soufflait tant de vent. Est-ce que... (Il chante.)

Rosine à moi revient fidèle?

MAULÉON. avec dignité.

Je ne crois pas que ce soit la même que vous avez connue. C'est son portrait que vous devez lithographier pour le *Panthéon musical*. (Il dé-

le paquet qu'il a apporté et en tire un petit cadre qu'il remet à

URBAIN, à Mauléon.

Comment! vous aviez cela dans votre poche, et voilà deux heures que vous me faites perdre à me moquer de vous?

MAULÉON, piqué.

Ah! mais, le mot est vif.

URBAIN

C'est pour cela qu'il m'a échappé

MAULÉON, radouci

J'accepte vos excuses.

MARIA, à part, sortant de la chambre d'Olivier et apercevant Mauléon.

M. Michel ici! que vient-il faire?

URBAIN, posant le portrait sur son chevalet et se disposant à travailler.

Enfin voici donc ce fameux portrait de la fameuse Costenzina!

MARIA, jetant les yeux sur le portrait avec étonnement.

Rosine!... Elle, elle, la Costenzina!... Ah!

SCÈNE IX

URBAIN, MARIA, MAULÉON, RENÉ

MAULÉON, qui s'est retourné à l'entrée de Maria et a paru la reconnaître.

Une femme! (A part.) La guitariste. (Il s'approche d'elle. Bas.) Madame, je désirerais que vous ne me reconnussiez pas devant ces messieurs; d'ailleurs cela pourrait faire naître des soupçons. Il est peut-être jaloux. (Montrant tour à tour René et Urbain.) Lequel?

MARIA, confuse.

Mais, monsieur...

URBAIN, qui s'est mis à sa table et commence à disposer sa pierre lithographique.

Mauléon, je vous prie de ne pas faire la cour à madame.

MAULÉON, s'éloignant de Maria, à Urbain.

Ah! que c'est de mauvais goût ce que vous dites là! (Désignant Maria.) Je présentais mes hommages, (Bas à Urbain.) mes compliments de la distinction, du brio, de la race, — mes compliments.

URBAIN

Qu'est-ce que vous me chantez?

MAULÉON, désignant de nouveau Maria.

Mais...

URBAIN

Ce n'est pas moi.

MARIA, suivant Mauléon des yeux; à part.

Que vient-il faire ici? Je ne l'avais pas encore vu.

MAULÉON, se dirigeant vers René et lui montrant Maria.

Mes compliments. De la distinction, du brio, de la race, parfait.

RENÉ

Mais ce n'est pas moi; vous vous trompez.

MAULÉON, retournant à Urbain
à qui il désigne tour à tour Maria et René.

Comment! ni lui ni vous? Ah çà! elle est donc indépendante?

URBAIN, riant.

Comme l'Amérique.

MAULÉON, tirant un petit peigne de sa poche
et le passant dans sa barbe; à part.

Alors, il lui faut un président.

URBAIN, à Maria, qui s'approche il lui montre le portrait.

Comment la trouvez-vous? — Quels yeux! des becs de gaz!...

MARIA, avec étonnement; à part.

Rosine! (Elle se recule.) Rosine! c'est elle!

MAULÉON

Pauvre Rosine! Je l'ai connue encore mieux que ça, quand nous l'avons inventée avec Melchior.

MARIA, suivant Mauléon des yeux; à part.

Que dit-il? — Il la connaît?

URBAIN, à Mauléon

Comment se fait-il que ce soit vous, Mauléon, qui m'apportiez ce portrait?

MAULÉON, avec négligence.

J'étais monté ce matin chez Rosine pour lui

baiser la main, et l'ayant trouvée fort inquiète à cause de ce portrait qu'elle ne pouvait retrouver au milieu du désordre occasionné par son départ, j'ai pris les clefs, j'ai cherché, et j'ai trouvé. Tout son monde étant dehors, (Montrant le portrait.) je me suis chargé de vous apporter cet objet, et de faire quelques petites courses, (Il tire une longue liste de sa poche.) aux affaires étrangères, par exemple, pour le passe-port, ça regarde Cussy.

URBAIN, qui a jeté les yeux sur la liste, à Mauléon.

Il faut que la Costenzina soit bien liée avec vous, pour vous faire faire tant de commissions, car il n'y a qu'un ami ou un...

MAULÉON, l'interrompant avec vivacité.

Intime, intime. (Tout en parlant, il s'approche de la table d'Urbain et pose une de ses mains sur le bord de la pierre.)

URBAIN, s'éloignant.

Ne touchez pas à ma pierre, — ça tache.

MAULÉON, repliant sa liste.

Toutes ces courses-là me gênent bien un peu, mais je n'ai pas pu refuser un service à cette fille.

MARIA, à part.

Comme il parle d'elle!

MAULÉON, à part, se voyant observé par Maria.

Comme la guitariste me regarde! (Il s'approche d'Urbain et prend machinalement un des outils de celui-ci.)

URBAIN, le lui retirant des mains.

Ne touchez pas à ça, — ça pique! (A part.) Comme Maria le regarde! (Il les observe.)

MARIA, à part, les yeux fixés sur Mauléon.

Il connaît Rosine; par lui peut-être je pourrais... (Elle jette un coup d'œil d'impatience sur Urbain, qui paraît suivre tous ses mouvements.) Non; — devant eux c'est impossible.

URBAIN, s'approchant de René; bas.

Maria connaît Mauléon, (Confidentiellement.) et il y a quelque chose entre eux.

RENÉ, tressaillant.

Allons donc!

URBAIN

Ils se sont parlé, j'en suis sûr.

RENÉ

Nous sommes chez Olivier, — nous ne devons pas voir.

URBAIN

Mais comme nous pourrions entendre, nous gênons. (Il désigne Maria, qui s'est approchée de Mauléon et s'arrête sous le regard d'Urbain.)

RENÉ, avec émotion.

Eh bien, ne soyons pas indiscrets, — sortons.

URBAIN, à part.

Il tremble en disant ça. (Bas à René.) Il faut un prétexte, attendez. (Retournant à sa table, et montrant sa pierre à Mauléon.) Quand je vous disais, Mauléon, que vous feriez des taches !

MAULÉON, s'approchant.

Moi, j'ai taché? (Il prend son lorgnon et regarde.) Où ça, où ça?

URBAIN, le repoussant.

Il faut que j'aille passer ma pierre au grès. (A René, lui faisant un signe d'intelligence.) René, voulez-vous me donner un coup de main? (René se lève et va aider Urbain.)

MARIA, à part.

Ah! ils vont sortir! (Rapidement à Mauléon, qui va chercher son chapeau.) Restez!

MAULÉON, étonné, reprenant son peigne à moustaches; à lui-même.

Oh! ce sang méridional!

URBAIN, à René, qui porte la pierre lithographique avec lui.

Si vous tremblez comme cela, vous me ferez casser ma pierre.

RENÉ

C'est que c'est lourd. (A Mauléon.) Ouvrez-moi donc la porte. (Mauléon ouvre la porte aux deux jeunes gens, qui sortent.

SCÈNE X

MAULÉON, MARIA

Ils vont en même temps au-devant l'un de l'autre.

MAULÉON, avec vivacité.

Faut-il retirer la clef?

MARIA, étonnée et se reculant un peu.

Monsieur!

MAULÉON

Ne pouvant plus disposer de mon temps

cause des nombreuses invitations que je ne puis refuser, j'ai dû renoncer à prendre mes repas dans ce petit établissement où j'allais quelquefois pour réparer par une nourriture simple mon estomac débilité par la cuisine des grands restaurants à la mode. — Cependant, si j'avais l'espérance de vous rencontrer encore...

MARIA

Monsieur, je ne vais plus moi-même à la crèmerie de la mère Jérôme.

MAULÉON

Ah! ah! ah!...

MARIA, hésitant un peu.

Je voulais... monsieur, vous demander un service.

MAULÉON, avec empressement.

Tout à vous. (A part.) Femme qui demande, femme qui offre.

MARIA

Vous connaissez la signora Costenzina?

MAULÉON

Beaucoup, (Avec intention.) et quelque supposition

qu'on ait pu faire à propos de notre intimité, je ne suis que son camarade, (La main sur son cœur.) mais dévoué.

MARIA

Alors, monsieur, vous pouvez me rendre un service. Je désirerais que vous me présentassiez à Rosine.

MAULÉON, à part.

Elle l'appelle Rosine tout court, comme moi! (Haut, avec hésitation.) C'est que la signora est bien occupée, à cause de son prochain départ pour l'Italie. Elle ne reçoit que les intimes.

MARIA, avec crainte.

Part-elle donc si tôt?

MAULÉON

Mais demain, aujourd'hui peut-être. Je vais de ce pas même voir Cussy pour le passe-port. — Cussy, des affaires étrangères.

MARIA

Ah! monsieur, si elle part demain, il faut que je la voie aujourd'hui; conduisez-moi chez elle!

MAULÉON

Elle ne doit pas y être. Elle a beaucoup de courses. Nous nous les sommes partagées; elle m'a laissé les plus longues. Mais comme elle a pris sa voiture, dans deux heures je crois qu'elle sera rentrée.

MARIA

Eh bien, monsieur, dans deux heures il faut que je la voie!

MAULÉON, embarrassé.

Pardon! Quoique très-lié avec Rosine, je crois qu'une demande d'audience serait chose plus régulière; si vous lui écriviez un mot, je me chargerais de le lui présenter.

MARIA, à part.

Si elle partait sans que je l'aie vue! (A Mauléon.) Vous avez raison, monsieur. (Elle va à la table de René et commence à écrire.)

MAULÉON, à part.

Voudrait-elle se faire inviter au souper d'adieu?

MARIA, écrivant.

Il faut que je te voie, que je t'embrasse! que je te dise combien je suis malheureuse! (Elle entend du bruit dans l'escalier, s'arrête, se lève, froisse le papier et le jette.) C'est Urbain et René qui remontent. — Je n'aurai pas le temps d'écrire. (A Mauléon, lui donnant une bague qu'elle retire de son doigt.) Vous montrerez cette bague à Rosine, et vous lui direz que la personne qui vous l'a remise a besoin de la voir seule.

MAULÉON, prenant la bague.

Vous croyez que...

MARIA, vivement.

Je suis sûre que cette bague... m'ouvrira sa porte.

MAULÉON, à lui-même.

Alors, ce n'est pas une bague, c'est une clef...

MARIA

Son adresse, maintenant ?

MAULÉON, fouillant dans sa poche.

J'ai là précisément quelques cartes de visite

pour ces messieurs de la presse. (Il lui donne une carte.) Ça me fera même une occasion pour monter chez eux.

MARIA

Vous me rendez service, monsieur.

MAULÉON

J'en rends beaucoup, mademoiselle.

MARIA

Et ceci, pour le moment, entre nous.

MAULÉON

Mademoiselle, j'ai un ancêtre que Louis XI, à cause de sa discrétion, avait surnommé le silencieux. Je n'ai pas dégénéré !

MARIA, avec intention.

Je vous remercierai de votre discrétion chez la mère Jérôme.

MAULÉON, à part.

Être dans le secret d'une femme, c'est un pied à l'étrier. (Il sort.)

SCÈNE XI

MARIA, seule, courant au portrait.

Je vais donc la voir, l'embrasser. Rosine

belle, heureuse, célèbre... que je suis contente! (La main sur son cœur.) Et que je souffre aussi!

SCÈNE XII

MARIA, URBAIN, RENÉ, qui rentre avec sa pierre.

URBAIN, à part.

René était si pressé de revenir, qu'il n'a pas remarqué que Mauléon avait au doigt la bague de Maria.

RENÉ regarde ses papiers et Maria, qui paraît troublée.

On a touché à ces papiers. La plume est humide. Maria a écrit. (Il fouille dans les papiers.) Il y a une demi-feuille de moins... O Bartholo, tu m'as pourtant fait rire! (Il suit des yeux Maria qui entre dans la pièce voisine. On frappe à la porte.)

URBAIN, allant ouvrir.

Est-ce qu'on ne va pas nous laisser travailler?

SCÈNE XIII

LES MÊMES, M. MORIN, manières brusques, chapeau sur la tête ; il entre sans saluer.

M. MORIN

Monsieur Urbain, artiste ?

URBAIN

C'est moi, monsieur.

M. MORIN

Ah ! (En s'asseyant.) C'est haut chez vous. (Il souffle. — AU rbain.) Vous avez une pierre pour mon *Panthéon musical*. Sommes-nous prêts ? (Il se lève.)

URBAIN, montrant sa pierre.

Nous sommes prêts à commencer, si vous voulez frapper les trois coups.

M. MORIN, regardant la pierre.

Comment ! monsieur, voilà où vous en êtes ! Mes compliments ! (Avec une brusquerie croissante.) Grâc à votre négligence, mon numéro ne paraîtra pas. (Avec fureur.) C'est comme si vous me preniez mille écus dans ma bourse.

URBAIN, froidement.

Monsieur, je ne prends mille écus dans la bourse de personne. J'ai la mienne.

M. MORIN, à part.

Bohème, va ! (Haut.) Alors, monsieur, il ne fallait pas vous charger...

URBAIN, montrant le portrait.

Je n'ai pu commencer plus tôt, car on m'apporte à l'instant même le portrait qui m'était nécessaire pour ce travail. J'ai même perdu beaucoup de temps à l'attendre, et vous savez que le temps, c'est notre capital, à nous autres artistes.

M. MORIN

Ah ! vous autres artistes, — parlons-en, — vous êtes de jolis oiseaux.

URBAIN

Aussi on nous plume.

M. MORIN

Arrangez-vous, il faut que cette planche paraisse dans ma prochaine livraison. — Est-ce

que M. Olivier, qui vous a recommandé à moi, ne demeure pas dans cette maison ?

URBAIN

Nous sommes chez lui.

M. MORIN

Je voudrais le voir.

URBAIN

Il est sorti.

M. MORIN

Sorti quand je viens, — fâcheux, ça !

URBAIN

Sa dame y est.

M. MORIN, à part.

Sa dame ! quelles mœurs ! (Urbain, qui est allé dans la chambre voisine, en ramène Maria, à laquelle il désigne M. Morin.)

MARIA, à part.

L'éditeur de musique !

M. MORIN, qui est debout et qui a retiré son chapeau pour s'essuyer le front, s'assied et se couvre à l'entrée de Maria.

Bonjour, mademoiselle, votre mari n'y est-il pas ?

MARIA, troublée.

Pardon, monsieur, M. Olivier est absent.

M. MORIN

Fâcheux, ça!

URBAIN, à René, lui désignant M. Morin.

Comme on voit bien que ce monsieur a de l'argent dans sa poche !

RENÉ

A quoi voyez-vous cela?

URBAIN

A son chapeau.

MARIA, montrant à M. Morin les planches de musique.

J'ai terminé ces planches très-vite. J'ai passé la nuit.

M. MORIN, jetant les yeux sur les planches.

Ah! ah! c'est du Melchior. (Avec indifférence.) Ce n'est pas pressé.

MARIA, baissant la voix, avec hésitation.

S'il vous était possible de régler ce travail aujourd'hui même, cela nous rendrait bien service.

M. MORIN, sèchement.

Vous connaissez les habitudes de la maison : on règle à la fin du mois; et quand les habitudes sont bonnes, il ne faut pas les changer

— D'ailleurs je suis venu pour parler à M. Olivier d'une affaire dans laquelle il y aura peut être de l'argent au bout, s'il veut.

URBAIN, qui a entendu.

Oh! il n'est pas fier, il voudra.

M. MORIN, à Maria.

Je regrette de ne pas l'avoir trouvé. C'est haut, chez vous.

MARIA

Désirez-vous que je dise à M. Olivier de passer à votre magasin?

M. MORIN, réfléchissant.

Chez moi, non. Il y a trop de monde, j'aime mieux revenir. Il se lève. — A Urbain.) Pensez à moi, jeune homme.

URBAIN

J'en rêverai, monsieur.

M. MORIN, à part.

Il est impertinent, ce garçon; aurait-il du talent?

Maria, qui le reconduit, lui parle à voix basse et semble le supplier.

M. MORIN, avec humeur.

Je ne vous dis pas non, mais toutes ces com-

plaisances-là bouleversent ma tenue de livres. Enfin, adressez-vous à mon caissier. (A part.) Il est malade. (Il sort.)

SCÈNE XIV

URBAIN, RENÉ, MARIA

RENÉ, à Maria.

C'est peut-être une bonne affaire qui se prépare pour Olivier.

URBAIN

J'en doute! M. Morin se dérange trop.

RENÉ, à Maria, qui s'éloigne.

Où allez-vous?

MARIA, entrant dans la chambre voisine.

Je vais finir de ranger la chambre d'Olivier. (René retourne à sa table.)

URBAIN

Enfin il faut espérer qu'on va nous laisser un peu tranquilles. J'allume une pipe et je me mets à la besogne.

RENÉ, pensif, les coudes sur la table; à part.

Il est certain qu'elle a écrit. A qui? Et que

fait Mauléon dans cette affaire? (En ramassant une plume qu'il vient de faire tomber, il met la main sur le papier jeté à terre par Maria, et le déploie.) L'écriture de Maria!... (Avec joie.) Du moins elle a renoncé à envoyer cette lettre. (Avec inquiétude.) A qui voulait-elle écrire? (Voyant Urbain qui a le dos tourné). Il ne regarde pas! si j'osais lire? qui le saurait? (Il approche le papier de ses yeux et l'éloigne aussitôt sans avoir lu. Avec force.) Moi, je le saurais.

URBAIN, qui s'est installé et cherche sur la table avec impatience.

Pas d'allumettes! Voilà les dérangements qui commencent.

RENÉ va au poêle, allume le papier qu'il vient de ramasser, et le porte à Urbain.

Tenez, je veux vous éviter tout prétexte de blâme.

URBAIN, allumant sa pipe.

Oh! maintenant que j'y suis, je ne quitte-

rais pas pour un empire. Je vais même tailler une douzaine de crayons pour ne pas avoir be soin de m'arrêter. (Il fouille dans ses poches.) Où diable est-il? (Il cherche dans le tiroir.) C'est incroyable. (Il se lève, va prendre un de ses vêtements et le secoue.) Fatalité!

RENÉ, qui l'observe.

Que cherchez-vous encore?

URBAIN

Mon canif!

RENÉ

Prenez le mien.

URBAIN, se récriant.

Oh! jamais je n'emprunte les affaires des autres. — C'est un principe d'ordre. (Il continue à chercher.)

RENÉ

Où l'avez-vous perdu?

URBAIN, se frappant le front.

J'ai dû le laisser à mon café sur le billard. (Il remet sa vareuse.)

RENÉ

Vous sortez?

URBAIN

Oui, un instant; je vais chercher mon canif.

RENÉ, prenant des papiers, qu'il roule.

Je descends avec vous. Je vais reporter ces copies chez l'avoué.

URBAIN, qui s'arrange les cheveux dans la glace.

Au reste, je n'en suis pas inquiet, — le garçon l'aura trouvé.

RENÉ, le regardant.

Vous finirez par perdre dans ce café quelque chose que le garçon ne retrouvera pas.

URBAIN

Quoi donc?

RENÉ

Votre avenir, mon cher.

Ils sortent.

. . . . . .

LES SIRÈNES

Il est des femmes qui, arrivées depuis longtemps déjà sur le bord d'un âge devenu pour elles une limite suprême, ne se décident à le franchir que lorsqu'elles ont épuisé vingt recours en grâce. Et, de fait, on comprend l'énorme courage qu'il faut pour hasarder ce pas, sur lequel on ne peut revenir, et devant vous confiner à jamais dans les horizons d'une existence qui, pour les femmes habituées à la bruyante vie parisienne, est une tombe anticipée. Aussi, pour si peu indulgent qu'il soit, le monde tolère-t-il à quelques femmes les retardements sans nombre qu'elles apportent à ac-

compliir cet acte, qui est toute une abdication. Ce serait une curieuse étude à faire que celle de suivre dans sa retraite toujours militante une de ces femmes courageusement obstinées à rester sur la scène du monde et de la passion, lorsque l'heure est venue de rentrer dans les coulisses, et qu'elles ont déjà reçu certains avertissements ironiques, ou subi tels échecs qui leur font comprendre qu'on aperçoit leurs rides sans lorgnettes. A l'aide d'une grande habileté doublée d'une grande volonté, quelques femmes savent épargner un échec à leur amour-propre. Avant de renoncer à toutes les joies, à tous les plaisirs légitimes ou extra-légaux, aux enivrements des fêtes, aux luttes hypocritement courtoises ou franchement hostiles qui se livrent dans les salons, — ces arènes où tant de passions fauves se déchirent au soleil

des lustres; en approchant enfin de cette limite fatale où elles devront se résigner à vêtir la douillette de soie puce des douairières, et à quitter l'éventail pour la tabatière, elles préparent de longue main le dernier chapitre de leur roman.

Pour la dernière fois elles entrent en campagne, escortées d'une armée de ruses; elles appellent à leur aide le génie statistique de la galanterie. Unissant les artifices traditionnels à ceux qu'elles inventent, elles retrouvent pour huit jours l'énergique et provoquante éloquence de leur beauté passée. Et pour cette fois, dédaignant la première loi de l'intrigue, qui est le mystère, elles appellent à force d'indiscrétion l'attention sur elles, et c'est au plein soleil de la publicité qu'elles closent la série de leurs triomphes par une dernière victoire saluée d'une de ces scandaleuses ovations que quelques femmes

préfèrent souvent à de certaines satisfactions d'amour-propre qui resteraient ignorées. Après quoi elles se retirent discrètement.

Les unes s'occupent à rédiger leurs mémoires, si elles portent un nom historique; les autres se font dévotes, et agenouillent leur passé contrit devant la grille d'un confessionnal; celles-ci prennent leurs invalides dans les salons parisiens, et, vieux grognards de la galanterie, se laissent aller à raconter leurs campagnes à la jeune génération dont elles avaient vu les pères à leurs pieds.

D'autres deviennent les tyrans de leurs familles, et sont les esclaves d'une perruche, d'un king's-charles, ou de tel autre animal à griffes ou à dents.

Les femmes de cette catégorie — qu'un spirituel artiste appelle des sirènes *aux cheveux*

gris — s'attaquent de préférence aux jeunes gens dont l'impatience est aveugle et qu'on peut facilement abuser; et plus d'un fut victime, ne fût-ce qu'un quart d'heure, des manœuvres de ces habiles comédiennes qui s'obstinent à perpétuer un rôle de jeune première quand leur âge est devenu depuis longtemps un brevet de mère noble.

A l'aide d'une foule de substances chimiques étiquetées de noms bizarres, de fards, de pommades, d'eaux lustrales, puisées à toutes les fontaines de Jouvence de l'industrie, ces femmes savent effacer progressivement la date inscrite à leur front, et, mettant même à profit quelques-uns de ces moyens extrêmes énergiquement repoussés par l'hygiène, elles savent à force d'art pousser la métamorphose à ce point, que les épigrammes de leurs miroirs se changent en madrigaux.

Ne vous est-il jamais arrivé, lecteur, d'avoir été distrait dans une de vos courses ou dans une de vos promenades par l'apparition subite de quelque forme féminine, svelte, juvénile, charmante, et marchant ou plutôt glissant devant vous les pieds ailés, la taille ceinte d'une écharpe lutinée par les caprices du vent, le front couronné d'un frais chapeau fleuri d'un printemps artificiel?

Soudainement et comme malgré vous, vous vous êtes attaché auprès de cette inconnue; sérieux ou frivole, vous oubliez le motif de votre sortie, vous vous dérangez de votre itinéraire, et en ébauchant tout bas une aventure, vous suivez à courte distance une femme que vous ne connaissez aucunement, dont vous ignorez la position, le nom, mais qu'une toilette élégante ou somptueuse, une démarche distin-

guée, un vague parfum de bonne compagnie qu'elle laisse derrière elle, vous font sur-le-champ imaginer jeune, belle et riche. Et sur ces simples et gratuites prévisions, vous prenez le pas en cherchant un moyen honnête d'entamer le premier chapitre du roman que vous improvisez si bénévolement. Tout cela parce que vous êtes jeune, aventureux et toujours prêt à vous jeter à tout propos et même sans propos dans le premier sentier venu qui pourra vous éloigner de la route commune où marchent les gens qui savent où ils vont, et dont l'existence est réglée par le programme de la nécessité.

Cependant, après de longs détours, après de nombreuses stations, vous éprouvez le désir naturel de voir si votre science d'artiste ou d'observateur a eu tort ou raison dans ses supposi-

tions; et profitant du premier incident de voie publique qui aura pour un instant arrêté la marche de votre héroïne, vous l'atteignez enfin, et au premier regard que vous hasardez vous tombez du cinquième étage de votre rêve en vous trouvant face à face d'une douairière dont le visage est historié de pattes d'oie, et vous vous demandez, mais trop tard, comment vous avez pu un seul instant, et même de loin, prendre pour une jeune femme ce demi-siècle qui marchait devant vous sans béquilles. Ou bien, il peut se faire aussi que celle que vous aurez suivie pendant longtemps n'ait pas encore atteint l'âge où les femmes devraient prendre leur retraite. Mais la chute n'en sera pas moins affreuse car vous vous trouverez en face d'une laide.

A Paris surtout ces sortes de femmes courent les rues, et dans une seule journée un jeune

homme honnête et bien né peut tomber dix fois dans les piéges que tendent celles qui sont coupables de l'un ou de l'autre de ces délits, qui souvent se ressemblent.

Eh bien, cela est tout simplement un attentat à la sincérité de ceux qui marchent dans la rue par le chemin de la flânerie et font la chasse aux aventures. Et une preuve que c'est de la part des femmes laides ou vieilles une conspiration organisée, c'est que jamais elles ne se détournent pour démentir les galantes et poétiques suppositions de ceux qui les suivent; au contraire, grand Dieu ! elles mettent à profit les profondes études qu'elles ont faites de la théorie de la démarche. De là cette agilité, cette désinvolture qui charme, séduit, entraîne, irrite la curiosité et entretient une erreur dont elles jouissent intérieurement et qu'elles s'efforcent de prolonger,

en évitant par toutes sortes de ruses, de mines plus provoquantes que réservées, l'examen de ceux qu'elles abusent.

Mais ce qui aggrave encore le crime et constitue la préméditation, c'est le soin extrême que les femmes laides ou vieilles apportent à dissimuler leur âge et leurs défauts : ce sont ces célimènes sexagénaires qui inventent les coupes de vêtements les plus juvéniles et les plus gracieuses; ce sont les femmes laides qui emploient les plus charmantes créations de la mode : à elles les diamants, l'or, la pourpre, la soie aux plis harmonieux, le velours aux nuances superbes, les dentelles brodées par des artisans fées; à elles les trésors les plus mystérieux de la nature, perles, fleurs, parfums. Tout ce qui a été de droit créé pour la jeunesse et la beauté est en plus grande partie le partage des femmes vieilles ou laides.

Eh bien, c'est là une usurpation illégale et tout à fait contre nature. A l'aide d'un morceau de velours, d'une aune de dentelles, d'une pierre étincelante, d'un bouquet de fleurs, une femme laide ou vieille pourra descendre dans la rue, et attenter à la crédulité de ceux qui la suivent, surtout s'ils ont la vue basse, et tous les jeunes gens sont myopes aujourd'hui.

Dans une civilisation qui se dit bien organisée, des abus pareils à ceux que nous venons de signaler devraient avoir cessé depuis longtemps. On ne saurait calculer les graves résultats que peuvent déterminer de semblables erreurs.

Et d'abord, en suivant une femme laide ou vieille, nous évitons peut-être d'en rencontrer une jeune et belle. Nous allons nous piquer à une ortie, tandis que nous aurions pu trouver une rose.

Cela est certainement un dommage très-réel et très-sérieux. D'un autre côté, il est prouvé que la rencontre d'une femme laide ou vieille est fatale pour celui qui la fait ; c'est un accident de mauvais augure dont l'influence peut se prolonger longtemps. Le ciel vous paraît moins clair, vous perdez l'appétit, l'ennui se mêle à vos plaisirs, le doute et la lassitude se glissent dans vos amours. Enfin, pendant toute une journée, vous n'êtes plus vous-même ; l'aspect d'une figure séculaire ou d'un vilain visage vous a aussi bouleversé. Vous pensez à la mort.

Il vaut mieux rencontrer deux enterrements qu'une vieille femme, et trois créanciers qu'une femme laide.

FIN

TABLE

LES ROUERIES DE L'INGÉNUE..... 1
LA SCÈNE DU GOUVERNEUR. *Souvenirs de jeunesse.* 179
LA NOSTALGIE. *Scènes de la vie d'artiste*..... 223
LES SIRÈNES..... 307

Saint-Germain. — Imprimerie D. BARDIN.

DONA SIRÈNE

ŒUVRES

DE

HENRY MURGER

Publiées dans la collection Michel Lévy

SCÈNES DE LA VIE DE BOHÈME.	1 vol.
SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE	1 —
LES VACANCES DE CAMILLE.	1 —
LE PAYS LATIN.	1 —
SCÈNES DE CAMPAGNE.	1 —
LES BUVEURS D'EAU.	1 —
LE DERNIER RENDEZ-VOUS	1 —
LE ROMAN DE TOUTES LES FEMMES	1 —
PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉATRE .	1 —
LE SABOT ROUGE	1 —
MADAME OLYMPE	1 —

Format grand in-18

LES NUITS D'HIVER, poésies complètes. 4e édit.	1 vol.
LES ROUERIES DE L'INGÉNUE.	1 —

LA VIE DE BOHÈME, comédie en cinq actes.
LE BONHOMME JADIS, comédie en un acte.
LE SERMENT D'HORACE, comédie en un acte.

BALLADES ET FANTAISIES, un joli volume in-32.

BOULOGNE (SEINE). — IMPRIMERIE JULES BOYER

DONA SIRÈNE

PAR

HENRY MURGER

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875
Droits de reproduction et de traduction réservés

DONA SIRÈNE

Deux longues files de voitures stationnaient dans la rue de Courcelles qui, ordinairement obscure, paisible et peu fréquentée, était ce soir-là pleine de lumière, de confusion et de bruits divers. Depuis le séjour qu'y avait fait leur royale voisine la reine d'Espagne, jamais les habitants de ce quartier, plus silencieux et plus désert que les rues les plus abandonnées du Marais, n'avaient été tenus aussi tard en éveil.

Cette animation et cette rumeur extraordinaires étaient causées par une fête donnée à

l'aristocratie espagnole, par le marquis Félipe de B..., à l'occasion du mariage de sa filleule, dona Maria de Valdès, qui avait, le matin même, épousé le comte Ange Spes de Puyrassieux, ex-secrétaire de la légation française à Madrid.

La consécration de ce mariage, célébré à Saint-Philippe-du-Roule, outre les personnes qui y étaient conviées, et parmi lesquelles on remarquait plusieurs membres du corps diplomatique et du ministère, avait attiré un grand concours de curieux dans l'aristocratique paroisse, parée, ce jour-là, comme elle l'était pour les plus grandes fêtes. Bien que de généreuses et abondantes aumônes eussent été distribuées la veille, au nom des deux époux, aux nécessiteux du quartier, une grande foule de mendiants et de pauvresses encombraient les marches du temple une heure avant l'arrivée du cortége, et pour arriver à l'autel les deux époux durent traverser toute une haie de misères suppliantes qui répondaient par un concert de bénédictions aux aumônes que le

comte et sa jeune fiancée laissaient tomber de leurs mains. Cependant, au moment même où la future comtesse de Puyrassieux, conduite par le marquis Félipe, entrait dans l'église, une vieille femme, agenouillée sur la dalle, étendit vers la mariée sa main qui tenait une lettre, et accompagna ce geste de quelques paroles en langue étrangère. A l'accent, au visage et au caractère particulier du costume, le marquis Félipe reconnut une compatriote : à ce titre, il donna une pièce d'or à la mendiante qui s'était remise à égrener son rosaire ; il allait lui rendre le papier qu'elle avait voulu donner à la mariée, lorsque celle-ci se pencha vivement à l'oreille du marquis et lui dit quelques paroles qui le décidèrent à conserver la lettre dont il lut l'adresse.

— Mais c'est pour toi, répondit-il à sa filleule, toujours à voix basse et en espagnol.

— Gardez-la, cher père, reprit celle-ci, sur le même ton et dans la même langue, — c'est quelque demande de secours, — vous me la remettrez

plus tard. — Je crois avoir déjà vu cette malheureuse femme... et je m'intéresse à elle.

— Bien, dit le marquis en mettant le placet dans sa poche, — tu le trouveras, tantôt, dans ta corbeille de noce.

Toute cette petite scène, dialoguée à voix basse, avait échappé au comte de Puyrassieux. Quant à la mendiante, assurée que son placet arriverait à destination, elle avait rapidement achevé sa prière, et était sortie comme on allait fermer les portes de l'église, devenue trop étroite pour la foule nombreuse qui l'envahissait incessamment.

En quittant Saint-Philippe, la vieille femme se dirigea en toute hâte vers l'hôpital Beaujon, situé à peu de distance. Arrêtée par le concierge de l'hospice, elle lui jeta, en manière de laisser-passer, le nom d'une religieuse supérieure près de laquelle elle fut introduite sur-le-champ.

— C'est vous, ma brave femme, dit la religieuse en voyant entrer la mendiante dans son cabinet,

— vous venez me demander des nouvelles de votre protégé : — Hélas ! il ne va pas mieux. Depuis votre dernière visite, surtout, son état empire et, pour mon compte, j'ai perdu tout espoir. Il a eu cette nuit un accès de fièvre chaude qui nous a forcés de l'attacher dans son lit.

— Menez-moi vers lui, ma sœur.

— Impossible maintenant, répondit celle-ci; les règlements s'y opposent d'ailleurs. Mais avant tout, l'état du malade exige une tranquillité absolue, et on a remarqué que chacune de vos visites le laissait plus agité.

— Celle-ci le calmera, au contraire, reprit la mendiante ; et puis, ajouta-t-elle, si Enrique doit mourir, — il ne doit pas mourir ici, — cela n'est pas dans la prédiction, murmura-t-elle à voix basse, et comme si elle se parlait à elle-même. — Menez-moi vers lui, ma sœur ; menez-moi vite : je le veux.

A ce ton absolu, comme toutes les personnes de religion devant qui on oublie le langage de

soumission auquel elles sont habituées, la religieuse opposa un refus formel. — Le malade est en danger, reprit-elle avec fermeté, et je serais coupable en vous laissant aller près de lui. — Allez demander une permission au médecin, et demain vous pourrez voir le malade,... s'il en est encore temps.

— Demain, demain, dit la mendiante avec une vivacité extraordinaire, demain il sera trop tard... Enrique attend ma visite pour vivre ou pour mourir... et il ne doit pas mourir ici. Je vous le répète, dit la vieille d'une voix convulsive... il ne doit pas mourir dans un lit... Il faut qu'il sorte de cette maison, qu'il en sorte de suite ; n'eût-il que le souffle... Il le faut, il le faut... C'est prédit, acheva-t-elle d'une voix si tremblante et avec des gestes si singuliers, que la religieuse en fut un instant effrayée.

— Mais, ma chère femme, qu'avez-vous, dit-elle, et que se passe-t-il ?

— C'est un secret, un secret où les filles de

Dieu n'ont rien à voir, ma sœur... ne me demandez rien, et accordez-moi ce que je vous demande.

— Rien, sans une permission du médecin.

— Sœur Henriette, dit la mendiante avec une voix brièvement impérative et un geste hautain, si jusqu'à présent j'ai supplié en vain, maintenant j'ordonne, et j'en ai le droit. Sur-le-champ menez-moi près du malade, ou, dans deux heures, la communauté sera instruite de ce qui se passait il y a dix-huit ans, la nuit de Noël, dans la cellule de la sœur Henriette, novice au couvent de la Visitation.

— Grand Dieu ! s'écria la religieuse avec épouvante...

— Silence et obéissance, dit la mendiante, après avoir tiré de son corsage une grande croix attachée à un ruban bleu : — Vous me reconnaissez maintenant, et vous voyez que j'ai le droit de commander ici. — Menez-moi donc à la salle où est le malade.

— Venez donc, ma mère, dit la religieuse en prenant une attitude de respect, et elle conduisit la mendiante vers une salle spécialement destinée aux blessés.

Elles arrivèrent près du lit 23, où était couché un jeune homme dont on n'apercevait pas le visage qu'il tenait caché sous les plis du drap.

— Comment va le malade, maintenant? demanda la religieuse à l'infirmier de service.

— Plus mal, ma mère, répondit celui-ci. Je crois qu'il est temps d'appeler M. l'abbé, car le malade pourrait bien *passer* avant peu.

— Vous voyez, dit la religieuse à la mendiante, on désespère.

— Je vous répète qu'il ne doit pas mourir ici, dit encore la vieille femme.

A cette voix, le malade tressaillit dans son lit, et, découvrant son visage, il se dressa sur son séant, regarda autour de lui, aperçut la mendiante, lui fit un signe du doigt pour l'appeler auprès de lui ; tandis que d'un autre geste il com-

mandait à la religieuse et à l'infirmier de s'éloigner. — Ce qu'ils firent tous les deux sur une invitation de la mendiante, qui s'approcha du lit où elle resta près d'un quart d'heure à causer avec le malade. Au bout de ce temps, elle rappela la religieuse, qui s'était tenue à l'écart.

— Ma sœur, dit-elle, après avoir enlevé la pancarte attachée au lit, le n° 23 a besoin absolument de sortir d'ici — aujourd'hui, — faites lui signer son bulletin par le directeur. Allez vite.

— Mais, reprit la religieuse en reculant d'étonnement, cela n'est point possible ; dans l'état où est ce malheureux, il périrait avant d'être dehors de la salle ; jamais le directeur de l'hospice ne permettra cela.

— Ma sœur, dit à son tour le malade, je veux quitter cette maison sur-le-champ. J'en ai le droit. — Faites-moi signer mon bulletin de sortie.

— Allez, madame, continua la mendiante avec un signe mystérieux que la religieuse comprit, car

elle donna sur-le-champ la pancarte du n° 23 à l'infirmier qui alla la faire signer au bureau, d'où il revint au bout de dix minutes.

Le malade était déjà habillé, aidé par la mendiante et la religieuse. Un peu chancelant d'abord, il retrouva toute sa fermeté au bout de quelques pas, et ce fut dans l'attitude d'un homme en parfaite santé qu'il quitta la salle en remerciant la religieuse des bons soins qu'elle lui avait donnés pendant le séjour qu'il avait fait dans l'hospice.

Arrivés à la porte de la rue, la mendiante et le malade firent avancer une voiture dans laquelle ils montèrent, et, après avoir recommandé au cocher d'aller au petit pas, ils se firent conduire dans un des hôtels garnis situés faubourg du Roule, et y arrivèrent peu de temps après.

Le maître de l'hôtel, peu rassuré par la garantie que lui donnait la mendiante, exigea des papiers du jeune homme qui voulait se loger chez lui. Celui-ci tira de son portefeuille un passe-port

et divers actes attestant de sa qualité, et fut inscrit ainsi sur les registres de l'hôtel :

ENRIQUE MENDEZ, *âgé de vingt-cinq ans, né à Salamanque;* ex-officier de l'armée d'Espagne, réfugié en France.

Après ces mesures, exigées par la police, le jeune Espagnol fut mis en possession d'une chambre dont la mendiante paya d'avance un mois de location.

— Es-tu sûre de réussir, au moins ? demanda le jeune homme à la mendiante, quand il se trouva seul avec elle..

— Je connais Sirène, répondit celle-ci, et je suis sûre d'elle.

— Mais, moi, pourrai-je attendre jusqu'à ce soir ?

— Oui, dit la vieille, après avoir fixement regardé Enrique, dont le visage était blanc comme un marbre... Seulement, agite-toi... Ranime ta vie, remue ta haine, cela te donnera de la force... pour attendre jusqu'à ce soir,

— Mais, dit Enrique, comment pourras-tu l'éloigner, *lui?*

— Sois tranquille... J'ai fait une neuvaine à la Vierge. Mes mesures sont prises. Tout ira bien.

— Oh! que je souffre,... que je souffre, fit l'Espagnol en portant sa main à son côté et en comprimant une convulsion de douleur...

— Courage, dit la vieille en lui prenant la main... tu feras souffrir à ton tour, et cela te guérira.

— Oh! de l'air... je voudrais un peu d'air... j'étouffe, dit Enrique.

La mendiante alla ouvrir la croisée qui donnait sur la rue, et, après y avoir avancé une chaise, elle y fit asseoir le jeune homme, qui pencha sa tête en dehors pour aspirer l'air.

Au même moment, un homme qui était à la fenêtre d'un café situé en face de l'hôtel, se retira vivement à l'intérieur, en murmurant tout bas :

— Je ne m'étais pas trompé, c'est bien lui ; courons avertir mon maître.

Et il sortit précipitamment, du café après avoir jeté un nouveau coup d'œil sur l'hôtel garni, à la fenêtre duquel il aperçut encore la tête pâle du jeune Espagnol qui regardait vaguement dans la rue.

A l'heure même où se passait la scène que nous avons racontée, c'est-à-dire à peu près au même moment où le jeune Espagnol, Enrique Mendez, sortait de l'hospice Beaujon, voici ce qui se passait dans un appartement de la rue Laffitte.

Dans une espèce de salon-boudoir décoré avec une simplicité fastueuse, et dont, au premier coup d'œil, on pouvait supposer à l'hôte un grand goût artistique, deux jeunes gens, assis sur un divan bas, d'un confortable oriental, causaient avec une certaine vivacité, en jetant souvent les yeux sur une belle pendule de Boule qui était posée sur la cheminée, entre

deux grands bronzes trouvés dans les fouilles d'Herculanum.

L'un de ces jeunes gens était en habit de voyage ; ses vêtements, couverts de poussière, attestaient une arrivée récente : il descendait, en effet, de voiture depuis une demi-heure, et les chevaux fumants, que les postillons dételaient dans la cour de la maison, épuisés, haletants, couverts d'écume, annonçaient que le dernier relai avait été franchi avec une rapidité inaccoutumée. Quant aux postillons, leur joyeuse humeur prouvait de la générosité du voyageur, qui leur avait payé les guides d'une façon royale.

Ce jeune homme était le neveu d'un chargé d'affaires d'un petit État germanique, et s'appelait Ulric Remfeld. Trois jours avant, il était sur le port de Plymouth et s'apprêtait à partir pour l'Inde anglaise, où il voulait aller faire la guerre sous les drapeaux de S. M. britannique. Au moment de s'embarquer, il reçut, de

France, une lettre dont la lecture changea soudainement ses projets, car il alla sur-le-champ faire une visite à l'Amirauté, et il en sortit pour aller prendre ses passe-ports pour la France, où il était arrivé aussi promptement que si le paquebot et la chaise de poste qui l'avaient amené eussent eu les ailes de l'Aquilon.

Voici quel était le contenu de la lettre qui avait motivé le départ et l'arrivée si prompte du jeune Allemand.

« Mon cher Ulric,

» Vous savez si je suis votre ami, — je crois vous en avoir donné des preuves en maintes circonstances. Je vous ai vu, il y a six mois, brisé par le coup de tonnerre d'un amour malheureux, — c'était votre première passion. Vous avez faibli sous les coups de ces violents ouragans qui éclatent au début de notre vingtième année, et vous avez roulé

au fond de cet abîme où le désespoir vertigineux a plongé votre esprit, dans les noirs tourbillons. — Selon l'usage, vous avez voulu mourir, et, pour accomplir ce projet, vous avez quitté la France, et vous êtes parti en Angleterre, la patrie du spleen. Là vous avez mis fin à vos jours, et vous êtes, à l'heure qu'il est, convenablement enterré dans un cimetière du comté de Sussex. Selon vos vœux, on a mis sur votre tombe un saule en larmes, et on a planté de ces petites fleurs bleues qui étoilent les rives des fleuves de votre patrie; vous êtes on ne peut pas plus mort, et vos amis ne vous attendent plus qu'au jugement dernier; ayez donc l'obligeance de ne point reparaître officiellement avant l'époque où les fanfares de l'Apocalypse convoqueront le monde à la résurrection éternelle. Vous pouvez, du reste, dormir en paix, j'ai scrupuleusement accompli les ordres divers que vous avez bien voulu me confier dans votre testament, dont le double

est chez mon notaire. Je dois, pour votre satisfaction, vous avertir que vous avez été généralement regretté ; votre décès a fait couler des larmes des plus beaux yeux du monde. Vous étiez certainement le meilleur valseur qui ait jamais glissé sur un parquet ciré, au milieu du tourbillon circulaire que dirige l'archet de Strauss. En apprenant votre décès, ce grand artiste a ressenti un chagrin profond, et au dernier bal qui a eu lieu au Jardin d'hiver, il avait mis, pour témoigner sa douleur, un crêpe à son bâton de chef d'orchestre.

» Ah ! mon ami, si vous n'aviez pas eu des raisons aussi légitimes, combien vous auriez eu tort de mourir ! Mais vos vingt ans fragiles n'ont pu résister au premier choc de la douleur, et vous êtes parti. Si vous ne vous étiez pas tant pressé, peut-être seriez-vous resté parmi nous, car je sais plusieurs mains blanches qui se fussent tendues pour vous retenir dans la vie. Mais ce n'était point celle que vous aviez

choisie, et ne pouvant point obtenir celle-là, vous avez repoussé les autres. Enfin, comme on dit : — Ce qui est fait est fait, vous êtes mort, et vous avez eu l'agrément d'assister à votre convoi, car je présume que vous vous étiez adressé une lettre d'invitation ; vous avez répandu des larmes sur votre propre tombe, vous vous êtes regretté sincèrement, vous avez porté votre deuil, et vous avez hérité de vous-même, car je tiens à votre disposition les objets que vous vous êtes légués dans votre testament. A ce propos, mon cher ami, puisque vous êtes actuellement un habitant de l'autre monde, ne pourriez-vous pas me donner quelques détails sur la façon dont on s'y comporte ? La mort est-elle une personne aimable, et fait-il bon à vivre sous son règne ? Dans quelle zone souterraine est situé son royaume ? Y a-t-il quatre saisons, et diffèrent-elles des nôtres ? Que sont, je vous prie, les agréments dont jouissent les trépassés ? Quel est le mode de gouvernement ? Quel est le

code des lois d'outre-vie ? vous qui devez être, à l'heure qu'il est, instruit de toutes ces choses, vous devriez bien me les communiquer : au cas où je viendrais à m'ennuyer déraisonnablement sous le vieux soleil, j'irais peut-être vous rejoindre là-bas où vous êtes, et je l'aurais déjà fait peut-être depuis longtemps, si je ne craignais de quitter le mal pour le pire.

» Vous avez eu l'obligeance de vous inquiéter de moi et de la façon dont je menais l'existence depuis que vous m'avez quitté ; — je suis resté le même, mon ami — ce qu'on appelle un excentrique, je crois ; mes goûts et mes habitudes n'ont aucunement varié, je dors le jour et je veille la nuit ; à force de volonté et de persévérance, je suis parvenu à arrêter complétement le mouvement intellectuel de mon être, et je me trouve on ne peut mieux de cette inertie qui me permet d'entendre un sot parler pendant trois heures sans avoir, comme autrefois, le méchant désir de le jeter par la fenêtre. J'assiste avec in-

différence au spectacle de la vie qui a ses quarts d'heure d'amusement. J'ai été, il y a quelques jours, sur le point d'être forcé de recourir à ma plume pour conserver mon cheval, attendu qu'une dépêche télégraphique, arrivée je ne sais d'où, avait ruiné mon banquier, qui m'avait fait collaborer à ses spéculations, dans lesquelles il avait cru devoir engager ma fortune ; — mais, le lendemain même de ce désastre, un oncle à moi mourut dans un duel sans témoins avec un pâté de faisans ; et comme, peu soigneux de son caractère, il avait oublié de me déshériter, la loi naturelle me force à recueillir son bien, qui égalait au moins la perte que m'avait causée la pantomime du télégraphe. — Vous avez dû, au reste, rencontrer cet excellent homme, qui avait pour maxime que la vie est un festin.

» La mort de mon oncle, en me faisant possesseur d'une nouvelle fortune, me permettait donc de ne rien changer à mes habitudes, et j'ai continué à vivre comme devant.

» Cependant, pour si peu étranger que je sois aux affaires et aux intrigues du monde, j'ai, ces derniers temps, ouï parler d'une nouvelle qui vous intéressait assez pour que j'y prêtasse quelque attention, afin d'être en mesure de vous en instruire.

» Voici l'événement que je vous transmets sans aucun commentaire :

» Votre mystérieuse voisine que nous avions surnommée, et pour laquelle vous aviez cru devoir vous mettre à mort, dona Sirène, en un mot, épouse dans trois jours M. le comte de Puyrassieux. A titre d'ancien ami de cette personne, je crois qu'il serait poli que vous parussiez à son mariage, auquel j'ai été officieusement invité par son oncle le marquis Félipe B..., ce grand seigneur qu'on dirait peint et dessiné par Velasquez. — Je sais qu'au besoin votre qualité de défunt serait une excuse suffisante pour vous dispenser d'assister à cette cérémonie. Vous agirez donc comme il vous plaira; cependant si

vous vous décidiez à paraître à ce mariage, je vous attendrai chez moi jusqu'au dernier moment. Pour ne pas effrayer l'assemblée, il serait peut-être convenable que vous ne vinssiez pas avec votre linceul. Quittez donc pour cette occasion votre négligé mortuaire et mettez-vous à la mode des vivants ; maintenant, comme autrefois, pour les cérémonies de ce genre, on s'habille de noir avec des gants et un gilet blancs. — Je vous rappelle ce détail, au cas où vous l'auriez oublié dans l'autre monde, où les usages ne sont peut-être pas les mêmes qu'ici.

» Je m'en rapporte donc à vous, pour savoir s'il est convenable ou non que vous assistiez à ce mariage qui fait grand bruit dans le monde parisien. Si vous êtes décidé à l'affirmative, vous me trouverez tout prêt samedi prochain, à midi, chez moi. Si vous n'étiez pas arrivé à cette heure, je partirais seul.

» Tout à vous,

» TRISTAN. »

Telle était la lettre singulière qui ramenait soudainement en France le jeune Ulric, dont trois mois auparavant les journaux anglais avaient annoncé la mort par suite de suicide.

Après une conversation d'une demi-heure avec son ami Tristan, celui-ci jeta un nouveau coup d'œil sur la pendule, et dit au voyageur :

— Eh bien ! mon cher, l'heure approche... Il est temps de songer à vous habiller.

— Mais, dit Ulric d'une voix tremblante d'émotion, il y aura dans cette assemblée beaucoup de personnes qui pourront me reconnaître, et ce n'est point là mon dessein. Je ne veux être vu *que d'elle seule*. — Oh ! la perfide !

— Comment, vous en êtes là, mon cher ! dit Tristan ; — vous avez donc oublié le mot de ses pères : PERFIDE COMME L'ONDE ? — Mais, encore une fois, pressez-vous. Mon domestique est à vos ordres. — Quant à être reconnu, n'ayez point d'inquiétude à ce sujet. — Vous resterez derrière un pilier, et, en tenant votre mouchoir sur

votre figure, vous pourrez voir sans être vu, et puis d'ailleurs, on vous verrait qu'on ne croirait pas, — le temps des fantômes est passé... Seulement, vous aurez soin de jeter quelque parfum dans votre linge, — vous sentez une odeur cadavérique qui pourrait vous dénoncer... Allez vite.

Ulric passa dans un petit boudoir voisin, où le valet de Tristan l'aida à faire une toilette habillée.

Un quart d'heure après, il entrait, au bras de Tristan, dans l'église Saint-Philippe du Roule qui commençait déjà à se remplir des personnes conviées à l'union de la filleule du comte Félipe avec M. de Puyrassieux.

En apercevant la mariée qui s'agenouillait devant l'autel, Ulric mordit son mouchoir pour ne pas crier, et Tristan sentit la main du jeune Allemand qui se crispait dans la sienne.

— Allons donc, mon cher, lui dit-il tout bas, soyez plus calme ; pour un mort vous manquez de philosophie.

— Il faut que je la voie, il faut que je lui parle absolument, dit Ulric à l'oreille de Tristan, en jetant un regard enflammé sur la jeune comtesse de Puyrassieux.

— Mais, mon cher trépassé, dit Tristan, cela est bien difficile, — cependant ne vous désolez pas trop, — j'aurai peut-être un moyen de vous introduire à la fête qui aura lieu cette nuit à l'hôtel du marquis Félipe. — Faites-moi donc le plaisir de mieux cacher votre figure, il y a des gens qui vous regardent beaucoup.

— Ah ! ah ! mon Dieu, murmura Ulric, en suffoquant et en détournant les yeux du couple nuptial, sur lequel on inclinait le poêle, — mon Dieu, que je souffre !

Tristan le regarda avec une affection presque fraternelle, et lui dit tout bas à l'oreille :

— Calmez-vous, Ulric, — je vous jure que vous verrez ce soir dona Sirène, — et je vous promets un entretien particulier avec elle.

Avant d'aller plus loin dans cette histoire, nous

croyons nécessaire de dégager un peu des demi-teintes du second plan notre héroïne, qui n'a guère été que citée, et que nous avons eu à peine le temps d'entrevoir à travers son voile de fiancée, à l'heure où elle se rendait à l'autel. Nous allons donc présenter plus officiellement au lecteur cette belle personne, et nous profiterons du moment où, entourée d'un grand nombre de ses compagnes, toutes filles nobles et alliées aux premières maisons des différentes aristocraties de l'Europe, elle leur fait admirer les merveilles de sa corbeille de noce.

Dona Maria de Valdès avait vingt-deux ans : restée de bonne heure orpheline, elle avait été confiée à la tutelle de son parrain, le marquis de Félipe, et jusqu'à l'âge où elle avait été produite dans le monde, elle était demeurée dans un couvent de Madrid, où elle avait même voulu, dans un certain temps, prononcer une vocation, à laquelle elle renonça cependant, pour des motifs que nous ferons connaître plus tard, en même

temps que nous apprendrons l'origine de son surnom de dona Sirène.

Dona Maria eût jeté en des extases infinies les poëtes amoureux de ces fières et ardentes beautés qui peuplent les paradis bruns des peintres de l'école espagnole. Jamais dans ses jours de plus grande prodigalité la nature n'a donné à une de ses créatures les plus chéries une plus riche dot de beauté. Dès sa quinzième année, Maria de Valdès était une de ces femmes dont le regard a droit de vie ou de mort sur ceux qui n'ont point en eux la force de volonté suffisante pour se soustraire à leur influence : on comprenait, à la voir un seul moment, comment un rayon échappé de ses prunelles ardentes pouvait allumer une de ces incurables passions qui ne se guérissent que par la réalisation des désirs sans nombre qu'elles excitent, ou qu'avec la mort. Les femmes qui possèdent cette terrible puissance, et le nombre en est rare, heureusement, sont de véritables fléaux ; car leur beauté surna-

turelle exerce des ravages et commet des attentats qui échappent à la loi ; ce sont pour ainsi dire les Cléopâtres de la vie intime : la reine d'Égypte causa la ruine d'un empire, et ces divins démons de beauté causent souvent dans la société, où elles règnent avec toute l'omnipotence de leurs perfections, la ruine de bien des avenirs et le désastre de bien des jeunesses ; et que si, maintenant, dans un de ces beaux corps, merveille de la nature qui fait le désespoir de l'art, que si un mauvais ange, ennemi du genre humain, développe hâtivement l'instinct des passions mauvaises, qui existe toujours originairement au fond de toutes les âmes, ce chef-d'œuvre de beauté deviendra un monstre... Toutes les perfections dont aura été douée une de ces femmes seront autant de piéges où se perdront les cœurs honnêtes et les intelligences les plus belles. Ses regards, remplis de voluptueuses et invincibles attractions, multiplieront les fiévreux délires, et il n'est point d'homme qui, pour avoir le

droit de tomber à ses pieds, hésite un instant et recule devant l'obstacle qui le sépare de cette idole, cet obstacle fût-il même un crime!

Hâtons-nous de le dire, dona Maria de Valdès n'était point au rang de ces redoutables créatures, et le trésor de ses vertus égalait celui de sa beauté. Restée jusqu'à dix-huit ans dans un cloître, où la règle conservait encore l'austérité des premiers temps du catholicisme, la jeune novice était la plus pieuse et la plus chaste parmi les chastes et pieuses filles qui vivaient dans cette sainte retraite, dont le seuil, à de rares occasions seulement, s'ouvrait pour laisser passer un père ou une mère. Malgré la haute position qu'il occupait, le marquis Félipe lui-même, qui s'était chargé de l'avenir de sa filleule, ne pouvait la voir que trois ou quatre fois par an. Ce fut lorsqu'elle eut accompli sa dix-huitième année, que la jeune fille quitta le cloître pour aller habiter avec son tuteur, ou plutôt pour voyager avec lui; car le marquis Félipe était presque toujours sur les

grands chemins, et ne se reposant que sur lui-même pour surveiller sa filleule, il l'avait toujours emmenée avec lui dans toutes les absences qu'il avait été forcé de faire pour des raisons d'État, soit en Italie, soit en France, soit en Angleterre, soit en Allemagne. A vingt ans dona Maria avait donc parcouru une partie de l'Europe, et c'était depuis deux années seulement qu'elle s'était fixée en France, avec son parrain le marquis Félipe B., qui avait définitivement établi son séjour à Paris. L'union de la jeune Espagnole avec le comte de Puyrassieux était un mariage d'amour; et, chose rare, ce mariage avait été accueilli par une sympathie universelle. Nous raconterons en temps et lieu les détails qui précédèrent cette union, qui mettait, ce jour-là, en rumeur tout l'aristocratique quartier du faubourg Saint-Honoré.

Ainsi que nous le disions tout à l'heure, avant que les convives passassent dans la grande salle, où était préparé le repas nuptial, la jeune ma-

riée avait entraîné dans la chambre, qu'elle allait quitter le soir même, l'essaim coquet de ses jeunes compagnes, et venait d'ouvrir à leurs yeux ravis le riche coffret qui contenait les présents de noce du comte Ange Spes de Puyrassieux.

Ces jeunes filles, au milieu desquelles la belle Espagnole resplendissait de cet éclat particulier que donne l'amour heureux, formaient un groupe charmant, où toutes les écoles de beauté étaient représentées par un suave modèle ; les blondes miss aux cheveux d'or pâle pleurant sur des épaules ayant l'éclatante blancheur des pierres de Paros; des Italiennes gravement recueillies dans leur beauté grave, et qu'on aurait pu croire descendues toutes vivantes des toiles des plus glorieux maîtres de Rome ou de Venise ; des Allemandes au visage ovale, dont la pureté naïve s'éclairait aux doux rayons de leurs yeux, qui, suivant l'expression de la ballade, brillaient comme les étoiles de mai ; des Espagnoles de

Séville, de Grenade et de Tolède, de véritables *marchesas,* comme celle que chantait Alfred de Musset ; pour antithèse à ces fleurs d'une zone ardente, des filles de Norwége et de Suède, lis éclos sous les neiges polaires, créatures vaporeuses qu'on croirait voir sortir des nuages d'Ossian ; puis, perles féminines, des Françaises de Paris, des Parisiennes, c'est-à-dire le dernier mot de l'élégance et de la grâce, l'éclectisme de la beauté.

Assise au milieu de ce cercle, la jeune mariée venait d'ouvrir sa corbeille de noce, et à chaque nouvelle merveille qu'elle en tirait de ses mains blanches, c'était parmi toutes ses compagnes un hosanna soudain d'admiration. On déployait, non sans une jalouse coquetterie, les cachemires indiens, où des artistes inconnus avaient nuancé les arabesques féeriques, et ces flores idéales dont les Orientaux ont le secret. Non sans une innocente jalousie, les jeunes filles essayaient et drapaient sur leurs épaules ces riches tissus, où

brillaient les nuances les plus éclatantes. Celle-ci, comme une autre Isis, se voilait sous un nuage de dentelles brodées dans ces contrées d'arachnéides qu'on appelle les Flandres ; celle-là agitait en dansant les plis soyeux d'une écharpe en crêpe de Chine ; une autre se perdait en de longues extases devant les royales étoffes sorties des ateliers de Lyon ; puis, après avoir bien examiné, admiré, critiqué même tous ces trésors de coquetterie, vint le tour des écrins. Le comte de Puyrassieux, qui était un fin lapidaire, avait lui-même fait son choix dans les plus somptueux magasins ; et jamais amant couronné des contes des *Mille et une nuits* n'avait apporté de plus somptueux présents aux pieds de sa bien-aimée. A chaque nouvelle pièce qu'on ouvrait, c'était un nouvel éblouissement, auquel succédait un cri où se mêlait en sourdine l'expression de cette convoitise secrète que toutes les femmes ont pour ce qui rayonne. Toutes les superfluités de la vie étaient prévues, diadèmes, bracelets, anneaux,

pendants d'oreilles, bagues, chaînes. Le tout d'une valeur suffisante pour payer une province. Quand l'examen de toutes ces richesses fut achevé, dona Maria commença la distribution des cadeaux qui devaient la rappeler à ses jeunes compagnes. A celle-ci elle donna une bague ciselée par Froment Meurice, à celle-là un bracelet, à telle autre un diamant, à telle autre une perle, à toutes un gage d'amitié, qui était aussi un dernier adieu de la jeune fille qui allait devenir une jeune femme. Cette distribution était à peine achevée, quand la comtesse de Puyrassieux trouva au fond du coffret un papier cacheté, plié en forme de lettre, et sur lequel elle lut son nom en espagnol. — Elle s'en saisit avec une inquiétude qui n'échappa point à ses compagnes, mais qui se dissipa bientôt, car elle se ressouvint du placet qui avait été présenté à son oncle au moment où ils entraient dans l'église, et elle se rappela que le marquis Félipe lui avait dit en lui montrant cette lettre : « C'est probablement quel-

que demande de secours ; tu la retrouveras dans ta corbeille de noces. »

Tranquillisée dès lors, elle glissa le papier dans son sein, et rejoignit avec ses compagnes la table où le repas nuptial allait commencer. Comme elle allait s'asseoir à côté du marquis, dona Maria aperçut en face d'elle son mari, dont le visage paraissait tout bouleversé par une émotion mystérieuse. La jeune femme jeta au comte un regard tendrement interrogateur ; le comte n'eut point l'air de soupçonner l'inquiétude de sa femme. Il fit un effort de volonté et imprima à son visage le cachet de la plus parfaite tranquillité.

Dona Maria crut qu'elle s'était trompée, — et recouvra tout le sang-froid du bonheur calme que lui avait fait perdre un instant le coup d'œil étrange que lui avait lancé son mari, — surtout au moment où son valet de chambre, François, était venu lui parler à voix basse.

Le repas, qui fut d'une somptuosité royale, dura trois heures, — après quoi on passa au

salon. — Avant de s'y rendre, la jeune mariée s'échappa un instant dans une chambre solitaire où habitait une vieille femme, mise à son service depuis son séjour en France, et, tirant de son sein le billet qu'elle avait trouvé dans sa corbeille de noce, — elle rompit le cachet, et lut à la hâte.

Mais, au premier mot, — un cri sourd s'échappa de sa poitrine, — un masque de pâleur envahit son visage, ses yeux éteignirent leur ardent éclair, et elle tomba à la renverse sur un divan qui se trouvait dans la chambre.

Au bout de quelques minutes, le bruit qui se faisait dans l'appartement voisin la rappela à elle; elle reprit le billet qui était tombé à terre, elle le cacha au même endroit où elle l'avait serré la première fois, — et appelant aussi à son aide une force de volonté suprême qui commandât le calme à l'orage de terreurs dans lesquelles la lecture de ce billet l'avait fait plonger un moment, — elle redressa la tête, et rejoignit le salon

au moment même où, étonné de son absence, le marquis Félipe allait aller à sa rencontre.

Comme les conviés quittaient la salle du repas, pour passer dans les salons déjà préparés pour le bal, le comte du Puyrassieux s'éloigna un instant, en entraînant avec lui son vieux serviteur François, le même avec qui il avait déjà eu, pendant le dîner, l'entretien à voix basse qui l'avait si fort troublé pendant quelques instants.

— Écoute, François, disait le comte à son domestique, avant de prendre des dispositions qui pourraient être inutiles, il faut être sûr : ne te serais-tu point trompé ? Le zèle dont tu as toujours fait preuve envers moi a peut-être été la cause de ton erreur. Tout ce que tu me dis me paraît incroyable, vois-tu.

— C'est pourtant la vraie vérité, monsieur, répondit François.

— Mais, enfin, comment as-tu pu soupçonner tout ce que tu viens de me dire ? Qui t'a mis sur

la voie de cette menace mystérieuse qui attend justement au dernier moment pour éclater ?

— Écoutez, monsieur, dit François avec une certaine gravité, depuis que je suis à votre service, et il y a longtemps, car je suis entré dans la maison du feu comte votre père comme vous commenciez à parler à peine ; eh bien ! depuis ce temps, avez-vous souvenir de m'avoir jamais surpris en flagrant délit de mensonge... pour un motif léger ou grave ?

— Jamais, dit le comte, mais où veux-tu en venir ?

— Patience, monsieur, continua François, vous avez toujours été pour moi un excellent maître, et j'ai toujours été pour vous un bon et fidèle domestique, et vous m'en avez récompensé, car, grâce à vous, le reste de mes jours est maintenant à l'abri du besoin. Vous ne pouvez pas faire pour moi plus que vous avez fait ; et, de mon côté, n'ayant plus rien à désirer, je n'ai pas besoin de faire marque d'un zèle et

d'une vigilance inutiles. Je ne vous dirai donc point que je m'étais depuis longtemps mis à la piste de celui que j'ai enfin rencontré, et dont j'ai été à même de connaître les desseins ; si je vous le disais, cela serait faux. Le hasard seul m'a mis sur la trace de ce mystère qui, comme vous le disiez, renferme une menace pour votre bonheur, et dès que la chose m'a été évidemment démontrée, j'ai cru devoir vous en prévenir.

— Mais encore, insista le comte, par quelles circonstances as-tu appris tout ce que tu m'as annoncé ?

— Je dois d'abord vous dire, monsieur, qu'il y a plus d'un mois que je suis instruit de l'arrivée en France de cette vieille bohémienne qu'on appelle Béatrix, et qui faillit vous faire assassiner autrefois en Espagne. Vous n'avez jamais voulu croire à la complicité de cette femme dans cette affaire ; mais, pour mon compte, il y a longtemps que mes doutes sont devenus des cer-

titudes. En retrouvant Béatrix à Paris, juste au moment où votre union avec dona Maria venait d'être arrêtée, je n'ai pu m'empêcher d'avoir des inquiétudes. J'ai attribué le retour de cette femme à ce mariage, et sachant combien cette infernale créature a de haine contre vous, je me suis mis à la surveiller, et plusieurs fois je l'ai surprise rôdant aux alentours de cet hôtel, où je puis pourtant vous affirmer qu'elle ne s'est jamais introduite.

— Pourquoi ne m'as-tu pas averti de cela ? dit le comte.

— Je ne voulais point vous alarmer sur de simples présomptions, répondit François, et, sans prévoir les intentions de la bohémienne, présumant bien qu'elles ne pouvaient qu'être dangereuses pour vous, je me suis borné à empêcher toutes relations directes ou par lettres entre Béatrix et dona Maria, qui, hier encore, ne soupçonnait pas que sa compatriote fût à Paris.

— Comment l'a-t-elle donc appris alors ? dit le comte de Puyrassieux.

— Je vous l'ai dit tantôt, monsieur, répliqua François : Béatrix voyant que toutes ses tentatives de communications n'avaient pu lui réussir, a employé un autre moyen, auquel je n'ai pu, cette fois, mettre d'obstacle. Elle a été attendre dona Maria à l'église, et lui a tantôt fait remettre une lettre par M. le marquis Félipe.

— Et cette lettre, qu'est-elle devenue ?

— Cette lettre est maintenant entre les mains de dona Maria, qui l'a trouvée dans sa corbeille de mariage, où elle avait été déposée par le parrain de dona Maria, qui avait pris la bohémienne pour une mendiante, et la lettre pour une demande de secours.

— Mais alors qu'est-ce qui peut te faire supposer que cette lettre renferme, en effet, autre chose qu'une demande d'aumône ? Tu en ignores le contenu, après tout.

— Je le devine, au contraire, monsieur. Si

tel était vraiment le motif de la démarche de Béatrix, la lecture de son billet n'aurait point causé à dona Maria l'évanouissement et l'émotion violente dont j'ai été témoin quelque temps avant le dîner; mais ce n'est point-là tout, monsieur, et ce qui me reste à vous apprendre vous convaincra qu'il y a réellement un danger auquel vous êtes exposé ce soir.

— Qu'est-ce encore? parle donc vite, fit le comte avec vivacité.

— Écoutez, dit François, comme j'avais vu Béatrix remettre la lettre en question au marquis Félipe, je conçus l'idée que cette persistance à communiquer avec dona Maria cachait un dernier secret, et ce soupçon ne fit que s'accroître lorsque je vis le contentement qui se peignit sur le visage de la bohémienne quand elle eut remis son message en des mains sûres. Caché avec précaution, j'avais pu tout observer sans être vu, et au moment où Béatrix sortit de l'église, je sortis également, et, tout en restant derrière

la vieille mendiante, qui marchait avec une grande hâte, je la suivis, bien convaincu qu'elle allait rendre compte de l'heureuse réussite de sa démarche à quelqu'un qui y était intéressé, et je voulais savoir à qui.

Je n'eus pas loin à aller, car Béatrix, en quittant l'église Saint-Philippe-du-Roule, se rendit à l'hôpital Beaujon, qui en est peu éloigné ; — comme ce n'était point jour d'entrée publique, je ne pus la suivre, cela d'ailleurs n'eût pas été prudent, puisque je voulais qu'elle ne me rencontrât pas. A tout hasard, je résolus d'attendre que Béatrix sortit de l'hôpital, et j'allai l'épier chez un marchand de vins qui était en face. Je n'eus pas longtemps à attendre, car, au bout d'une demi-heure je la vis sortir, — mais non pas seule, — un homme l'accompagnait. Mais ils furent si vite montés en voiture que je ne pus reconnaître le compagnon de Béatrix.

J'avais déjà trop fait pour ne pas faire plus ; — je me mis à la piste du fiacre, qui marchait

très-lentement, et qui s'arrêta, au bout de dix minutes, devant un hôtel garni d'assez pauvre apparence, situé en haut du faubourg du Roule, près de la barrière.

Je me mis à quelque distance pour observer, à la descente de voiture, l'homme que Béatrix avait été prendre à Beaujon, et cette fois encore la distance à laquelle la prudence me commandait de rester m'empêcha de distinguer complétement ses traits. Pourtant le costume, les allures de ce jeune homme, qui paraissait brisé par une grande faiblesse, firent soudainement naître dans ma pensée un soupçon que je me promis bien d'éclaircir.

Pour cela il fallait attendre le départ de Béatrix, qui était entrée dans l'hôtel avec le jeune homme. Ne voulant point faire le pied de grue dans la rue, j'entrai dans un café voisin et je me mis en observation à la fenêtre.

— Après? dit le comte, dont l'impatience semblait portée au plus haut degré. Après?

— Au bout d'une heure Béatrix n'était pas encore sortie, et j'allais quitter mon poste, lorsqu'une fenêtre de l'hôtel garni s'ouvrit. Je prêtai la plus grande attention, et je vis...

— Qu'as-tu vu? dit le comte avec anxiété.

— Je vis que je ne m'étais point trompé dans mes soupçons. — L'homme que Béatrix était allée chercher à l'hospice était... — Je n'ai pas besoin de vous dire son nom, fit François, en regardant son maître. — Je vois dans vos yeux que vous avez deviné ce nom.

— Je ne devine rien, je ne veux point d'à peu près, dit le comte en serrant avec violence la main de son domestique; dussent tes paroles me rendre fou, dis-moi tout, — le nom de cet homme?

— Enrique Mendez... que vous avez tué en duel, il y a six mois, dans la campagne de Madrid.

— Enrique Mendez vivant! — fit le comte. C'est impossible ; je l'ai vu mort à mes pieds.

— Vous l'avez mal tué, monsieur, dit François ; — c'est à refaire.

— Mendez vivant ! murmura le comte, comme s'il se parlait à lui-même. Enrique à Paris, — avec Béatrix, — au moment de mon mariage ! — Écoute, François, dit-il ensuite tout haut, en jetant à son domestique un coup d'œil interrogateur. — Tu sais encore quelque chose, tu ne me dis pas tout...

— Je vous ai dit tout ce que je savais, maintenant je vais vous dire ce que je présume. Mais, avant tout, monsieur le comte, vous êtes sûr de mon dévouement, vous savez si mon zèle est désintéressé, ne vous offensez donc point de mes présomptions, et ne vous fâchez point contre moi, si mes soupçons atteignaient la personne qui porte maintenant votre nom.

Le comte devint pâle, — mais ne prononça point une seule parole, — du geste, il fit signe à François qu'il était prêt à l'écouter.

— Monsieur, dit François, voici quelle est

mon idée. — La lettre remise au marquis Félipe par Béatrix, était de l'espagnol ; cette lettre est parvenue entre les mains de dona Maria, — je vous ai déjà dit que la lecture lui avait causé une violente émotion dont j'avais été le témoin ignoré ; — mais ce que je vous ai tu, c'est qu'en lisant cette lettre, dona Maria, se croyant seule, s'était écriée : — Comment lui répondre?

— Tu es sûr? dit le comte, en tressaillant.

— J'ai très-bien entendu ces paroles.

— Mais je ne puis pourtant pas soupçonner Maria, je ne puis pas la faire épier, cela serait une infamie. Tu te seras trompé, François, tu auras mal vu, mal entendu ; si ma femme a reçu le billet de Mendez, si elle l'a lu, c'est qu'elle aura été abusée. Elle a pensé que cette lettre venait d'une autre source, elle en ignorait le contenu, et après l'avoir lue, elle l'aura jetée à ses pieds.

— Après avoir lu ce billet, — madame la comtesse l'a serré dans son sein, et s'est écriée

en se tordant les mains : Mon Dieu, qu'ai-je fait? — comment lui répondre ? — J'ai très-bien vu, et très-bien entendu.

— Mais c'est impossible, cela, fit le comte. Dès le premier jour, manquer de confiance avec moi... — Encore une fois, cela ne se peut pas... — Et d'ailleurs, Maria ne m'a point quitté un seul instant depuis que cette lettre est parvenue sous ses yeux... Dans un premier mouvement, pour un motif que j'ignore, elle aura songé à répondre, peut-être pour empêcher ce jeune homme de faire quelque folie. Mais elle ne répondra pas.

— Monsieur, dit François, en désignant au comte une femme de service qui passait furtivement dans une galerie voisine, — voyez-vous cette femme?

— Oui, dit le comte ; c'est Inès, la camériste de ma femme ; eh bien ?

— Eh bien ! je gage qu'elle emporte une réponse pour Enrique Mendez.

— Oh ! dit le comte, je vais bien savoir.

— Point d'éclat, dit François, laissez-moi faire ; dans une heure je saurai tout, et je viendrai vous instruire de ce que j'aurai appris.

— Je te le défends, dit le comte, je ne le veux pas : cela serait infâme.

— Dans une heure, monsieur, dit François, je serai dans votre cabinet, et il sortit, laissant le comte de Puyrassieux accablé par des doutes affreux.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, disait-il en se frappant le front avec les mains : tout ce qu'on m'a dit sur elle serait-il vrai !...

Cependant, comme les convenances réclamaient sa présence dans les salons où le bal allait bientôt commencer, le comte de Puyrassieux quitta son cabinet, et alla rejoindre les conviés. Si habile qu'il fût, il ne put dans les premiers moments réussir complétement à dérober sous le masque trompeur de l'impassibilité les inquiétudes et les angoisses auxquelles il était

intérieurement en proie. Le marquis Félipe, habitué à lire le secret de le pensée sur les lignes du visage, devina que le mari de sa filleule était tourmenté par quelque mystérieuse préoccupation, et vint adresser au comte de Puyrassieux quelques questions précédées de nombreuses précautions oratoires. Le comte, voyant son inquiétude devinée, s'efforça seulement à en cacher la cause véritable, en lui supposant un motif quelconque, auquel le marquis Félipe crut, ou feignit de croire ; car après avoir laissé le comte, il ne le quitta pas du regard, et s'aperçut des fréquentes sorties de celui-ci, qui allait toutes les cinq minutes dans son cabinet voir si François n'était pas revenu.

Au bout d'une heure, ainsi qu'il l'avait promis, le domestique était en effet de retour.

— Eh bien! s'écria le comte de Puyrassieux en le voyant entrer, que sais-tu? — qu'as-tu appris?...

— Monsieur, répondit François, j'ai suivi Inès.

— Après.... Où allait-elle?...

— Patience, monsieur le comte... En sortant de l'hôtel, Inès a d'abord, comme je m'en doutais, pris le chemin du faubourg du Roule... Mais, à la hauteur de l'hospice Beaujon, je ne sais quelle fantaisie il lui prit soudain, mais elle se retourna, et, bien que la distance qui me séparait d'elle fût assez grande, je crois qu'elle m'aperçut, car elle se retourna; elle demeura un moment indécise comme une personne qui réfléchit, puis je la vis tirer de sa poche une lettre.

— Celle de ma femme, dit le comte.

— Probablement. Inès, sa lettre à la main, s'approcha d'un commissionnaire, et lui parla quelques minutes en lui montrant le billet. Le commissionnaire indiqua du doigt une des rues qui communiquent du faubourg du Roule à l'avenue des Champs-Élysées, et je vis Inès entrer dans cette rue. Afin de ne point la perdre de vue, je pressai le pas, et parvins à la retrouver à portée

du regard, au moment où elle entrait rue de Chaillot.

— Mais, dit le comte... ce n'est point là que demeure Enrique Mendez. Ne m'as-tu pas dit tantôt qu'il demeurait dans un hôtel garni du faubourg du Roule?

— Oui, Monsieur, et c'est la vérité. Mais laissez-moi vous expliquer pourquoi la camériste de dona Maria avait pris ce faux chemin; elle me sait aussi dévoué à votre personne qu'elle est elle-même dévouée à madame la comtesse; malgré toutes mes précautions, Inès m'avait aperçu sur ses pas. Elle a pensé que je l'épiais, et, pour dérouter ma poursuite, elle a feint de demander à un commissionnaire la situation d'une rue qu'elle connaissait parfaitement, ce qui, dans sa pensée du moins, devait me faire croire que le but de sa course n'était pas celui que je supposais. Mais on ne joue pas facilement un vieux grison comme moi; j'avais mon idée, et les ruses d'Inès ne

pouvaient pas m'y faire renoncer. Elle m'avait deviné, mais je la devinais aussi, et je compris que, ne croyant plus prudent de faire elle-même la commission dont on l'avait chargée, puisqu'elle me savait à ses trousses, Inès allait la faire faire par une autre personne, qui me serait inconnue, et dont je ne pourrais pas soupçonner la complicité.

— Enfin, dit le comte avec impatience, qu'est-il arrivé? avais-tu tort ou raison dans tes doutes?

— J'avais raison, monsieur, dit François, mais laissez-moi poursuivre. A peu près au milieu de la rue de Chaillot, Inès se retourna de nouveau pour voir si je l'avais suivie. Elle m'aperçut à une cinquantaine de pas derrière elle; puis, après avoir continué sa route cinq minutes encore, elle entra dans une maison d'assez pauvre apparence, située en face l'église de Chaillot. Pour moi, je continuai mon chemin, et j'allai prendre mon poste d'ob-

servation à une demi-portée de fusil, au-delà de la maison, dont je ne quittai point l'entrée du regard. Quelques instants après, je vis sortir Inès, qui m'aperçut encore, et pensa sans doute que j'allais de nouveau la suivre et perdre ainsi la piste de sa lettre. Mais l'hameçon avait été trop grossièrement tendu pour que j'y mordisse; seulement je jugeai utile de faire croire à la rusée que j'avais, comme on dit, donné dans son panneau. Comme elle marchait trop lentement, sans doute pour me donner plus de facilité à la suivre, je m'approchai d'un vieillard qui demandait l'aumône à la porte de l'église.

— Voulez-vous gagner cinq francs? lui dis-je.

— Que faut-il faire, mon bon monsieur? répondit-il avec joie.

— Vous allez suivre la première personne qui sortira de la maison n° 31, et vous viendrez me dire où elle sera allée, je vous attends à la porte

de l'hospice Beaujon. Si vous vous y trouvez avant moi, vous m'attendrez : et je me remis à la poursuite d'Inès, qui continuait tranquillement son chemin et que je quittai au moment où elle rentrait à l'hôtel. Je remontai alors le faubourg jusqu'à l'hôpital Beaujon ; le mendiant m'attendait.

— Eh bien, lui dis-je, avez-vous fait ma commission ?

— Oui, monsieur, et j'étais même assez embarrassé.

— Comment cela ?

— Vous m'aviez recommandé de suivre la première personne qui sortirait de la maison n° 31 ; mais, comme vous veniez de me quitter, il en est sorti deux qui ont pris chacune un chemin différent : l'une remontait la rue, l'autre descendait.

— Diable, m'écriai-je, comment avez-vous fait ?

— Monsieur, dit le mendiant, comme j'ai pensé que vous étiez intéressé dans cette démarche, j'ai fait suivre la personne qui allait du côté de Passy

par un petit enfant de chœur de la paroisse, et j'ai suivi la femme qui descendait la rue. Comme cela, pensai-je, ce monsieur sera content. Le petit Jean doit revenir ici me dire à quel endroit s'est arrêtée la vieille femme qu'il a suivie.

— Bien, répondis-je au mendiant ; mais vous, jusqu'où avez-vous été conduit par la personne que je vous avais recommandé de suivre ?

— Monsieur, elle s'est arrêtée faubourg du Roule, tout en haut, dans un hôtel garni.

— C'est bien, c'est bien, dis-je, en donnant au mendiant le double de ce que je lui avais promis.

— Mais, monsieur, s'écria-t-il, en me voyant m'éloigner, le petit Jean va venir, et vous saurez jusqu'où il a été.

— C'est inutile, répondis-je au mendiant ; c'est vous qui aviez pris le bon chemin ; je sais ce que je voulais savoir.

— Vous voyez, monsieur, dit François au comte, vous voyez, à n'en pas douter, que j'avais raison. L'Espagnol a reçu la lettre.

— Oui, dit le comte de Puyrassieux, qui, après avoir suivi avec attention le récit de son domestique, était tout à coup tombé dans de profondes réflexions, d'où il ne sortait que pour laisser échapper des paroles sans doute comme celles-ci : — Que faire ?... comment savoir ?... que contenait cette lettre ?... et autres exclamations pleines de doute ou de désespoir.

— Écoutez, monsieur, reprit François, je n'en ai pas fini avec Inès... Il y a un mot à cette énigme, et je vous assure que je le saurai... La caméristе de la comtesse croit m'avoir joué... puisqu'elle se figure avoir dérouté ma poursuite. Elle aura donc moins de défiance de moi, et s'il y a quelque chose à apprendre, je le saurai plus facilement et je vous en instruirai sur-le-champ.

— Au même moment le marquis Félipe entrait. Ah ça, mon cher, dit-il au comte, qu'est-ce que cela signifie ? que faites-vous ? que devenez-vous ? Pourquoi ne pas rester dans ce salon ? On cause de votre absence ; ma filleule elle-même

est inquiète. Voyons, vous nous cachez quelque chose ; ayez de la confiance en moi. Avez-vous appris quelque malheur ? il faut qu'il soit bien sérieux pour vous préoccuper à ce point au moment où nous sommes... Si c'est un secret que vous deviez absolument garder, je ne vous demande pas de confidence... Mais au moins jusqu'à demain mettez en oubli cet événement. Songez aux présomptions dangereuses qu'une plus longue absence pourrait faire naître parmi tout le monde qui est ici.

— Vous avez raison, marquis, répondit le comte ; j'ai, en effet, quelques inquiétudes toutes personnelles, mais qui sont, après tout, sans grande gravité. Excusez-moi si je suis discret avec vous... Demain ou après je le serai moins. Vous êtes de bon conseil, et au besoin je vous demanderai votre avis... Pour le moment je suivrai celui que vous venez de me donner. J'étoufferai une préoccupation passagère, et qui, après tout, peut n'être pas légitime sous la joie de mon

bonheur présent... Rentrez dans le salon; venez, marquis, venez revoir Inès...

— Qu'est-ce que cela veut dire, murmura à voix basse le marquis Félipe, pendant que le mari de sa filleule était allé saluer l'ambassadeur d'Espagne qui venait d'entrer.

Au dehors une claire nuit d'été faisait resplendir ses étoiles. L'air, plus pur en cet endroit que dans les autres quartiers du centre de Paris, charriait des nuages de parfums qui s'élevaient des nombreux jardins d'alentour, embaumés par toutes les floraisons de juin. Les fenêtres de l'hôtel du marquis Félipe brillaient comme le palais de quelque légende féerique, et l'on voyait passer dans la pure lumière de la fête nocturne des groupes de femmes parées, et des couples unis que la valse emportait dans ses rapides et voluptueux tourbillons. Il était une heure, et le bal commençait à tirer vers sa fin.

Dans un angle du salon, le marquis Félipe ; le comte et la jeune comtesse de Puyrassieux rece-

vaient les félicitations des personnes qui venaient prendre congé d'eux.

Le comte semblait avoir oublié toutes ses inquiétudes : il trouvait des mots charmants pour tous ses amis, et de temps en temps, il se penchait à l'oreille de sa femme pour lui dire quelque tendre parole, à laquelle celle-ci répondait par un regard, où l'œil le plus soupçonneux et l'esprit le plus jaloux n'eussent vu que de l'amour. Seul le marquis Félipe avait l'air réfléchi et sérieux : c'est que, mieux que personne, connaissant sa filleule, et étant, par habitude d'état, d'ailleurs, habile à deviner l'ensemble des choses par le plus petit détail, le marquis Félipe n'était nullement rassuré par l'attitude calme que gardait la comtesse, qui était parvenue à tromper son mari, au point que celui-ci mettait intérieurement plus qu'en doute tous les singuliers récits que lui avait faits son domestique François. Sous ce front pur et blanc, couronné de la fleur nuptiale, le marquis Félipe, de son regard inquisitorial, auquel rien

n'échappait, voyait passer l'ombre des tumultueuses pensées qui emplissaient l'âme de la jeune femme ; à l'aide de certains tressaillements, mal contenus, qui revenaient à intervalles inégaux, et habilement dissimulés au comte de Puyrassieux, le marquis suivait le combat mystérieux que la comtesse se livrait à elle-même ; mais, témoin de l'effet, il ignorait la cause.

Le marquis Félipe n'était point le seul à observer dona Maria. Adossés dans un coin du salon, et presque cachés par une colonne, se tenaient aussi aux aguets, Tristan et le jeune Ulric Remfeld, qui causaient à voix basse.

— Mon cher trépassé, disait Tristan à son compagnon, je vous prie de remarquer que si vous tenez à n'être pas reconnu, il faut songer à vous retirer, sinon votre incognito, qui a pu être gardé au milieu de la foule énorme qui emplissait le salon, pourra être facilement trahi, maintenant que le monde commence à s'éloigner.

— Je n'ai plus ici aucune personne de con-

naissance, dit Ulric, en jetant sur le comte de Puyrassieux, qui parlait bas à sa femme, un regard chargé de toutes les flammes de la jalousie. Tristan, à ce coup d'œil, devina le supplice atroce auquel son ami était en proie.

— Mais, lui dit-il avec une douceur toute fraternelle, rappelez-vous ce que vous m'avez promis, et tenez votre promesse comme moi-même j'ai tenu la mienne.

— Que vous ai-je promis ? fit machinalement Ulric, et sans quitter des yeux le comte et la comtesse.

— Je vous avais promis de vous introduire au bal donné par le marquis Félipe, et nous y sommes depuis deux heures. Je vous avais promis de vous faciliter un entretien avec dona Maria ; cet entretien, vous l'avez eu et personne ne l'a soupçonné. J'ai donc scrupuleusement accompli mes promesses ; ayez la même fidélité, mon cher Ulric ; souvenez-vous que vous m'avez juré que nous ne resterions ici juste que le temps néces-

saire aux adieux que vous veniez adresser d'outre-tombe à cette belle personne, dont la conduite est après tout moins condamnable que vous ne le pensez ; car votre mort la libérait des engagements qu'elle avait pu prendre envers vous.

— Eh ! mon ami, cessez de plaisanter, dit Ulric.

— Mon ami, je suis grave et ne plaisante en aucune façon. Vous oubliez la situation dans laquelle vous vous êtes mis vous-même, et c'est en cela que vous avez complétement tort. Je croyais que les morts dépouillaient, en quittant ce monde, toutes les passions qui s'y meuvent ; il faut croire que je me trompais, au moins vous m'en offrez la preuve. Mais après tout, quels sont vos projets, quelles peuvent être vos espérances dans la situation présente ? Qu'attendez-vous de dona Maria, qui ne s'appartient plus, qui est à cette heure comtesse de Puyrassieux, et qui a épousé son mari par amour, s'il faut en croire tout ce qu'on rapporte?

— C'est là qu'est la perfidie, dit Ulric. Quoi ! si peu de temps après m'avoir juré qu'elle ne serait qu'à moi !

— Mais, mon ami, vous ne lui avez point donné le temps d'être à vous, et la pauvre enfant ignorait que vous auriez le rare privilége de quitter votre tombeau, pour venir réclamer une promesse, que votre mort parfaitement authentique lui permettait d'oublier, je vous le répète.

— Mais c'est par elle et pour elle que je suis mort ; ou que je passe pour l'être, dit Ulric en se reprenant.

— J'ignorais ce secret, dit Tristan, et quand vous aurez le temps, je vous prierai de m'instruire des détails ; mais ce que vous venez de me dire ne change rien à la situation. Vous êtes pour le monde, jusqu'à ce que l'erreur soit régularisée, complétement mort, ne l'oubliez donc pas ; aussi mort qu'on peut l'être quand on a été trois mois locataire d'une fosse, creusée à six pieds sous terre dans un cimetière anglais. A l'heure qu'il

est, vous n'êtes plus que cendres, mon ami. Votre être est retourné au centre de la production universelle. Vous êtes chair à vermisseaux. Vous développez vous-même l'active croissance des arbres qui ombragent votre tombe. Les fleurs qui l'ornent sont nées de vous-même, et au résumé, vous êtes assez panthéiste, pour que je n'aie pas besoin de prendre la peine de vous dire tout cela. Or, je vous prie, encore une fois, que pouvez-vous en cet état de choses ? n'êtes-vous point satisfait d'avoir pu ressusciter pendant un jour et d'être venu, sous votre forme d'autrefois, effrayer une jeune femme à peine descendue de l'autel ? Je ne m'étonne que d'une chose, c'est qu'elle ne soit point morte de frayeur en apercevant votre fantôme se dresser entre elle et celui à qui elle vient de donner la main. Mais laissons cela : vous vouliez voir dona Maria, ou dona Sirène, vous l'avez vue ; vous vouliez lui parler, et vous lui avez parlé. C'était tout ce que vous demandiez ce matin ; que voulez-vous de plus

maintenant ? qu'attendez-vous ici ? pourquoi ne pas nous retirer ?

— Partir maintenant, les laisser seuls ! répondit Ulric en montrant le comte et la comtesse ; oh ! non, non !... cela m'est impossible.

— Cela doit être pourtant ; à moins que vous ne préfériez rester le dernier ici, et attendre que les domestiques viennent vous prier de sortir.

— Ce n'est point ici que j'attendrai, répondit Ulric. Et prenant la main de son ami, il ajouta : Je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi, mon cher Tristan... Je vous donnerais bien des explications qui vous feraient comprendre le motif pour lequel je demeure ici ; mais cela serait trop long. Vous avez fait pour moi ce que vous pouviez faire ; si je suis fou ou sage, Dieu le sait ; mais je ne veux point vous mêler plus longtemps à ma folie : ce serait trop exiger. Laissez-moi donc et retirez-vous ; ou plutôt, comme c'est vous qui m'avez amené, les convenances exigent que nous allions ensemble saluer

le marquis Félipe ; après quoi, nous sortirons tous les deux, et je m'arrangerai pour rentrer...

— Ah çà ! mon ami, que méditez-vous ?... Là, sérieusement... vous êtes sinistre comme un dénoûment de mélodrame, et je ne vous laisse aucunement à vos propres pensées : la jalousie est une mauvaise conseillère... Je sais bien que c'est un tourment horrible que de voir la femme qu'on aime et qu'on désire passer devant soi, sa main dans la main d'un homme qui va tout à l'heure effleurer sa couronne virginale... Mais, encore une fois, mon ami, vous l'avez voulu ; et combien dois-je vous dire que vous n'existez plus maintenant, pour dona Sirène, que comme un souvenir ?... Voyons, soyez calme et brave... et passez un peu avec moi sur ce balcon. Voici le jour qui commence à poindre : on dit que le spectacle du lever de l'aurore ramène à la vertu...

— Ne craignez de ma part aucun scandale ;

c'est vous qui m'avez amené ici, et je ne vous compromettrai pas, répondit Ulric en résistant à Tristan qui voulait l'entraîner sur un des balcons donnant sur le jardin de l'hôtel... Je reste, mon ami, je reste, et, s'il faut tout vous dire... j'y suis invité.

— Je présume au moins que l'invitation n'est point signée du comte de Puyrassieux, dit Tristan.

— Elle est signée de sa femme, dit Ulric à voix basse.

— Oh !... C'est impossible... c'est impossible.

— ...Tenez, fit le jeune homme en tirant de sa poche un petit papier qu'il montra à Tristan, et sur lequel celui-ci lut à la hâte ces quelques lignes :

« Ayant foi en votre honneur et en la promesse que vous m'avez faite de quitter Paris demain matin, je consens à recevoir vos adieux cette

nuit. Je vous attendrai dans le petit pavillon du jardin, où Inès vous introduira. Vous quitterez le bal au moment où je laisserai tomber mon bouquet ; ce sera le signal. Inès est prévenue, et vous guettera au départ pour vous conduire à l'endroit où nous devons nous voir pour la dernière fois.

» MARIA. »

— Eh bien, dit Ulric, vous voyez que je ne peux pas m'en aller.

— Mon ami, vous abusez de la résurrection, répondit Tristan, et vous courez le risque d'être tué une seconde fois. Le comte de Puyrassieux est élève d'Othello pour la jalousie, et élève de Grisier pour les armes ; s'il a vent de ce roman, votre affaire est claire, et vous aurez, — homme en tout privilégié, — la rare satisfaction d'être enterré deux fois en deux endroits différents. Mais tenez... voici le salon qui se vide peu à peu ; — deux heures et demie ont sonné, une

dernière fois, profitez d'un bon conseil : — allons souper tous les deux. — A propos de souper, vous savez que le café Anglais est complétement déchu. Les truffes y sont récoltées dans une succursale du Périgord qu'on appelle les Batignolles. — Sérieusement je vous convie à souper...

— Donnez-moi un rendez-vous, j'irai vous rejoindre ; mais je reste ici, ou plutôt je repars ; car voici le signal, dit Ulric en montrant dona Maria qui, se levant pour saluer quelqu'un, venait de laisser tomber son bouquet.

— Partons donc, dit Ulric. Et les deux jeunes gens allèrent prendre congé du marquis Félipe et des nouveaux époux.

— Cette femme est un chef-d'œuvre de dissimulation, pensa Tristan en voyant l'air calme sur lequel dona Maria répondit au salut que lui fit Ulric.

— Maintenant, mon cher, dit le jeune Allemand à Tristan quand ils furent dans l'antichambre,

laissez-moi descendre seul et le premier. Inès hésiterait peut-être à m'aborder si elle me voyait accompagné.

— Allez donc, dit Tristan, je vous attendrai une heure et demie au café de Foy, où je vais commander un souper pour deux bons vivants, dont un mort.

Inès, qui était aux aguets, fit un signe à Ulric comme celui-ci sortait de l'antichambre ; et sans qu'ils eussent été aperçus, ils entrèrent dans une pièce voisine, dont Inès prit la clef après avoir enfermé Ulric.

— Je viendrai vous chercher dans une heure, dit-elle en ressortant.

— Et maintenant, à l'autre, ajouta la camériste. En descendant l'escalier, et avec beaucoup de vivacité, elle rencontra François qui battait les murailles en grommelant : il était ivre à la quatrième puissance.

— Bon, dit Inès, tout ira bien. — Notre argus est aveugle.

Suivant l'usage, la jeune mariée avait été conduite dans la chambre nuptiale par deux dames, dont l'une était la tante du comte de Puyrassieux et l'autre une parente du marquis Félipe. Après lui avoir aidé à quitter sa toilette de bal, les deux femmes quittèrent dona Maria, qui resta seule ; son mari était dans l'appartement du marquis, qui avait désiré avoir un entretien avec lui.

Dona Maria était vêtue d'une longue robe en cachemire blanc, serrée à la taille par une cordelière, et ayant quelque ressemblance avec les robes que portent les jeunes novices dans les couvents. Ses cheveux, noirs et lustrés par d'humides parfums, étaient plaqués sur ses tempes et faisaient un cadre d'ébène à son visage, recouvert en ce moment d'un masque de pâleur sous lequel disparaissait presque entièrement cette brune couleur ombrée qui, lorsqu'on regardait dona, faisait songer aux vers d'Alfred de Musset sur une marquise espagnole.

Assise dans un grand fauteuil qu'elle avait avancé près de la croisée, la comtesse inclina sa tête dans ses mains et demeura quelque temps plongée dans cette attitude de rêverie, dont l'approche de sa femme de chambre vint la tirer. En voyant entrer Inès, dona Maria se leva avec précipitation et courut au devant de la caméristе.

— Eh bien ! Inès, demanda-t-elle, as-tu réussi ?

— Oui, madame.

— Et personne ne t'a vu

— Personne.

— Tu es sûre ?

— Bien sûre, madame ; ah ! pourtant, fit Inès en se reprenant, j'ai été rencontrée par François, le valet de chambre, au moment où je venais d'introduire M. Ulric dans ma chambre. Mais il il n'y a rien à craindre, François était hors d'état de rien voir.

— Ulric est donc chez toi ?

— Oui, madame.

— Et l'autre ?

— Il est dans le jardin, avec la vieille Béatrix, qui a voulu l'accompagner pour lui porter secours en cas de besoin, car le pauvre garçon est à moitié mort, cela fait pitié vraiment.

— Tu n'as point essayé de lui faire comprendre qu'il me serait impossible, cette nuit surtout, d'avoir avec lui l'entretien qu'il demande?

— J'ai essayé, madame, mais toutes mes remontrances à ce sujet ont été vaines. Il veut vous voir une dernière fois. Béatrix, surtout, l'encourage à persister dans ce projet, et, au cas où vous voudriez renoncer à tenir la promesse que vous lui avez faite tantôt dans cette lettre que j'ai eu tant de peine à faire parvenir, le jeune Mendez et sa compagne Béatrix m'ont fait comprendre qu'ils se serviraient de cette lettre pour vous forcer de venir au rendez-vous.

— Comment cela? fit dona Maria épouvantée.

— Oui, dit Inès, Enrique Mendez m'a dit : Si ta maîtresse n'est pas au jardin à l'heure indiquée,

une heure après son mari recevra la lettre qu'elle m'a adressée tantôt.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'ai-je fait? Mais que peut-il me vouloir ?... Qu'espère-t-il ?

— Il n'espère rien, et veut seulement vous voir, madame, comme je vous l'ai dit ; il est dans le jardin, caché dans un des bosquets les plus profonds, et à l'extrémité la plus opposée du pavillon, où je vais conduire M. Remfeld tout à l'heure.

— Mais s'ils allaient se rencontrer ? dit la comtesse.

— Il n'y a aucun danger, madame : Enrique peut à peine se soutenir et ne quittera pas le banc où il est assis ; quant à M. de Remfeld, je le conduirai au pavillon, où je l'enfermerai, et vous irez le joindre quand vous quitterez Enrique. Du reste, je les ai prévenus tous deux que vous ne resteriez que dix minutes avec eux. — Qu'importe le temps ? je veux la voir, m'ont-ils dit chacun de son côté. — Que madame soit sans inquiétude,

ajouta la camériste, cette démarche est toute simple et assurera la tranquillité de madame. Le plus grand mystère nous entoure, et personne ne peut se douter de l'aventure qui va se dénouer tout à l'heure ; seulement le temps passe, l'heure approche, et madame devrait profiter de ce que M. le comte de Puyrassieux est retenu chez M. le marquis pour descendre au jardin : dans un quart d'heure tout serait fini, et ces deux jeunes gens seraient hors de la maison.

— Non, dit dona Maria, j'attendrai le comte... et j'obtiendrai de lui qu'il me laisse seule cette nuit.

— Oh ! fit Inès avec un doute.

— C'est mon affaire, continua la comtesse, sois prudente, descends dans le jardin, et fais prendre patience à ceux qui m'attendent. Va vite, va... J'entends marcher... C'est peut-être le comte...

C'était en effet Ange de Puyrassieux qui se dirigeait vers l'appartement de sa femme ; il entra comme Inès en sortait, et il ne la vit pas sortir.

Le comte avait une attitude grave et solennelle, il s'arrêta un instant au milieu de la chambre et contempla Maria, qui s'efforçait de surmonter les orageuses émotions auxquelles elle était en proie, et qui s'approchait de lui le sourire sur les lèvres.

— C'est impossible, murmurait le comte en restant debout et sans avancer, tant de calme auprès de tant de perfidie ! — C'est impossible, ce François est fou, son ivresse n'est point feinte comme il le dit, elle est réelle. Oh ! non, non, je ne puis croire ce qu'il m'a dit. Allons, loin de moi ces odieuses pensées. Et il s'avança près de sa femme, lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Chère Maria, lui dit-il en la faisant asseoir auprès de lui sur une causeuse, nous voilà donc seuls, enfin.

— Oui, fit la jeune femme, dont le front s'empourpra subitement d'un nuage rose. Oh ! mon Dieu, pensait-elle tout bas, comment l'éloigner ?

— Combien cette journée m'a paru longue, combien me semblaient lentes toutes les heures qui me séparaient de cette heure de solitude ou d'amour qui vient enfin de sonner ! Oh ! ce bal, j'ai cru qu'il ne finirait pas. Et le comte prit dans la sienne, et la serra avec tendresse, la main que sa femme lui abandonna. Cette main était brûlante : la comtesse détournait la tête.

— Souffrez-vous ? lui demanda son mari avec inquiétude.

— Ce n'est rien, répondit la comtesse, un peu de fatigue, la chaleur, le bruit...

— Il fait une chaleur étouffante ici, dit le comte en se levant ; et il alla ouvrir la fenêtre, en jetant, malgré lui et comme poussé par une involontaire réflexion, un coup d'œil interrogateur sur le visage de sa femme ; il n'y découvrit aucune émotion. Dona Maria gardait son immobilité silencieuse, une pensée unique préoccupait son esprit... Comment allait-elle s'y prendre pour éloigner son mari, qui, penché à

la fenêtre, admirait la sérénité de cette belle nuit d'été ?

— Que lui dire, mon Dieu, que lui dire? murmurait la jeune femme pendant que le comte quittait la croisée et venait se rasseoir auprès d'elle.

— Maria, lui dit le comte en se mettant à genoux devant elle, laissez-moi vous répéter ce que je vous ai déjà dit plusieurs fois, laissez-moi vous remercier pour tout le bonheur que votre amour m'a donné déjà, pour tout celui qu'il doit me donner encore; quelle providence bénie vous a donc placée sur mon chemin, et si vous deviez vous y rencontrer, pourquoi donc avez-vous tardé si longtemps? Grâce à vous, Maria, cette seconde jeunesse, qui revient si rarement à ceux qui ont mal usé de la première, est avec vous revenue vers moi. Je marche de nouveau sous l'équateur de l'espérance et de l'amour, je renonce aux projets que j'avais conçus avant de vous connaître. A ceux dont le cœur est remonté

dans l'esprit, à ceux-là de marcher dans les routes ténébreuses, et de poursuivre sans trêve les fantômes d'ambition qui rendent leur front blême ; à eux les luttes des passions, les convoitises des vains honneurs ! Mais à moi, cœur rajeuni par l'amour, à moi le monde souriant des belles poésies ; à moi, tant que vous me conserverez votre tendresse, ô Maria ! à moi le vrai bonheur, l'unique félicité d'ici-bas ; à moi l'amour !

— Oui, Ange, dit à son tour dona Maria, émue par la voix vibrante de son mari, qui faisait tressaillir dans son âme tout un monde de tendresse, oui, je vous aime, et je suis fière d'être à vous. Et, comme subjuguée par un charme invincible, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de son mari.

Et pendant dix minutes au moins, les deux époux restèrent plongés dans une silencieuse extase.

Tout à coup l'heure sonna aux environs ; dona

Maria tressaillit, comme frappée d'une commotion électrique, et s'échappa des bras de son mari.

— Ange, lui dit-elle d'une voix tremblante, j'ai quelque chose à vous demander, promettez-moi que vous ne me refuserez pas. Je suis maintenant votre femme, je vous appartiens, je deviens votre esclave, et c'est avec joie..., mais pour une heure encore, et sans me demander le motif de cette bizarrerie, laissez-moi seule, pour une heure laissez-moi seule.

Le comte, étonné de cette étrange demande, ne se hâtait point de répondre : les soupçons dont on avait troublé son esprit se réveillèrent, et il allait probablement demander quelques explications, quand on frappa soudainement à la porte.

— Ouvrez, Ange, dit une voix que le comte et sa femme reconnurent pour être celle du marquis Félipe, ouvrez !

— Monsieur le comte, dit le marquis, qui

tenait un gros paquet de papiers, je viens de recevoir à l'instant, par un courrier extraordinaire, des dépêches d'une haute gravité, et à propos desquelles j'ai besoin de vous consulter. — J'ai vu de la lumière dans votre appartement, et malgré l'inopportunité de ma visite en un pareil moment, votre intérêt, peut-être, exige que vous veniez sur-le-champ prendre connaissance des pièces qu'on vient de m'adresser.

— Je vous suis, monsieur, dit le comte de plus en plus étonné ; vous le voyez, dit en se retournant vers sa femme le comte de Puyrassieux : je n'aurais point consenti à vous accorder ce que vous me demandiez, que votre liberté ne s'en serait pas moins prolongée d'une heure...; mais je vous préviens, dût-il s'agir du sort de l'univers entier, une minute de plus à cette heure, je ne l'accorderais pas, et je me rendrais ici...

— Enfin ! s'écria la comtesse quand elle se trouva seule, enfin me voilà libre... Inès, Inès !

fit-elle en appelant sa femme de chambre, qu'elle savait être dans une pièce voisine, et qui vint en effet à l'appel de sa maîtresse.

— Inès, je suis libre..., le marquis est venu chercher mon mari à cause de certaines dépêches. — J'ai une heure à moi, vite ma mante, et partons...

— Partons, dit Inès, on doit commencer à s'impatienter...

En entrant au café de Foy, où il avait donné rendez-vous à Ulric, Tristan rencontra trois de ses amis qui étaient venus achever, par un souper, une nuit passée autour d'une table de jeu. C'étaient MM. Antony de Sylvers, le vicomte Séraphin et Lazare de Chabannes-Malaurie, qui devaient tous trois, quelques jours plus tard, collaborer à une aventure dont le retentissement fut immense dans le département de la Seine et de Seine-et-Oise. Après les salutations d'usage, Tristan prit place auprès de ses amis.

— Ah çà! par quel hasard êtes-vous dehors si tôt ou si tard? demanda le vicomte Séraphin à Tristan.

— Ce n'est point par hasard, répondit celui-ci, — je sors du bal.

— Comment du bal! en cette saison! exclama le trio.

— Quel est donc l'original qui se permet ces excentricités-là? fit M. de Sylvers.

— C'était un bal de noces, répondit Tristan.

— On se mariera donc toujours? ricana Lazare.

— Heureusement pour nous, messieurs, fit le vicomte Séraphin.

— Eh! dites-moi, Tristan, demanda Antony de Sylvers, les nouveaux époux ne sont donc point de notre monde à nous, que nous avons ignoré ce mariage?

— Ah! messieurs, dit Tristan, vous jouissez d'une trop terrible réputation pour que le nouveau mari vous ait invités à sa noce, — dont

il a dû vous instruire pourtant, car il fut autrefois un des vôtres. — Vous rappelez-vous Ange de Puyrassieux ?

— Ah! très-bien, j'y suis maintenant, j'ai entendu parler de cela, en effet. Mais c'est un mariage d'amour, dit-on, un roman. N'épouse-t-il pas une jeune Espagnole, M. de Puyrassieux ?

— C'est cela même, dit Tristan, la filleule du marquis Félipe. — Une personne admirable, je vous jure.

— Eh bien ! messieurs, fit Séraphin en emplissant les verres, — buvons à la belle comtesse de Puyrassieux et à son amoureux et craintif époux.

Et les jeunes gens vidèrent leurs verres en répétant le toast.

— Messieurs, dit Tristan, voulez-vous me permettre de faire dresser un couvert de supplément? J'attends ici un de mes amis qui fut de son vivant un charmant jeune homme.

— Comment, de son vivant?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que mon ami est mort.

— Mort! exclamèrent en chœur les trois jeunes gens; la bonne plaisanterie!

— Mort et enterré, messieurs, dit Tristan.

— Comme Marlborough.

— Absolument.

— Ah çà! mais que signifie cela? — vous êtes hiéroglyphique comme les inscriptions louqsoriennes, ce soir, mon cher Tristan, dit Lazare.

— Écoutez, messieurs, je puis vous conter l'aventure, qui est assez curieuse, et qui vous intéressera d'autant plus que vous allez voir le héros tout à l'heure. — C'est mon jeune ami Ulric Remfeld que j'attends ici.

— Une histoire, c'est charmant: contez, dirent les jeunes gens.

— En ce temps-là, il y a environ six mois, mon jeune ami tomba subitement et follement amou-

reux d'une jeune fille étrangère qu'il avait rencontrée dans un salon diplomatique, où elle accompagnait un de ses parents. Cette créature était, comme disent les ballades romantiques, un véritable démon de beauté et coquette comme une Parisienne : mon jeune ami, bien que ses intentions fussent on ne peut pas plus pures, se vit tour à tour accueilli, repoussé, préféré à celui-ci, puis délaissé pour celui-là; enfin, désespéré par ses cruautés, Ulric songea à mourir. — Il eut avec celle qu'il aimait une entrevue dans laquelle il lui annonça le suprême et funeste dessein qu'il avait conçu, et, le croiriez-vous? celle-ci l'encouragea presque dans ses projets désespérés. Ulric se résolut donc à mourir et passa en Angleterre pour mettre à fin ses jours.

— Pourquoi en Angleterre? demanda un des convives.

— Parce que c'est la patrie du spleen, et que mon ami espérait qu'une fois atteint de cette

maladie, il n'oserait plus hésiter au bord de sa résolution. Ulric passa donc la Manche, et après avoir demeuré à Londres quelques jours, il alla habiter dans un petit village du comté de Sussex. Là, il recueillit ses souvenirs, il passa en revue tous ses jours passés, toutes ses heures de soleil et d'ombre, il se répéta qu'il n'avait plus rien à faire dans la vie, puisqu'il n'était pas aimé, et, après avoir mis ses affaires en ordre, il prit un pistolet et s'aventura dans la campagne, il chercha longtemps un endroit convenable pour rendre son âme à Dieu. Au bout d'une heure de marche il trouva un lieu qui réalisait parfaitement la mise en scène dramatiquement exigée pour un suicide. Il tira alors de sa poche son pistolet qu'il arma résolûment et dont il appuya le canon glacé sur son front brûlant. Il avait déjà le doigt appuyé sur la détente et s'apprêtait à la lâcher quand il s'aperçut qu'il n'était pas seul, et qu'il avait à dix pas de lui un compagnon qui était dans les mêmes intentions que lui-même

et qui s'apprêtait également à passer dans l'autre monde.

Ulric marcha vers ce malheureux, qui avait déjà le col passé dans le nœud coulant d'une corde attachée à un arbre.

— Que faites-vous là? lui demanda Ulric.

— Vous le voyez, répondit l'autre, je vais me pendre; seriez-vous assez bon pour m'aider? je crains de me manquer tout seul, n'ayant pas ici toutes les commodités nécessaires.

— Que désirez-vous de moi, et en quoi puis-je vous être utile, monsieur? demanda Ulric.

— Je vous serai infiniment obligé, répondit l'autre, si vous vouliez me tirer de dessous les pieds ce tronc d'arbre que je n'aurai peut-être pas la force de faire rouler loin de moi quand je serai suspendu en l'air, et, pour grâce suprême, je vous prierai aussi de vouloir bien ne point quitter ces lieux avant d'être bien sûr que l'opération a complétement réussi.

Ulric regarda avec étonnement celui qui

lui parlait aussi tranquillement au moment de mourir. C'était un jeune homme qui paraissait avoir vingt ans à peine, et dont les traits, le costume, le langage attestaient un homme d'une classe distinguée.

— Pardon, monsieur, lui demanda Ulric, je suis entièrement à vos ordres, prêt à vous rendre les petits services que vous réclamez de moi; mais pourrais-je savoir le motif qui vous détermine à mourir si jeune? Serait-ce un chagrin d'amour?

— Oh! non, dit l'Anglais, je ne suis pas amoureux.

— Une perte de fortune?

— Oh! non, je suis millionnaire.

— Peut-être quelques espérances d'ambition détruites?

— Je ne suis pas ambitieux.

— Mais alors...

— Voici, monsieur, puisque cette confidence paraît vous intéresser, le motif de ma mort.

— Il y a deux ans, au milieu d'un souper, j'ai parié avec un de mes amis que je mourrais avant lui. La somme engagée est assez considérable pour mériter qu'on s'en occupe. Or, comme la mort n'a pas voulu venir à moi depuis ce temps, si je ne suis pas allé à elle dans une heure, j'aurai perdu mon pari, et je veux le gagner : voilà pourquoi...

Ulric resta stupéfié.

— Maintenant, monsieur, que je vous ai fait ma confidence, je vous rappellerai la promesse que vous m'avez faite tout à l'heure, dit l'Anglais, qui, monté sur le tronc d'arbre, venait de se passer la corde au cou.

— Un instant, monsieur, de grâce... Je n'aurai jamais le courage.

— Eh! monsieur, dit l'autre, pourquoi donc m'avoir interrompu alors? je n'ai pas de temps à perdre si je veux gagner mon pari. Il est minuit moins dix minutes, et à minuit il faut absolument que je sois mort. En disant ces

mots, et voyant que l'aide d'Ulric allait lui faire défaut, l'Anglais chassa d'un violent coup de pied le tronc d'arbre qui l'attachait encore à la terre et se trouva suspendu.

L'agonie commença sur-le-champ. Ulric ne put assister de sang-froid à cet horrible spectacle et se sauva dans un champ voisin.

Au bout d'une demi-heure, il revint près de l'arbre changé en gibet, et trouva l'Anglais roide, immobile, parfaitement mort. Cette vue donna à penser à mon jeune ami; il trouva la mort fort laide, et renonça soudainement à lui aller demander la consolation des maux que lui faisait souffrir la vie. Seulement il se trouvait dans une situation fort embarrassée, car il avait écrit la veille à ses parents, à ses amis et à la femme pour laquelle il voulait mourir, qu'il avait mis fin à ses jours, et il considérait comme une lâcheté un retour sur cette résolution. Il s'effrayait du ridicule qui allait rejaillir sur lui quand on apprendrait ce

suicide avorté : chose aussi pitoyable à ses yeux qu'un duel sans résultat.

Il en était là de ses hésitations quand il aperçut à terre le portefeuille de l'Anglais pendu. Ulric l'ouvrit avec précaution, et y trouva une foule de papiers, et entre autres un passe-port pris au nom de sir Arthur Sydney. Ces papiers étaient ceux du défunt, et ce nom d'Arthur était également le sien, comme n'eut point de peine à se l'imaginer Ulric ; et voici l'idée qui lui vint à la tête. Il prit son portefeuille qui contenait les papiers attestant de son identité à lui, et les glissa dans le portefeuille du défunt, après en avoir retiré le passe-port et les papiers, qu'il mit dans sa poche.

Grâce à ce stratagème, Ulric passa pour mort. Son suicide fut annoncé par les feuilles anglaises et répété par les journaux français. Ulric assista à son convoi funèbre ; il se vit jeter en terre ; il entendit l'oraison funèbre que prononcèrent sur sa tombe quelques-uns de ses compatriotes, et

après s'être rendu lui-même les derniers honneurs, il repassa en France sous le nom de sir Arthur Sydney. Arrivé à Paris, il s'informa tout d'abord de l'effet que sa mort avait produit sur sa bien-aimée, et c'est alors qu'il apprit que celle-ci donnait le jour même sa main à un jeune secrétaire de l'ambassade de France en Espagne.

— Et ce jeune secrétaire pourrait bien être M. le comte de Puyrassieux, n'est-il pas vrai, Tristan? demanda le vicomte Séraphin.

— Messieurs, je vous demande le secret, fit Tristan.

Au même moment la porte du cabinet s'ouvrit, et un jeune homme se présenta. Sa figure annonçait la plus vive émotion.

— Messieurs, dit Tristan aux autres jeunes gens, voici notre cher défunt, mon ami sir Arthur Sydney, ci-devant Ulric Remfeld.

— Tristan, dit Ulric après avoir salué les convives, il faut que je vous parle.

— Parlez, je n'ai point de secret pour ces messieurs.

— Il faut que je vous parle en particulier, insista Ulric, et il entraîna Tristan à part.

— Mon cher ami, lui dit-il, ne me demandez aucune explication et suivez-moi.

— Où cela ?

— Au bois de Ville-d'Avray.

— Pour quoi faire ?

— Pour me battre.

— Avec qui ?

— Hé ! ne le devinez-vous pas ? avec le comte de Puyrassieux. J'ai compté sur vous pour être mon témoin.

— Mais il vous en faut deux, dit Tristan.

— Priez un de ces messieurs de nous accompagner.

— Lazare, dit Tristan, mon ami a tout à l'heure une rencontre d'honneur ; il me charge de vous prier de vouloir bien lui servir de témoin avec moi.

— Diable! dit Lazare, je suis bien fatigué, et ne me sens guère capable d'entamer les négociations en usage en pareil cas.

— Rassurez-vous, dit Tristan, il n'y a aucune négociation; on se bat dans une heure, et les témoins n'auront absolument qu'à charger les armes et à mesurer la distance.

— Si cela est ainsi, dit Lazare, je suis aux ordres de votre ami.

— C'est un combat mortel, dit Ulric, qui entrait au même moment. Partons, messieurs.

Et Ulric s'éloigna avec ses deux témoins, qui montèrent avec lui dans la voiture que Tristan avait laissée à la porte.

— Vicomte Séraphin, dit Antony de Sylvers à son ami quand ils furent seuls, j'imagine que M. de Puyrassieux est un homme mort, car je présume que c'est avec lui que va se battre l'ami de Tristan.

— Eh bien? dit Séraphin.

— Eh bien, le comte mort, la comtesse est veuve; on la dit fort belle.

— Où voulez-vous en venir?

— Demandons des cartes, et jouons à qui de nous deux lui fera la cour.

Deux jours après leur mariage, le comte et la comtesse de Puyrassieux quittaient Paris pour faire un voyage à l'étranger. Des bruits singuliers circulaient dans le monde à propos de ce départ qui n'avait pas été annoncé, et quelques personnes, indiscrètes chercheuses du pourquoi de tous les événements, petits ou grands, faisaient à voix basse, espérant le faire répéter à voix haute, des rapprochements très-bizarres entre ce voyage improvisé et quelques nouvelles diverses publiées dans les journaux. Voici quelques-uns de ces faits-Paris à l'aide desquels les curieux pensaient avoir pénétré les secrets du mystérieux départ des nouveaux époux :

« Avant-hier matin, les gardes du bois de Ville-d'Avray, ayant entendu non loin des étangs

une double détonation qui indiquait assez un duel, sont arrivés sur le lieu du combat assez tôt pour opérer l'arrestation des témoins, mais trop tard pour trouver l'adversaire vainqueur, qui avait pris la fuite depuis cinq minutes. La victime de cette rencontre funeste est un jeune Anglais arrivé à Paris depuis peu de jours, ainsi que l'indiquait son passe-port. Il a été conduit à Versailles dans un état désespéré. Les témoins ont déclaré ne pas connaître le nom de son adversaire qui les avait rencontrés par hasard, et les avait priés de l'assister dans ce combat. Les deux témoins, qui appartiennent à la classe distinguée de la société, ont été mis en liberté sous caution. Le jeune Anglais est mort dans la soirée des suites de sa blessure. Une enquête est, dit-on, commencée au parquet de Versailles. »

. . . . . .

Un autre journal judiciaire publiait le soir même la nouvelle suivante :

« Dans la nuit de jeudi à vendredi, un événe-

ment grave a mis en émoi le tranquille quartier du faubourg du Roule. A la suite d'un bal donné à l'hôtel du marquis Félipe à l'occasion du mariage d'une de ses parentes, un malfaiteur s'est introduit dans le parc de l'hôtel, et les armes qu'il portait sur lui ne laissent aucun doute sur ses intentions. Aperçu de loin par un domestique qui a l'habitude de faire une ronde tous les soirs dans le jardin, cet individu a voulu prendre la fuite, et comme il cherchait à se défendre en faisant usage des armes qu'il avait sur lui, un coup de feu tiré par le gardien l'a renversé à terre gravement blessé. Conduit au poste voisin et de là à l'hôpital Beaujon, les sœurs de l'hospice le reconnurent pour être le nommé Enrique Mendez. — Il paraît qu'entré depuis un mois à Beaujon, il en était sorti le matin même accompagné d'une femme que la supérieure de la communauté a déclaré être une religieuse espagnole. Cette femme était venue le matin parler au malade, et, à la suite de cette conversation, malgré son état

encore alarmant, l'Espagnol Enrique Mendez aurait voulu sortir de l'hospice malgré toutes les représentations qui lui avaient été faites. Interrogé sur les motifs qui l'avaient amené nuitamment dans le jardin de l'hôtel du marquis Félipe, le blessé a gardé le silence. — Son état est désespéré.

» Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que la religieuse espagnole, qui s'appelle Béatrix, a été arrêtée d'après les renseignements donnés par la supérieure de la communauté de l'hospice Beaujon. — Conduite devant Enrique Mendez au moment où il commençait à entrer dans l'agonie, cette femme a poussé des cris affreux, et se roulait par terre en prononçant des paroles de malédiction. Cette malheureuse femme est tombée bientôt dans un accès de folie, et comme le marquis Félipe arrivait dans la salle pour reconnaître celui qui avait pénétré chez lui la nuit, la religieuse s'est élancée sur lui avec des cris de rage. — Après avoir

dressé procès-verbal de tous ces événements, la malheureuse folle a été conduite à la Salpétrière. Le jeune Espagnol est mort dans la nuit. Le marquis Félipe l'avait reconnu pour avoir fait autrefois partie de l'armée de Don Carlos. »

Le lendemain, un autre journal judiciaire publiait les lignes suivantes :

« L'affaire du duel de Ville-d'Avray se continue au parquet de Versailles, et quelques éclaircissements ont été donnés à propos de cette fâcheuse rencontre qui vient de se compliquer d'un détail singulier. Il paraît que la victime ne portait point le nom que ses témoins lui avaient donné dans leur déclaration ; un des parents de sir Arthur Sydney, ayant entendu parler par les journaux de la mort de ce jeune homme, ne l'a point reconnu pour appartenir à sa famille, — bien que les papiers qu'il portait sur lui indiquassent ce nom. — On assure aussi que le meurtrier a écrit depuis à ses témoins, et leur a permis, pour décharger leur responsabilité, de donner son nom

à la justice. Cette rencontre a, dit-on, été motivée par des propos injurieux qui auraient été tenus sur le compte d'une jeune femme appartenant à une grande famille espagnole et dont le mariage avait eu lieu la veille même. — On ajoute que cette rencontre se rattache aux événements qui se sont passés il y a quelques jours dans la rue de Courcelles. — La justice continue à informer. »

Quinze jours après l'apparition de ces articles qui firent naître un grand nombre de commentaires, voici la scène qui se passait chez le vicomte Séraphin, qui, cette nuit-là, donnait à jouer. Au milieu des mille anecdotes qui forment la chronique scandaleuse de Paris, on en vint à parler du mariage du comte de Puyrassieux avec dona Maria de Valdès, et quelqu'un demandait encore la cause du brusque départ des époux.

— Ce départ n'a rien d'étrange, reprit Tristan, les nouveaux mariés étaient très-amou-

reux l'un de l'autre, ils ont voulu fuir le monde, pour passer et prolonger leur lune de miel dans une poétique solitude, et ils ont fait le voyage d'Italie. On les dit maintenant établis dans une ville située sur les bords du lac de Côme.

— Comment! vous en êtes encore là, mon cher Tristan? dit un jeune diplomate, — eh bien! permettez-moi de vous le dire, vous êtes bien en retard. Ce n'est aucunement pour aller chercher en Italie les douceurs de la lune de miel que le comte est parti en emmenant sa femme avec lui, — c'est pour éviter les poursuites dont il avait été l'objet à cause d'un duel qui a eu lieu le lendemain même de son mariage. — Vous savez bien le duel de Ville-d'Avray — dont les journaux ont parlé? c'est le comte de Puyrassieux qui a tué ce jeune Anglais sir Arthur Sydney, lequel Anglais, par parenthèse, se trouvait être un jeune Allemand nommé M. Ulric Remfeld, ainsi qu'on l'a appris depuis dans l'enquête qui a eu lieu à propos de cette affaire.

— Que dites-vous donc là, mon cher? fit un journaliste, qui se trouvait présent, au chroniqueur indiscret; prétendez-vous pas conter quelque chose de nouveau à M. Tristan?

— Mais, dit le jeune homme, je vous assure que ce que je disais là est presque inédit. J'ai appris ces détails par un de mes amis qui a des affinités avec le parquet de Versailles, et je vous assure qu'il est digne de créance?

— Mais, dites-moi, M. Tristan, est-ce qu'en vérité vous connaissez le mot de l'énigme?

— Je savais que c'était M. de Puyrassieux qui s'était battu en duel avec un jeune étranger, et je présumais que cet événement avait pu jusqu'à un certain point causer le départ du comte et celui de sa femme.

— Écoutez, Tristan, dit le journaliste, vous pouvez être indiscret jusqu'au bout, et nous dire les motifs du duel de M. de Puyrassieux avec Ulric Remfeld, puisque vous étiez le témoin de ce dernier.

— Je vous affirme que j'ignore absolument le motif de cette rencontre, et M. Lazare de Chabannes, qui était le second témoin d'Ulric, est absolument dans le même cas que moi. M. Remfeld est venu nous prendre de grand matin, et nous a priés de l'accompagner à Ville-d'Avray, où il devait se battre. — Il n'y avait aucun arrangement à prendre ; — on devait se battre sur-le-champ. On s'est battu : M. Remfeld a été blessé à mort, et, en tombant, il nous a priés, moi et Lazare, de vouloir bien favoriser la fuite de son adversaire et de ses témoins : ce qui a été fait, car M. de Puyrassieux était déjà loin quand les gardes forestiers sont accourus pour nous arrêter. Voilà tout ce que je sais à ce propos, ajouta Tristan avec le ton de la plus parfaite ignorance, et si vous en savez davantage, vous m'obligerez de m'en instruire, mon cher publiciste.

— Et, dit celui-ci, vous êtes aussi dans l'ignorance de certain réfugié espagnol, nommé Enrique Mendez qui, pendant la nuit de noces de

M. de Puyrassieux, s'était introduit dans le jardin de l'hôtel, où, pris pour un voleur par l'un des domestiques du comte, il a été blessé d'un coup de feu; car on a brûlé beaucoup de poudre à propos du mariage de M. de Puyrassieux?

— J'ignorais cela, dit Tristan.

— Eh bien! messieurs, ce soi-disant voleur, cet Enrique Mendez était tout simplement un amant comme le jeune Remfeld. Et maintenant, vous savez le motif du duel de M. de Puyrassieux, et vous devinez la cause de son départ précipité. Grâce à des protections, toute l'affaire a été étouffée, et on a laissé M. de Puyrassieux partir pour l'Italie, d'où il ne reviendra probablement pas de sitôt.

— Ah çà! mon cher ami, si tout ce que vous dites là est vrai, — et qu'on donne quelque publicité à ces détails, — voilà madame de Puyrassieux très-compromise dans l'opinion. — Comment! deux hommes sous son balcon la nuit de son mariage! Oh! ces Espagnoles!

— Une Française aurait au moins attendu au lendemain, dit quelqu'un.

— Oui, reprit le journaliste, — mais une Française n'aurait jamais machiné avec autant de calme, de sang-froid, d'innocence et de barbarie le drame dont je vais vous donner le scénario, et qu'on pourrait au besoin appeler : Dona Sirène, — ou les Dangers de la superstition. Et ce que je vais vous dire est de l'histoire, messieurs, c'est la vérité vraie, je la tiens d'une personne qui a été la confidente de madame de Puyrassieux, et qui connaît les détails de l'aventure.

— Quelle est cette confidente ? demandèrent quelques voix.

— C'est la reine de ma pensée, messieurs, — la belle Inès, que vous applaudirez prochainement à l'Opéra, où elle vient d'entrer.

— L'histoire, l'histoire. Voici : Il y avait une fois dans le beau pays des Espagnes une jeune orpheline appelée Maria, qui avait, à la mort de ses parents, été confiée à son parrain, un grand

d'Espagne. Placée dans un couvent de Madrid, cette jeune fille eut le malheur de s'attacher à une des religieuses, qui pratiquait les œuvres du démon, et dont le bréviaire sentait le soufre comme un manuel de sorcellerie. Cette créature, qui s'appelait Béatrix, abusa de l'ascendant qu'elle avait su prendre sur l'esprit de la jeune Maria, et elle ne tarda pas à la rendre accessible à la plus absurde superstition. Elle lui persuada qu'elle ne serait jamais heureuse en mariage, avant que deux hommes fussent morts pour elle.

— Oh! oh! ceci est du moyen âge, hasarda un incrédule.

— Je dis ce qui est... Cette prophétie n'inquiéta point d'abord la jeune Maria, qui songeait alors à prononcer des vœux. Mais quelque temps après, son parrain la fit sortir du couvent et la présenta dans le monde. Elle rencontra un jeune Français, le comte de Puyrassieux, dont elle s'éprit ardemment. — Et elle se ressouvint

de la prédiction faite par Béatrix. Elle alla revoir cette créature, qui lui renouvela ce qu'elle avait déjà dit, et c'est alors que dona Maria devint dona Sirène. Elle feignit de ne plus s'occuper du comte de Puyrassieux et entra en coquetterie avec un jeune officier de l'armée, à qui, on ne sait comment, elle conseilla de passer dans l'armée de don Carlos. Et il arriva que le pauvre Enrique n'échappa à la peine capitale, qui frappe les déserteurs, que pour tomber blessé sous l'épée du comte de Puyrassieux qui le soupçonnait son rival. Enrique Mendez passa pour mort.

A cette époque, le marquis Félipe amena sa filleule à Paris, où le mariage devait se conclure. Mais dona Maria s'opposa à sa conclusion immédiate. Abandonnée à une grande liberté, elle ébaucha une nouvelle intrigue avec un jeune Allemand qu'elle avait rencontré à l'ambassade d'Autriche. Et elle désespéra tellement ce pauvre et faible jeune homme, qu'il alla se pendre

en Angleterre. Une fois que sa mort fut connue, dona Maria annonça à son parrain qu'elle était prête à épouser le comte de Puyrassieux, et le mariage eut lieu. Mais le soir même de ce mariage, dona Sirène reçut deux lettres signées des deux jeunes gens qu'elle croyait morts pour elle et qui vivaient tous les deux. — Les deux lettres demandaient des rendez-vous, les deux jeunes gens voulaient seulement, disaient-ils, voir une dernière fois celle-là pour qui ils avaient failli mourir, et les rendez-vous furent accordés; mais au moment où la comtesse de Puyrassieux allait se rendre dans le parc avec sa caméristе, elles trouvèrent toutes les portes fermées, et force leur fut de rester dans la chambre.

Le marquis Félipe avait été prévenu par une amie de sa filleule avec qui celle-ci était en correspondance. On instruisait le marquis de la superstition dans laquelle vivait sa filleule, et il avait été averti également de la présence de ces jeunes gens. Le marquis montra cette lettre au

comte de Puyrassieux. — Ils se regardèrent sans mot dire, ayant tous deux une même pensée.

Une demi-heure après, Enrique Mendez... tombait sous la balle d'un domestique zélé qui le prenait pour un voleur.

Le lendemain Ulric Remfeld tombait sous l'épée du comte de Puyrassieux. Voilà l'histoire.

— Et la vieille Béatrix, qu'est-elle devenue?

— Elle est devenue folle de joie en voyant que sa vengeance, si péniblement et si longuement tramée, avait enfin réussi.

— Quelle vengeance?

— Béatrix avait, toute jeune, été séduite par le marquis Félipe. Puis, délaissée pour une actrice du théâtre *del Principe* et une grande dame allemande, Béatrix jura de se venger : et elle se vengea en effet, en faisant tuer Enrique Mendez et Ulric Remfeld par ordre du marquis Félipe, et en lui apprenant après que ces jeunes gens étaient les fils qu'il avait eus avec ses an-

ciennes rivales, l'actrice espagnole et la grande dame allemande.

— Et le marquis?

— Il s'est fait trappiste.

— Allons, messieurs, dit le vicomte Séraphin, assez d'histoires, et remettons-nous au jeu. Je reprends ma banque? — Il y a dix louis.

— Banco! dit Inès, qui entra subitement.

LE MAT DE COCAGNE

— Boum! boum! zing! zing! boum!... Suivez!... suivez la foule!... Prrrrennez vos billets!... Deux sous! deux sous par personne! un sou les enfants et messieurs les militaires!... Entrez! c'est le vrai moment!... l'on va commencer!... Boum! boum! zing! zing!...

C'est ainsi qu'un bateleur, monté sur ses tréteaux, étourdissait ses auditeurs par une infernale musique, et les invitait à jouir du spectacle qu'il faisait voir dans l'intérieur de son théâtre, ainsi qu'il appelait pompeusement une baraque

de quelques dix pieds carrés établie aux Champs-Élysées, un jour de fête publique.

La foule des badauds, séduite par la brillante improvisation du saltimbanque qui annonçait, entre autres merveilles, posséder la statue d'Abd-el-Kader, faite par lui-même, la foule se pressait aux bureaux.

— Est-ce que tu voudrais voir ça, bambin? dit un gros garçon portant l'uniforme des mousses de la marine royale à un enfant plus jeune que lui, qui ne quittait pas des yeux l'immense tableau où le directeur du théâtre en plein vent avait fait peindre ce qu'il montrait dans l'intérieur de sa tente.

— Dame! oui : ça doit être beau ; il y a des serpents à sonnettes.

— Ah! ouiche! connu! des méchantes couleuvres que ça n'a pas pour deux liards de méchanceté, à preuve qu'on les apprivoise. Mon capitaine en avait une qui pinçait de la flûte dix fois mieux que ce bobèche qui a une queue rouge, et

elle jouait aux dominos comme toi et moi. Si bien qu'un soir elle a gagné un verre de rhum à mon lieutenant, et que le timonier, qui avait parié pour elle, a perdu un écu avec le maître calfat, qui ouvrait des yeux grands comme des écoutilles.

— *Craqueur!* dit un voisin en entendant le jeune mousse débiter ces audacieux mensonges.

— C'est-y vous, bourgeois, qui me *tuteyez*, dites donc? Savez-vous que si nous étions tant seulement à bord de *la Dryade*, il y a un quart d'heure que je vous aurais envoyé rallumer ma pipe qu'est tombée l'autre jour dans la gueule d'un requin.

Le voisin du jeune mousse, voyant son air déterminé et mauvaise tête, se contenta de hausser les épaules et ne répondit pas.

Cependant l'enfant, qui tenait singulièrement à entrer dans la baraque, tourmenta tellement son compagnon le marin, que celui-ci se décida à contenter son désir. En passant devant les tréteaux, Jean Luc, c'est le nom du mousse, tendit

le bras vers un des bateleurs qui offrait, à ceux qui en voulaient prendre, des fleurets et des sabres de bois, car il y avait aussi un assaut d'armes offert par le professeur des fils de l'empereur de Kamchatka.

— Qu'est-ce que vous voulez, jeune homme? dit le préposé aux armes à Jean Luc.

— Une aiguille et une de tes lattes, Pierrot! dit le mousse, en désignant une épée de bois et un fleuret.

— Est-ce que vous plaisantez? dit l'homme.

— Nom d'un requin! Veux-tu me servir, ou si je monte là-haut, je te ratisse les épaules avec ton arsenal.

— Au fait, dit l'acrobate, ça vous regarde; voilà des armes.

Une fois entré dans la baraque, notre ami Jean, quoiqu'il fût le dernier arrivé, voulut prendre la meilleure place, ce qui faillit lui attirer de violentes bourrades. Néanmoins il se tint en repos pour jouir du spectacle.

On commença par une danse de corde, avec et sans balancier. Et comme le directeur voulait faire admirer l'habileté de ses artistes, Jean Luc l'interrompit en criant :

— Ah ben ! y sont forts vos *artisses !*

— Faites-en donc autant, vous qui parlez.

— Voilà, bourgeois ! et Jean, leste comme un écureuil, habitué du reste à courir dans les cordages des vaisseaux, fit mille prouesses sur le gros câble tendu au milieu de la tente, ce qui lui valut les bravos des spectateurs. Stupéfait de ce qu'il venait de voir, le saltimbanque attira Jean dans un coin.

— Jeune homme, lui dit-il, vous avez les plus grandes dispositions pour devenir célèbre : un jarret de fer et une habileté de singe. Si vous voulez vous engager dans ma troupe, je vous offre ma considération, des émoluments *conséquentes*, du rôti deux fois par jour et une garde-robe complète.

Jean Luc mit crânement son chapeau sur le

coin de l'oreille, et répondit : — Mon vieux bonhomme, les marins de l'escadre du Levant ne sont pas du bois dont on fait les polichinelles ; quant à ta considération et à tes appointements *conséquentes*, je m'en moque comme d'une chique. Et, si j'avais ton rôti et ta garde-robe, eh bien ! je mettrais l'un dans l'autre, car je parie bien que la volaille que vous mangez ici a plus souvent des pelures que des plumes ; et le facétieux marin désignait des bottes de légumes oubliées dans un coin de la baraque ; maintenant, continua-t-il en s'adressant à son interlocuteur, faites-moi l'amitié d'aller *voguer* à vos affaires et laissez-moi à mes plaisirs... et Jean retourna à sa place.

— Nous allons passer à d'autres exercices, dit le bateleur ; M. Cocrousminska, professeur d'escrime de S. A. le prince royal de Kamchatka, va avoir l'honneur de faire des armes avec ceux qui voudront bien se présenter.

Le susdit professeur s'avança, en effet, et sa-

lua la société en poussant une espèce de hurlement.

— Pardon, Messieurs, dit le maître de l'établissement, Monsieur vous adresse ses salutations dans sa langue nationale, car il n'est que depuis peu en France et il ignore notre langage. S'il y a des personnes qui connaissent l'idiome du Kamchatka, M. Cocrousminska se fera un véritable plaisir de converser avec elles.

— Comme ça se trouve! dit Jean Luc, j'ai touché à cette presqu'île il y a un an, et j'en connais un peu le patois. Nous allons jaboter un instant avec l'Iroquois. Et le malicieux mousse adressa *à la Première Lame du Nord*, quelques paroles baroques : l'habitant du pôle y répondit par son éternel hurlement.

— Est-ce qu'il vous comprend? dirent à Jean Luc plusieurs personnes.

— Ah! ouiche! il ne connaît que la langue des ours de son pays. Car vous saurez qu'il y a autant d'ours que d'hommes dans ces parages-

là, à preuve que j'en ai tué trois d'un coup de fusil ! et que je m'ai fait des chemises avec la peau, que c'est chaud comme un poêle. Maintenant, l'Iroquois, à nous deux !

Et les deux adversaires se mirent en garde.

Jean Luc, qui avait quelques notions d'escrime, s'aperçut bientôt que le professeur était aussi ignorant dans cet art que dans les langues du Nord, et il touchait son adversaire à toutes les passes. Enfin, il voulut en finir, profitant donc d'un instant où M. Cocrousminska se tenait à découvert, il lui fit sauter son fleuret des mains.

Un immense éclat de rire accueillit la déconfiture du tireur célèbre, qui venait de se compliquer d'un burlesque événement : c'est-à-dire que notre ami Jean, en désarmant son adversaire, avait maladroitement engagé son fleuret moucheté dans la longue barbe du professeur et la lui avait arrachée, si bien que chacun avait reconnu dans M. Cocrousminska, le pierrot qui jouait de la flûte à la parade.

— Bon, dit Jean en éclatant de rire, j'ai fait d'une pierre deux coups, je vous économise trois sous, mon brave homme, vous n'aurez pas besoin de vous faire raser.

— Cré coquin! dit Pierrot en voyant sa fausse barbe au bout du fleuret de Jean.

— Oh! bon, et de trois; il parle français maintenant.

Cependant, le public commençait à murmurer et disait que l'on se moquait de lui. Le maître des saltimbanques annonça donc, pour calmer l'orage, qu'il allait faire voir la statue d'Abd-el-Kader, sculptée par lui-même dans ses moments de liberté; il fit un signe à l'un de ses compagnons, et celui-ci levant un vieux rideau en loques, l'émir arabe apparut aux regards du public. Cette statue était tout simplement un mannequin grotesquement accoutré d'un burnous de calicot; son visage était peint en jaune et il montrait de grandes dents blanches; à son côté pendait un énorme sabre de cavalerie, et un

tuyau de pipe en élastique serpentait autour de son corps.

Plusieurs personnes s'extasiaient sur la beauté du costume et trouvaient au guerrier africain un air extrêmement farouche ; bref, chacun manifestait son opinion, soit comme critique, soit comme admirateur, lorsque Jean Luc vint encore changer la face des choses.

— Ah ça ! tas de jobards ! dit-il à ses voisins, vous ne voyez donc pas qu'on se moque de vous, et qu'on vous vole votre argent ?

— Jeune homme, dit un des bateleurs, si vous ne vous trouvez pas content, vous pouvez vous en aller, sinon taisez-vous, ou je vous ferai sortir de force.

— Toi, monsieur l'arlequin ! fais-moi l'amitié de me laisser tranquille, car si tu me manques de respect encore une fois...Enfin suffit !

Et Jean se retourna du côté des spectateurs.

— Je demande pardon à l'honorable société, dit-il, si je l'ai interrompue dans ses jouissances,

mais je ne peux pas souffrir qu'on trompe les honnêtes gens ; or, le pantin qu'est là, habillé de blanc, avec un méchant *coupe-choux* n'a jamais ressemblé à Abd-el-Kader, et j'en suis sûr, attendu que je l'ai vu, moi... Abd-el-Kader !

— Toi... menteur ! s'écria encore une fois le bateleur.

— Jeune homme, dit Jean Luc furieux, vous allez vous faire bosseler le nez... oui, je l'ai vu, et faut pas que ça vous étonne encore, et même j'ai manqué de le faire prisonnier, ce qui m'aurait valu une fameuse ration ; mais comme il avait toujours son état-major avec lui, il s'en est suivi qu'au lieu de le prendre, c'est moi que j'ai été pris. Maintenant, l'honorable société me croira peut-être, si je lui donne des renseignements positifs à l'égard de cet Africain féroce et mal élevé.

Jean, qui avait en effet été en Afrique, parlait d'ailleurs d'un ton si assuré qu'on se prit à l'é-

couter, sinon avec crédulité, du moins avec plaisir.

— Et d'abord, continua Jean d'un ton doctoral, en supposant qu'on lui prêtait quelque attention, comment Abd-el-Kader se serait-y fait tirer sa ressemblance puisque n'y a pas d'artistes dans le pays.

— Mais, jeune homme, reprit le maître bateleur furieux, puisqu'on vous le dit que c'est lui-même qui s'est fait son portrait dans ses moments perdus.

— Allons donc, farceur! est-ce qu'il a du temps à perdre, je le sais bien, moi qui ai t'été son prisonnier pendant deux mois; et ça me rappelle une aventure qui va prouver à tout le monde que vous voulez nous en imposer avec votre mannequin.

— Contez, dirent à Jean quelques personnes.

Le saltimbanque aurait volontiers donné la moitié de sa recette pour pouvoir mettre à la

porte le fâcheux critique qui lui faisait tant de tort dans l'esprit de son public. Mais comme il comptait sur le dernier tableau de son spectacle pour ramener à lui la faveur des assistants, il prit le parti de laisser parler Jean.

— Messieurs et Mesdames, dit celui-ci, comme je vous l'ai dit, le gueux, dont vous avez la soi-disant image devant les yeux, avait abusé de sa force pour me faire prisonnier, et il y avait longtemps que je dépérissais dans ses chaînes, quand un matin il me fit appeler. Une espèce de moricaud qui était à son service pour soigner son cheval, fourbir son sabre et lui bourrer sa pipe, avait été tué par les Français, et Abd-el-Kader me proposa de le remplacer, se réservant, en cas de refus, de me faire trancher la tête. Cette proposition me fut faite par un infâme déserteur qui servait d'interprète à l'Arabe.

Je réfléchis un instant, et j'acceptai l'emploi de groom, me promettant d'en tirer parti pour me venger. J'entrai donc au service de l'émir, et

je sus mériter sa confiance à tel point, qu'ayant appris que j'avais été marin, il me proposa d'être amiral en chef de toutes ses flottes ; mais comme il n'avait pas seulement une méchante chaloupe, je refusai, en lui faisant comprendre que je ne pouvais pas porter les armes contre ma patrie,

— Eh bien ! dit le bateleur, qu'est-ce ça prouve ça ?

— Ça prouve que votre pantin ne ressemble pas, *Mossieu*, et vous allez le voir.

Après mon refus, je conservai donc mes fonctions de...

— Domestique... dit le saltimbanque, enchanté de dire une méchanceté à Jean, qu'il considérait comme son ennemi mortel.

— Mes fonctions de *chambellan*, s'il vous plaît, reprit Jean ; mais comme je m'ennuyais infiniment, je voulus en finir, si bien qu'un jour, j'arrêtai dans mon esprit qu'*Abd-el-Kader* ne verrait pas le soleil du lendemain. Et Jean s'arrêta un

instant pour laisser le temps à sa narration de produire son effet.

— Mon patron, reprit-il, avait l'habitude de fumer tous les soirs une énorme pipe, dont le tuyau lui faisait dix-sept fois le tour du corps.

Le bateleur prit une baguette, et indiquant le tuyau de pipe roulé autour de son mannequin, il s'écria :

— Voilà, messieurs et mesdames.

— Oui, dit Jean, seulement celui-ci est en élastique tandis que l'autre était fait avec la peau d'un serpent de mer; or donc, quand je vis arriver l'heure où le farouche Africain allait me demander son *houka* ou sa pipe, comme vous voudrez, au lieu de la bourrer avec du tabac du Levant, je mis tout simplement... devinez?...

— De la poussière dit quelqu'un ?

— Du foin ?

— Non, reprit triomphalement Jean Luc, je voulais me venger, non pas en gamin, mais en

homme ; et ma vengeance devait être utile à mon pays.

— Expliquez-vous donc, dirent les assistants.

— Eh bien ! vous ne devinez pas... je bourrai la pipe de mon bourreau avec deux cartouches et une grenade, je remis un peu de tabac par-dessus, et j'allai me cacher sous le ventre d'un chameau pour attendre l'effet. Le soir, *Abd-el-Kader* entra dans sa tente et m'appela, je ne répondis pas ; me croyant occupé ailleurs, il pria le déserteur qui lui servait d'interprète quelquefois de vouloir bien lui allumer sa pipe : celui-ci prit un charbon allumé dans un foyer où l'on préparait la cuisine, et il le posa sur la pipe. *Abd-el-Kader* aspira une bouffée, mais, patatras ! voilà la pipe qui éclate, la grenade qui sort et casse la tête au déserteur. Quant à *Abd-el-Kader*, il en fut quitte pour cinq dents. Or, messieurs, comme le mannequin qui est là, nous montre au contraire toutes les siennes, même qu'on dirait qu'il veut nous dévorer, vous

voyez bien que ça ne peut pas être le portrait de l'émir.

Nous avons laissé Jean Luc pérorant au milieu des spectateurs du théâtre forain, et essayant de leur *prouver* comme quoi l'on se moquait d'eux. Et en effet, soit que le bavardage de l'effronté Jean Luc eût modifié l'opinion du public, ou soit que les assistants ne fussent naturellement pas satisfaits, toujours est-il que l'assemblée commençait à murmurer d'une manière inquiétante; et quelques personnes se disposaient déjà à sortir, refusant même d'acquitter la modique rétribution, en disant qu'ils ne payaient pas parce qu'ils n'étaient pas contents. Le maître de l'établissement, qui tremblait pour sa recette, voulut donc conjurer l'orage et reconquérir la faveur du public.

— Je dois avertir les personnes que le spectacle n'est pas fini, s'écria le saltimbanque. Je prierai donc l'honorable société d'attendre encore quelques instants avant d'évacuer *la salle*. Je

vais avoir l'honneur d'offrir au public un tableau vivant et animé représentant, telle qu'elle a eu lieu, la dernière éruption du mont Vésuve : on y verra ce fameux volcan vomir un fleuve de feu sur les campagnes voisines; les habitants, surpris au milieu de leur sommeil, fuyant au milieu de la nuit avec leurs femmes et leurs enfants ; la mer en furie ; les éclats de la foudre et les éclairs illuminant cette scène de désolation, rien n'y sera oublié : reprenez vos places, messieurs, mesdames.

Cet appel à la curiosité des assistants réussit bien au bateleur, et chacun reprit sa place pour jouir du merveilleux spectacle auquel il était convié.

Réunis derrière une espèce de petit théâtre, dont l'intérieur était caché au public, tous les saltimbanques étaient dans leur grand coup de feu, et préparaient le spectacle pyrotechnique annoncé. La clarinette et le fifre qui formaient l'orchestre jouèrent chacun un air dif-

férent en manière d'ouverture, et le rideau se leva.

— Mais je ne vois rien, dit un gros monsieur dont le nez supportait pourtant une paire de lunettes.

— C'est comme moi, répondit un voisin.

— Ah ça ! mais se moque-t-on de nous ? Et les murmures recommencèrent de plus belle.

— Pardon, dit un bateleur, on avait oublié de fermer le châssis ; et il indiquait une ouverture par laquelle le jour intérieur pénétrait ; ce spectacle nécessite l'obscurité pour être mieux vu.

— Tout ça n'est pas bien clair, dit Jean Luc au saltimbanque, qui fermait le châssis de façon à ce qu'une nuit complète régnât dans la tente.

Le fifre et la clarinette recommencèrent leur épouvantable charivari, et les spectateurs s'écarquillèrent les yeux, sans rien plus voir que la première fois.

— Observez bien, messieurs, cette scène magnifique : voyez la lune qui s'élève au-dessus

de la ville de Naples; voyez les gondoliers qui rentrent au port avec leurs barques pavoisées.

Les assistants continuaient à ne rien voir, mais ils patientaient, s'attendant à chaque instant à voir paraître ce que le bateleur semblait leur décrire.

Cependant celui-ci ne continuait pas moins à se faire le *cicerone* d'un tableau invisible.

— Remarquez, disait-il, toutes ces lumières qui s'éteignent dans les maisons ; les Napolitains vont s'endormir sans prévoir le désastre qui les menace. Voyez, messieurs, voyez! voici la mer qui commence à devenir furieuse, le vent qui souffle, renverse tout sur son passage ; observez. dans le coin à gauche, ces deux peupliers qui se brisent.

— Ah ça! mais c'est une plaisanterie, disait tout le monde, mais nous ne voyons rien ; et des sifflets accueillirent l'explication que le bateleur faisait. Il est inutile de dire qui sifflait le plus fort : on pense bien que c'était Jean Luc.

— De grâce, messieurs, restez encore un instant ! Tenez, voyez ! voici l'éruption qui commence. Et le saltimbanque, qui ne comprenait pas d'où venait la colère de son public, voulut mettre le feu à l'artifice représentant le mont Vésuve.

Tout le monde s'était retourné, et on aperçut une espèce de lueur qui ne jetait pas plus d'éclat qu'une veilleuse.

L'artifice, mal préparé ou humide peut-être, n'avait fait aucune explosion, et brûlait aussi tranquillement et sans plus de clarté qu'une simple chandelle.

— Allons-nous-en ! dit Jean Luc.

— Allons-nous-en ! et chacun s'apprêta à sortir.

— De grâce ! criait le saltimbanque éperdu, restez un instant.

Une épouvantable volée de sifflets accueillit cette prière.

— Va donc voir ce que cela veut dire, dit le

saltimbanque à un de ses compagnons; et toi, dit-il à un autre, place-toi à la sortie et force le monde à payer.

— Patron, dit le bateleur qui était passé dans la tente pour voir d'où provenait la colère du public, patron, on ne voit absolument rien là-dedans, il y fait noir comme dans un four; nous aurons oublié quelque chose.

— Mais quoi? Ah! mon Dieu! c'est vrai.

En effet, le bateleur s'apercevait que, à l'instar de son confrère, le singe de la fable, il avait oublié d'éclairer sa lanterne; le pauvre homme, dans sa précipitation à satisfaire les assistants, leur expliquait un spectacle qu'ils ne pouvaient voir, et que deux ou trois chandelles allumées derrière le tableau transparent qui représentait le *Vésuve* eussent rendu parfaitement visible.

Au moment où il allait réparer ce fatal oubli, un malheureux événement vint détruire l'espoir que le bateleur conservait encore de faire une

recette quelconque. Voici ce que c'était : l'artifice chargé de jouer le rôle du mont Vésuve n'avait fait aucune explosion, et sa mèche fumait tranquillement dans un coin; mais, tel qu'un acteur qui sur la scène a oublié son rôle et qui se ressouvient, le malencontreux pétard parut se ressouvenir qu'il n'était pas là pour fumer comme un tison à demi éteint; aussi, voulant réparer le temps, il éclata au moment où l'on s'y attendait le moins, et d'une telle force, que les spectateurs, qui prenaient le chemin de la porte, se retournèrent, croyant bien cette fois que le spectacle allait commencer.

Ils ne furent pas trompés dans leur attente : on leur avait promis l'éruption du *Vésuve* et un incendie ; rien n'y manquait, car l'artifice en éclatant, mal dirigé sans doute, avait mis le feu aux décors représentant la ville de Naples et ses environs ; les barques des pêcheurs, les maisons, la mer elle-même, tout était en feu, que c'était plaisir à voir; aussi le public trépignait-il d'aise

et criait-il bravo! tandis que le pauvre directeur s'arrachait les cheveux de désespoir : il était ruiné! Ce ne fut qu'au bout de quelques instants. et aux cris : *Au feu!* que les assistants s'aperçurent qu'il était bon de quitter la baraque, car les flammes commençaient à l'attaquer. Chacun se retira donc précipitamment et non sans confusion.

Au bout de dix minutes, grâce à de prompts secours, la baraque du saltimbanque était hors de danger, mais son théâtre était brûlé. Le Vésuve avait encore une fois détruit la ville de Naples.

Comme Jean Luc allait quitter le lieu du sinistre, il se sentit retenir par le bras, et s'étant retourné, il se trouva face à face avec le propriétaire du théâtre incendié.

— Eh bien! lui dit cet homme, vous voyez, jeune homme, les suites de votre plaisanterie.

— Comment? dit Jean surpris.

— Oui, continua le bateleur, elles sont peut-

être une cause du déplorable événement dont je suis la victime. C'est vous qui, par vos critiques, avez indisposé d'abord les spectateurs contre moi; vous avez brouillé tous mes exercices, et voici ce qu'il en résulte; sans votre présence, tout se serait tranquillement passé, je n'aurais pas eu besoin de me presser pour retenir le public que vous excitiez à sortir sans payer, je n'aurais pas perdu la tête comme je l'ai fait, rien n'aurait été oublié dans les préparatifs de ma représentation, et l'événement qui me ruine, moi et ma famille, ne serait pas arrivé. Que ceci, jeune homme, vous serve de leçon, et vous fasse souvenir qu'il n'est pas toujours bon de plaisanter!...

Jean comprit que le bateleur n'avait pas tout à fait tort; aussi le quittait-il, intérieurement fâché d'avoir été peut-être une des causes qui réduisaient au malheur un père de famille.

— Voyez! disait ce pauvre homme en montrant les débris fumants de son théâtre, tout ce

que je possédais était là; ce qui brûle à vos yeux, c'était mon gagne-pain et celui des miens : cette toile en lambeaux, c'était mon toit et celui de ma famille; voilà dix ans que l'un me nourrissait et que l'autre m'abritait, moi et mes enfants. Maintenant qu'ils sont détruits, pain et asile, où les retrouverai-je?

— Il n'y a donc pas moyen de réparer tout cela? dit Jean Luc, qui ne riait plus.

— Eh! mon Dieu! comment? avec quoi?

En ce moment, une bruyante acclamation qui s'élevait dans le carré Marigny vint interrompre les deux interlocuteurs. Jean retourna la tête et s'aperçut que ces bravos saluaient un homme qui venait d'atteindre le sommet du mât de cocagne, et qui, pour prix de sa pénible ascension, choisissait entre les objets suspendus à la couronne de feuillage qui se balançait au haut du mât. Quand il eut décroché ce qui lui semblait le plus à sa convenance, il se laissa glisser

joyeusement le long du cylindre enduit de savon, et il arriva à terre sans accident.

— Attendez-moi, dit Jean Luc au bateleur qui observait aussi la scène du carré Marigny, attendez-moi, je vais tâcher de réparer le mal que j'ai pu causer involontairement ; et il s'élança d'un trait vers l'endroit où s'élevait le mât de cocagne.

— Place, place ! criait-il en écartant la foule.

— Qu'est-ce que vous voulez, jeune homme ? lui dit un garde municipal placé là en surveillance.

— Je veux voir l'heure qu'il est à la montre qu'est là-haut, mon brave.

— Il est un peu tard, garçon, répondit celui qui depuis un instant en était devenu possesseur. Néanmoins, si vous voulez absolument savoir l'heure que marque ma *tocante*, regardez : il est deux heures.

— Eh bien, mon gros, reprit Jean Luc, dans

cinq minutes, si tu veux me payer à dîner, je te promets de te faire manger dans de l'argenterie, car il doit y en avoir là-haut.

— Toujours trop tard, jeune homme, il y a une heure que le couvert est enlevé.

— Quel guignon ! on n'a donc rien laissé aux amis ?

— Si fait, jeune homme, il y a encore là-haut une timbale et une pipe en argent, sans compter la couronne...

— Je me moque pas mal de cette verdure-là, dit Jean dédaigneusement.

— Allez la chercher cette verdure-là, et je vous la paie cinquante francs, moi, reprit le municipal.

— Votre parole d'honneur ?

— Aussi vrai que je meurs de soif !

— Eh bien ! attendez-moi une minute, et si vous payez le liquide, je vous prêterai le gobelet qui est là-haut, ainsi que la *bouffarde* en argent qui lui tient compagnie, si vous fumez toute-

fois? Et en deux tours de bras Jean avait mis bas sa veste et son gilet.

— Voulez-vous des cendres, lui disait-on, cela vous aidera?

— Je veux *monter*, dit Jean, et satisfait de son méchant jeu de mot, il embrassa le mât de ses deux bras vigoureux, et commença son ascension.

— Vous savez que vous avez le droit de choisir? lui cria le municipal.

— Je choisis tout, mon cher.

— Pas de bêtises, hein! si vous preniez plus d'un objet, vous en seriez pour votre course, je retirerais tout, c'est le règlement.

— C'est bon, on sera sage; et Jean, habitué comme nous l'avons dit aux manœuvres nautiques et aux fatigues du bord, s'élevait aussi rapidement qu'un écureuil. Au bout d'un quart d'heure, il touchait le sol et tenait en main la timbale d'argent. Il se fit verser un verre de

vin, et le but d'un seul trait ; puis, s'adressant à un ouvrier maçon mêlé aux curieux :

— Faites-moi l'amitié, lui dit-il, de me donner une pincée de votre tabac à fumer et une allumette.

— Pour quoi faire ?

— Parbleu ! pour étrenner la pipe qu'est là-haut, donc !

— Impossible ! dit le municipal, la même personne ne peut pas monter deux fois.

— C'est bon ! reprit Jean Luc en remettant ses habits et en s'éloignant. Ah ! murmurait-il tous bas, on ne monte pas deux fois ! faudra voir ça !... et il arriva près du saltimbanque, qui tâchait de réparer un peu sa baraque.

— Tenez ! lui dit-il en lui tendant la timbale, vendez ça ; ça vous fera toujours quelques sous pour vivre en attendant. A combien se monte le désastre, à peu près ?

— Mais, à cent cinquante ou deux cents francs.

— Alors, faites voir venir votre pierrot,

qu'il me prête sa casaque rouge et sa perruque.

— Comment ? pour quoi faire ?

— Vous le saurez tout à l'heure ; appelez toujours.

— Rognolet! Rognolet ! cria le saltimbanque à son bouffon.

Celui-ci vint en courant à la voix de son maître :

— Qu'est-ce qu'il y a, patron ?

— Prête ton costume à monsieur !

— Comment ?

— Tout de suite ! et ne réplique pas !

Le bouffon obéit ; et Jean endossa en une minute l'habit râpé qu'on lui offrait, s'enfonça une perruque en filasse sur la tête, et, méconnaissable en tous points, il retourna vers le mât de cocagne.

— Tiens ! disait-on en le voyant approcher, Pierrot qui veut monter ; et chacun se moquait de lui ; Jean avait bien envie de répondre aux mauvais plaisants, mais il craignait de se faire

reconnaître ; et il préféra garder le silence. Déjà un peu fatigué, il s'élevait moins rapidement que la première fois ; mais il atteignit enfin le faîte du mât, enleva la pipe, qui était bien d'une valeur de cinquante francs, et redescendit très-tranquillement. On lui fit des félicitations, et, pour être dans son rôle de paillasse, il fit la grimace à ceux qui le félicitaient ; et, quittant le mât où il avait été deux fois vainqueur, il retourna près du saltimbanque, à qui il offrit encore la pipe.

— Et de deux, lui dit-il, vendez encore ça, et tâchez de me procurer un troisième costume... je me sens disposé à retourner là-bas.

— Et moi je ne le souffrirai pas : ce que vous venez de faire prouve que vous avez un bon cœur et que vous êtes un digne jeune homme : vous avez réparé le tort que vous avez pu me causer, c'est bien, et ce serait mal de ma part si je vous permettais d'aller courir le danger

de vous casser un membre en tombant du mât.

— Ah bah! laissez donc, les mâts ça me connaît. J'ai été créé et mis au monde pour grimper dessus, et je commençais à m'ennuyer de n'en pas trouver à Paris. Il m'en tombe un sous les jambes, je veux rattraper le temps perdu; sans ça j'oublierais mon état. Dites à votre musicien, qui a un habit jaune serin, de me le prêter; il ne faut pas qu'on me reconnaisse. Si l'on me demande d'où je viens, je dirai que je suis un camarade de Pierrot, et que je veux tenter la fortune comme lui. Je déguiserai ma voix, on me laissera monter, et dans une demi-heure je reviendrai, cinquante francs d'une main, la couronne de l'autre, et ce soir je me coucherai sur mes lauriers. Allons, clarinette, mon ami, passe-moi ta défroque; et Jean, revêtu des habits grotesques du musicien, était méconnaissable. Pour compléter l'illusion, il avait pris la clarinette des mains de l'artiste forain stupéfait, et pour la troi-

sième fois il s'avançait vers le mât de cocagne, en haut duquel la couronne se balançait majestueusement.

— Tiens! disait-on en voyant arriver Jean, qui soufflait comme un aveugle dans son instrument, au point qu'il faisait à lui seul plus de bruit qu'une troupe de canards à qui l'on aurait tordu le cou. Tiens! qu'est-ce qu'il veut le musicien?

— Municipal, dit Jean en déguisant sa voix, qu'est-ce qui reste là-haut?

— La couronne, qui vaut cinquante francs.

— C'est pas le diable ; risquer sa peau pour si peu!

— C'est plus que tu ne vaux, criait-on à Jean.

— Et ceux qui ne vont qu'à moitié, fit celui-ci avec un air de simplicité bien joué, qu'est-ce qu'on leur donne?

— Eh! rien donc.

— C'est pas juste, puisqu'il y a cinquante francs quand on va en haut, il devrait y avoir

vingt-cinq francs pour ceux qui ne vont qu'à moitié.

— Farceur! dit le municipal.

— Dame! c'est vrai. Croyez-vous que c'est flatteur d'aller risquer sa carrière d'artiste pour si peu de chose?... Tenez, municipal, si vous voulez me donner cent francs, je monterai tout de même; j'ai besoin de cette somme pour acheter une clarinette neuve; je donne un concert dans quelques jours, et j'ai besoin d'avoir un bon instrument, celui-ci ne vaut rien... Voyez plutôt; et Jean soufflait comme un bœuf dans sa clarinette.

— Misérable! tu nous fends la tête, dit un des curieux.

— Faites-en autant, vous qui parlez.

— Eh bien! dit le municipal, montez-vous, oui ou non; un autre prendra votre place?

— Dites donc, c'est votre dernier prix cinquante francs?

— Oui, tout au juste.

— Allons, dit Jean en embrassant le pied du mât;

j'achèterai une clarinette d'occasion... Et il commença à monter, feignant d'éprouver de la difficulté, ce qui lui était bien facile, car il était exténué de fatigue.

— Il montera ! criait-on d'un côté.

— Il ne montera pas ! disait-on d'un autre.

Et Jean s'élevait cependant petit à petit ; il fut long, bien long, mais enfin il toucha victorieusement le sommet du mât, en détacha la couronne, se reposa un instant, et se laissant ensuite glisser tout doucement, il toucha le sol sans encombre.

— Donnez-moi la monnaie de ça, municipal ? et il désignait la couronne.

— Voilà cinquante francs ! vous pouvez garder la guirlande.

— Pas de doute que je la garde ; et Jean, empochant les écus, reprit sa clarinette, et s'en retourna triomphalement vers le bateleur.

—Tenez, lui dit-il, voilà encore cinquante francs : avec ce que vous aurez de la vente des autres objets vous pourrez rebâtir votre comédie ; main-

tenant, rendez-moi mes habits; payez-moi un verre de *coco*, je meurs de soif, et laissez-moi aller me coucher, car j'en ai furieusement besoin : ça me fait l'effet que je marche sur le ventre.

Le saltimbanque, qui se voyait possesseur de cent cinquante francs à peu près tant en valeur qu'en numéraire, et cela par la générosité de Jean Luc, lui pardonna volontiers le tort que ses plaisanteries avaient pu lui causer, et après l'avoir emmené se rhabiller, il le reconduisit à son hôtel du Port-Saint-Nicolas, où Jean se jeta tout habillé sur son lit.

— Vous me permettrez de venir vous prendre pour déjeuner demain? lui dit le bateleur en le quittant. Avant de vendre la timbale, je veux que nous buvions chacun un bon coup dedans... Vin ou fricot, j'ai idée que c'est meilleur dans de l'argent que dans du fer.

— Ah bah! laissez donc! dit Jean en bâillant; moi qui vous parle, dans un de mes derniers voyages, j'ai dîné à la table de Sa Majesté le roi

de *Siam;* on m'y a servi des oiseaux de paradis dans des assiettes de diamants, avec de l'argenterie en or. Eh bien, c'était fade comme tout; il faut dire aussi que le gibier dont je vous parle n'est pas plus gros qu'une noisette, et que je n'avais pas d'appétit; voyez-vous, le fricot n'est bon que lorsqu'il y en a beaucoup et qu'on a bien faim. Et Jean s'endormit comme le saltimbanque le quittait, il ne fit qu'un somme, et la nuit il rêva qu'il était nommé capitaine du vaisseau *le Grand Voltigeur hollandais*, qui, comme chacun le sait, a trois mille lieues de long; si bien que son gaillard d'arrière touche au pôle Sud, tandis que son mât de beaupré est encore engagé dans les glaces du pôle Nord.

FRAGMENTS

DU

JOURNAL D'UN ANONYME

Il y a environ une quinzaine de jours, j'étais entré chez un marchand de bric-à-brac pour acheter une paire de flambeaux d'une forme bizarre, qui, depuis un mois, excitaient ma convoitise chaque fois que je m'arrêtais devant la vitrine où ils étaient en montre. Le marché conclu, je donnai mon nom et mon adresse pour que l'on m'envoyât mon acquisition chez moi.— Comme le marchand venait de lire ce que j'avais

écrit sur son registre, il fit un geste de surprise, et regarda sa femme, qui me considéra avec étonnement. Inquiet de cet examen, j'en demandai la cause.

— Excusez-nous, monsieur, me dit le marchand, mais c'est que nous avons quelque chose à vous remettre. — Une de nos pratiques, qui connaît plusieurs de vos confrères, nous avait promis de nous procurer votre adresse ; — nous ne l'avons pas vu depuis quelques jours.

— Qu'est-ce donc ? demandai-je, étonné à mon tour.

— C'est un petit paquet qui paraît renfermer des papiers, me dit le marchand. — Je l'ai trouvé dans le tiroir d'un secrétaire acheté à la vente du mobilier d'un hôtel garni. — Ma femme est allée vous le chercher.

En effet, la marchande, qui était montée à la chambre, en redescendit presque aussitôt, et me remit un paquet gros à peu près comme un volume in-octavo, enveloppé dans un numéro de

journal, et scellé avec de la cire verte, sur laquelle se trouvait, en manière de cachet, l'empreinte d'une pièce de monnaie. Mon nom s'y trouvait écrit en grosses lettres.

— C'est bien pour vous, monsieur? me demanda le marchand en me voyant décacheter l'enveloppe sous laquelle je trouvai une lettre dont je parcourus à la hâte les premières lignes.

— Parfaitement pour moi, répondis-je en me retirant, après avoir remercié le marchand.

Rentré chez moi, je lus la lettre d'un bout à l'autre ; elle était fort longue ; sa date remontait à dix-huit mois ; je n'y trouvai point de signature : c'était la confession des souffrances d'un jeune homme attiré à Paris par le désir de se faire une réputation dans la littérature. Cette lettre, pleine de confusion, portait le cachet de cette amertume qui est le caractère des désespoirs solitaires. Elle avait dû être écrite dans un moment où l'on éprouve le besoin de s'épancher, fût-ce même avec un inconnu. C'était une

infortune franchement racontée, sans orgueil et sans humilité. — En deux ou trois endroits, je fis la remarque que l'écriture semblait détrempée, comme si des larmes se fussent mêlées à l'encre.

Je ne citerai de cette lettre que le dernier paragraphe, qui pourra servir de préface aux fragments de journal qu'on va lire ; il pourra, en même temps, me justifier, si on m'adressait le reproche d'être indiscret.

« Quant aux notes qui accompagnent cette lettre, elles ont été écrites au jour le jour, et sous l'impression même des événements ou des pensées qu'elles retracent. Prises isolément, elles n'ont, je crois, qu'un médiocre intérêt ; mais peut-être pourraient-elles servir à un romancier qui oserait ne pas reculer devant la révélation de certaines misères inconnues. — Si vous en trouvez l'occasion dans un de vos prochains ouvrages, je vous autorise à vous servir des feuillets que vous trouverez ci-joints. N'ayez, à cet égard, aucun scrupule. Je verrai avec plaisir, si

j'ai le temps de le voir, que mes souffrances auront pu servir à quelque chose. Je ne vous donne pas mon adresse, parce que vous pourriez supposer que c'est une manière indirecte de solliciter soit une réponse, soit une visite, *ou autre chose peut-être*, et que je n'ai point l'intention de me montrer importun en aucune façon. Faites de ces brouillons tel usage qui vous plaira, et si vous avez *mieux* dans vos observations ou dans vos souvenirs, — brûlez ces lamentations. »

J'ai parcouru ce cahier de notes, assez lamentables, en effet, et qui renfermaient des détails d'une misère *véritablement perfectionnée*, suivant une expression contenue dans la lettre. — J'emprunterai à ce mémorial inédit quelques-uns des passages qui m'ont le plus vivement frappé :

1er *janvier* 1846. — Il y a un an aujourd'hui que je suis arrivé à Paris, — et dix-neuf ans que je suis venu au monde. — C'est une pauvre étrenne que le bon Dieu donna à mes parents. — Dans cette année, j'ai déjà enduré plus de misères

que je ne supposais qu'un homme pût en supporter dans toute son existence. On me dit cependant que je ne suis qu'au commencement. J'ai traversé tout Paris pour aller inscrire mon nom chez un personnage qui doit me procurer un emploi. — Une animation extraordinaire agitait la ville. — Tout le monde semblait être descendu dans les rues, et tous les gens que je rencontrais avaient un air empressé. Sans doute, ils allaient porter ou recevoir des étrennes. En passant auprès d'un hôpital, j'ai entendu une vieille femme du peuple dire à une jeune fille qui l'accompagnait, en lui montrant des béquilles neuves qu'elle portait sous son bras : — « Ton père aimera bien mieux ces étrennes-là qu'autre chose. Quand on lui verra des béquilles neuves, ça lui donnera de la considération dans l'hospice, et il sera mieux vu par les sœurs. » — Après avoir couru toute la journée, couru sans but, pour me fatiguer et vaincre le besoin par la fatigue, comme je traversais le pont Saint-Michel, à minuit et demi, je

me suis senti arrêté par mon habit. C'était une petite fille de huit à neuf ans qui vendait, sur un éventaire, de mauvais bonbons en plâtre et en sucre colorié.

— Achetez-moi quelque chose, mon bon monsieur ; je n'ai pas encore étrenné. — Sa voix sonnait la faim. J'en eus pitié.

Il me restait deux sous ; je les mis sur son éventaire. Je voulais passer mon chemin ; mais la petite m'obligea à prendre un bonbon. — Je pris au hasard.

— C'est une ancre, me dit l'enfant ; ça vous portera bonheur. — Ne mangez pas ça, ajouta-t-elle naïvement ; il y a de la mauvaise peinture après, ça vous ferait du mal.

En effet, l'ancre me porta bonheur.— En rentrant chez moi, j'ai trouvé dans ma serrure un billet de mon protecteur ; il m'annonce qu'il m'a trouvé un emploi.

Allons, l'année commence bien.

5 *janvier*. — J'ai une place. — C'est chez un

tanneur de la rue Beaurepaire. — Je tiens les livres. — J'y vais tous les soirs de sept heures à minuit. — On me donne trente francs par mois. — La besogne est bien ennuyeuse, mais elle me laisse ma journée libre pour travailler. — Mon tanneur est un brave homme. — Il s'est aperçu que je n'étais pas heureux et m'a payé un mois d'avance. — Ce soir, sa femme m'a invité à souper.

6 *janvier*. — Il y avait si longtemps que je ne mangeais plus de viande, que mon souper d'hier m'a rendu malade.

10 *janvier*. — J'ai été forcé de quitter ma place. L'odeur du cuir, qui régnait dans toute la maison, me portait au cerveau et m'embrouillait le cœur. En faisant mes chiffres, j'éprouvais comme le mal de mer. J'ai été obligé de remercier mon patron. — Je lui ai reporté l'argent qu'il m'avait avancé, moins les dix jours de travail. — Sa femme lui a poussé le coude. Il m'a fait entendre que je pouvais garder l'ar-

gent. — J'ai refusé, disant que je ne devais pas accepter un salaire que je n'avais pas gagné. — Le mari a baissé les yeux, la femme a rougi. — Ils paraissaient humiliés de mon refus. — J'ai eu tort de refuser. — Si c'était une aumône, elle était faite sans forme blessante.

Moi qui trouvais Chatteron trop orgueilleux ! je n'ai pas son talent et je suis plus orgueilleux que lui. Ce ne sont pas ces grandes manières qui avanceront mes affaires.

Me voilà bien avancé. — Je n'ai plus un sou. — J'aurais dû me contraindre et rester chez le tanneur. — Oui, mais c'est cette odeur de cuir. — Petite maîtresse, va !

7 *mai*. — Je viens d'achever le dernier chapitre de mon roman. — Pauvre nouveau-né, le malheur a bien secoué ton berceau ! — Je l'ai lu à tête reposée, en m'efforçant de dépouiller tout sentiment de paternité littéraire ; je l'ai lu comme si c'était l'œuvre d'un inconnu. — C'est un ouvrage à recommencer. — Les choses inté-

ressantes sont noyées dans des longueurs où mon *moi* se prélasse, comme un convive grossier qui met ses coudes sur la table. Ce n'est pas de l'exubérance, c'est du fouillis ! — Il y a pourtant là-dedans, j'en suis bien sûr, des pages qui promettent. — Oui, mais promettre et tenir... Je recommencerai. Encore un an de perdu !

15 *juin*. — Cette nuit, comme j'étais à ma fenêtre, — une fenêtre s'est ouverte dans la cour voisine. Un homme et une femme se sont mis à prendre l'air. — J'ai reconnu l'homme ; c'est un peintre qui demeure dans la rue. Il a exposé au Salon un tableau sentimental dont la lithographie infeste tous les salons bourgeois. — Sa maîtresse est jolie. — Très-jolie, surtout quand elle se lève la nuit pour venir prendre l'air. — J'ai pensé à cette jeune femme plus qu'il n'était raisonnable.

17 *juin*. — J'ai rencontré la maîtresse du peintre au cabinet de lecture. Elle demandait la *Confession d'un enfant du siècle*. A cette demande,

je l'ai regardée plus attentivement. Elle a rougi, mais sans baisser les yeux. Elle avait au doigt des taches d'encre. Serait-ce un confrère en jupon ?

25 *juin*. — La lectrice de la *Confession* est une bonne fille ; elle a appris que j'étais malade et, toute seule, elle a trouvé un prétexte adroit pour venir me voir. — Elle est entrée dans ma chambre et m'a demandé si je n'avais pas vu son écureuil qui s'était sauvé. Elle prétendait l'avoir vu sauter par ma fenêtre. — *D'écureuil en aiguille,* — elle m'a fait de la tisane ; — je ne sais pas où elle a trouvé du sucre.

28 *juin*. — C'est une compatriote, elle s'appelle Anne, — comme la patronne de mon pays.

Nous avons lu *Brizeux*. Elle a pleuré à l'élégie du *Pont Herlo*.

Je suis amoureux d'elle. — Je crois que je le lui ai dit. — Pour elle, elle n'a dit ni oui ni non.

2 *juillet*.— Anne est morte en trois jours d'une

fièvre typhoïde. — J'ai demandé à son amant, le peintre sentimental, où on l'avait enterrée. — Il m'a répondu qu'il n'en savait rien.

. . . . . .

SON EXCELLENCE

GUSTAVE COLLINE

ÉPISODE DE LA VIE DE BOHÊME

En ce temps-là, qui n'est pas très-loin, le philosophe Gustave Colline était ambassadeur.

Sous le masque d'une aimable indolence et d'un profond mépris pour les grandeurs humaines, Colline cachait une ambition géante, et quoi qu'il fît pour dissimuler, il arrivait souvent qu'au milieu de charmants propos dont il émaillait sa conversation, on voyait

percer le bout d'oreille de l'homme politique.

Le poëte Rodolphe était le seul qui l'eût deviné. Un jour il disait aux membres du cénacle :

— Ne vous fiez pas aux apparences, messieurs, — Colline médite une ascension vers les hautes cimes sociales. — Plus je relis les excellents articles de philosophie hyperphysique et d'économie rurale que je lui fais insérer dans le *Castor*, plus je suis ancré dans cette idée que notre ami Colline est ce qu'on appelle une forte tête, et que son gigantesque chapeau est la coupole d'une intelligence supérieure, dominatrice et prédestinée. — C'est Machiavel sous l'habit pailleté de Dorat.

— Oh! oh! dirent Schaunard et Marcel, ceci est trop fort... de moka.

— Riez, messieurs, reprit Rodolphe, pour moi je sais à quoi m'en tenir. Depuis que Colline travaille au *Castor*, moniteur officiel de la chapellerie, il est vrai que les chapeliers se désabonnent

avec une fureur toujours croissante, mais, en revanche, les chancelleries des légations étrangères se sont abonnées pour leurs cabinets respectifs.

— Ah! ah! murmura Carolus Barbemuche.

— Allons donc! allons donc!

— Carolus, reprit Rodolphe, vous n'êtes qu'un déplorable Zoïle. Je suis convaincu que le philosophe Colline, notre divin maître, aura un jour les honneurs du maroquin ministériel, et que son paletot noisette s'étoilera d'une foule de nichams.

On avait beaucoup ri ce soir-là dans le cénacle de la bohême, — on avait beaucoup ri.

Un mois après, la République était proclamée, aux acclamations unanimes des rédacteurs de deux journaux.

Les bohêmes concentrèrent leur enthousiasme et n'illuminèrent pas, mais ils adressèrent à leurs créanciers une circulaire ainsi conçue :

« Citoyen,

» Ayant eu la gloire de mourir pour la patrie, j'ai chargé mon légataire universel de régler avec vous. Jetons un voile sur le passé. Salut et fraternité. — Vive la République !... »

Puis, comme le droit à la paresse venait d'être proclamé en faveur des arts et des lettres, les bohèmes se croisèrent les bras, se mirent à leur fenêtre et regardèrent la comédie en gens parfaitement désintéressés.

Quand on leur demandait leur opinion sur le nouvel ordre de choses, ils répondaient assez ordinairement :

— Nous avons remarqué que les pavés, bien qu'ils aient été retournés à propos de la République, usaient encore davantage les bottes que du temps de la monarchie. Mais, comme sous le régime actuel nous sommes tous exposés à devenir ministres, cela fait bien un peu de compen-

sation. Et ils se remettaient à leur fenêtre pour voir passer leur portier qui venait d'être nommé proconsul dans un département.

C'est alors que l'existence atteignit des proportions d'un fantastique ignoré jusque-là.

Tous les matins les bohêmes saluaient le retour de l'aurore en posant à la Providence de terribles points d'interrogation.

— Comment et de quoi vivrons-nous aujourd'hui ?

Et ils voyaient paraître devant eux un X gigantesque, symbole de l'inconnu.

Marcel et Rodolphe surtout faisaient des prodiges de valeur pour relier le jour au lendemain. Et braconnant dans toutes les industries nouvellement écloses, l'artiste et le poète, précédés d'une meute de ruses, chassaient du matin au soir cet animal féroce qu'on appelle la pièce de cent sous.

Carolus Barbemuche, dont les sympathies pour la branche aînée n'avaient jamais été un mys-

tère, avait été à Coblence, c'est-à-dire à Pontoise.

Schaunard était disparu; on présuma qu'il avait émigré dans le sein de Phémie.

Gustave Colline, seul, s'était jeté dans le mouvement révolutionnaire. Il hantait les clubs, faisait de la politique hyperphysique et fut du nombre des vingt-cinq mille candidats qui se présentèrent à la députation parisienne.

Colline fréquentait surtout assidûment un café situé aux alentours de l'Opéra. Cet établissement, connu d'abord pour une espèce de centre littéraire qui rappelait l'ancien café Procope, était devenu, après la Révolution, le vestibule des faveurs ministérielles, sans doute à cause de ses adhérences avec un journal, qui dans ce temps-là, était moralement le siége du gouvernement.

Un jour, en passant devant la maison où était situé ce journal, Colline avait remarqué un ras-

semblement considérable, et comme il en avait demandé la cause, on lui avait répondu :

— Ce sont des gens qui vont demander des places.

Colline avait eu d'abord l'intention de se mettre à la queue; mais il se rappela avoir vu jadis dans le café voisin des personnes attachées au journal qui, en politique, tenaient alors le haut du pavé, et il était entré dans ce café.

Un spectacle curieux se présenta à ses regards. Tous les habitants étaient en train de jouer à des jeux divers, qui aux cartes, qui aux dominos, qui au billard; mais les enjeux n'étaient ni en consommation, ni en argent, — on jouait des places du gouvernement.

A une table, Colline vit avec surprise un monsieur chauve qui venait de gagner en cinq points d'écarté, à un homme maigre, une sous-préfecture. C'était la septième que ce monsieur gagnait dans la journée et il paraissait si satisfait

de son gain, qu'en se retirant il donna au garçon un bureau de tabac pour boire.

A une autre table, un autre joueur, venait de perdre en cent points de dominos une recette particulière contre deux fauteuils de substituts et une direction des postes en province. Le joueur décavé alla trouver un gros monsieur très-entouré, et le tirant à part, lui demanda s'il ne pouvait pas lui prêter de quoi se rattraper.

Le gros monsieur tira un portefeuille de sa poche, l'ouvrit et dit au joueur :

—Voici une demi-douzaine de nominations de commissaires dans les départements, c'est tout ce que j'ai sur moi.

Et il les tendit au joueur, absolument comme un ami qui prête de l'argent à un ami, pour lui fournir de quoi se rattraper au jeu.

De temps en temps, à son grand étonnement, Colline entendait des gens qui se demandaient les uns aux autres :

— Avez-vous la monnaie d'un chef de divi-

sion ? ou bien : Pourriez-vous me changer une recette générale ? — Et les échanges s'opéraient, — les petites places faisaient la monnaie des grosses.

Colline, de plus en plus surpris, s'était approché du billard, où une partie très-intéressante paraissait engagée.

On y faisait une poule d'honneur. Le vainqueur devait gagner une ambassade et une pipe d'écume.

Deux conditions étaient exigées pour concourir à cette belle partie, à laquelle on assurait qu'un membre du gouvernement assistait sous le déguisement d'un garçon de café.

Il fallait d'abord, comme dans toutes les poules, fournir un prix d'entrée ; ce prix d'entrée avait été fixé à un emploi de n'importe quoi, n'importe où, mais dont les appointements ne devaient pas être moins de quatre mille francs par an.

En outre, on devait être rédacteur en chef de quelque chose.

Les concurrents étaient au nombre de six. — Colline, qui était de première force au billard, suivait les coups avec un grand intérêt.

Quatre joueurs avaient été déjà mis hors de lutte, et les deux qui restaient étaient de force égale. L'intérêt de la galerie paraissait porté au plus haut degré, les yeux de Colline étaient ouverts comme des portiques.

Tout à coup l'un des deux adversaires qui restaient, par suite d'un coup de queue donné à faux, livra à son rival un si beau jeu qu'il jugea la partie perdue pour lui.

— C'est toisé, — ma bille est faite, — j'y suis! s'écria-t-il, du ton d'un homme qui prend son parti bravement.

Cependant, après avoir fait signe à son adversaire d'attendre un instant pour jouer, il se retourna vers la galerie et dit :

— Je vends ma bille.

— Il est bon le numéro 3, dit quelqu'un, — il est blousé d'avance, et il veut vendre.

— Je vends ma bille pour une place de commissaire de police, cria le numéro 3.

Personne ne dit mot.

— Pour une place dans les télégraphes.

— C'est trop cher, dit une voix.

— Pour un bureau de papier timbré.

— On ne répondit pas.

— Parbleu! s'écria le joueur, je vends ma bille pour un petit verre, — comme ça je ne perdrai pas tout.

— Garçon! s'écria Colline.

Le garçon de café, qu'on supposait être un membre du gouvernement, s'approcha du philosophe.

— Un petit verre à monsieur, dit Colline en désignant le joueur qui venait de parler.

— Vous achetez ma bille? dit celui-ci.

— Oui, répondit le philosophe, qui, après s'être

débarrassé de son paletot noisette, était déjà en train de choisir une queue.

Mais les personnes qui avaient fait partie de la poule l'entourèrent.

— Permettez, citoyen, dit l'une d'elles, bien qu'il soit probable que la bille du numéro 3 va être faite par le numéro 5, par un hasard étrange, il pourrait se faire que vous gagnassiez.

— Si j'étais sûr de perdre, répondit gravement Colline, je ne ferais pas de sacrifices.

— Mais, dit une autre personne, c'est que l'objet de la poule n'est pas de la petite bière, — il s'agit d'une ambassade.

— Et d'une pipe d'écume.

— Enfin, reprit l'homme qui avait parlé le premier, vous comprenez, citoyen, qu'il faut que nous sachions, au cas où vous gagneriez, en quelles mains cette place considérable pourrait tomber.

— Oui, reprit la seconde voix. — êtes-vous des nôtres ?

— Je dois en être, répondit Colline.

— Mais, reprit-on, il y a dans le programme de la poule un article que vous n'avez peut-être pas lu : « Ne pourront concourir que des rédacteurs en chef. »

— Êtes-vous rédacteur en chef?

— Je le suis, répliqua le philosophe. — Et il tira de sa poche un imprimé qu'il fit circuler. — Voici le prospectus de mon journal.

— Ce n'est qu'un prospectus, dit une voix.

— Mon journal doit paraître *Lundi*, répondit Colline. Il y avait déjà deux mois que Colline abusait de cette facétie. — Il avait eu, en effet, l'idée de fonder un journal, et il en avait fait imprimer le prospectus, mais c'était là tout ce qu'il avait pu faire, — ce qui ne l'empêchait pas de dire à tous les gens qu'il rencontrait : — Je vais faire un journal; j'espère que vous y travaillerez. Et quand on lui demandait : — Quand paraît votre journal? Colline répondait :

— Il doit paraître lundi.

Cependant ses réponses ayant satisfait aux conditions exigées pour concourir à la poule, ceux qui l'avaient interrogé lui laissèrent le champ libre en lui souhaitant ironiquement bonne chance.

Comme Colline mettait du blanc à sa queue, qu'il avait choisie avec un grand soin, le joueur qui était devenu son adversaire lui dit en riant :

— Ne vous donnez pas tant de mal, citoyen; vous êtes maintenant à trois pouces de la blouse, dans une seconde vous serez dedans. C'est limpide, je n'ai qu'à souffler sur ma bille.

— Bah! dit Colline, qui sait ?

— Après tout, dit l'autre, vous ne seriez jamais que pour un petit verre. Allons, dit-il en se mettant en position pour jouer : — En avant; la belle, et gagne-moi mon ambassade !

— Citoyen, dit Colline, faites-moi le plaisir de ne pas parler aux billes, ça les intimide.

— Farceur! dit le joueur, qui se penchait sur le billard.

Mais au moment où il allait donner son coup de queue, une détonation causée par une plantation d'arbre de la liberté se fit entendre au dehors, et un mouvement involontaire ayant fait trembler le bras du joueur, sa bille, mal dirigée, au lieu de faire celle de Colline, alla se blouser elle-même.

Colline restait vainqueur sans avoir eu besoin de jouer.

— Eh bien, citoyen ? dit-il à son adversaire désappointé ; quand je vous disais !

En apprenant que la poule était terminée, tous les habitués du café accoururent dans la salle de billard pour savoir quel était le gagnant.

Colline fut entouré et complimenté ; — diverses gens le tirèrent à part et se recommandèrent à lui au cas où il emmènerait des secrétaires.

— J'ai mon monde, répondit Colline.

Le garçon de café qu'on supposait être un membre du gouvernement, vint lui remettre sa pipe d'écume.

— Et l'ambassade? demanda le philosophe; — je voudrais bien toucher l'ambassade.

— Citoyen, soyez tranquille; — veuillez seulement nous donner votre nom, — votre nomination sera signée ce soir — et paraîtra demain au *Moniteur*.

— Pourrais-je savoir à peu près quelle légation m'est destinée? — Irais-je à Londres, à Berlin ou à Vienne? Les idiomes de ces différentes contrées me sont également familiers...

— Oh! oh! lui répondit-on, comme vous y allez!... Les postes importants ont leurs titulaires,... vous serez envoyé dans une cour de second ordre; c'est déjà bien gentil.

— Enfin! murmura Colline... je fais partie du corps diplomatique... Et il allait sortir, quand un garçon de café vint lui rappeler qu'il devait un petit verre.

— C'est vrai, dit le philosophe, je l'oubliais; et après avoir fouillé dans sa poche, il en tira son mouchoir, dans un coin duquel se trouvaient enve-

loppées quelques petites pièces de monnaie, — c'étaient les fonds qu'il économisait pour faire paraître son journal; il n'y avait pas loin de trois francs dix sous.

Colline donna cinquante centimes et laissa généreusement ce qui lui revenait au garçon.

Le philosophe rentra chez lui, et passa la nuit à méditer sur la carte d'Europe.

Le lendemain, le *Moniteur* contenait ces lignes dans sa partie officielle :

« Le citoyen Gustave Colline vient d'être chargé d'une mission secrète en Allemagne. »

Trois jours après sa nomination, Gustave Colline reçut une invitation à comparaître au ministère pour y recevoir ses instructions.

Au jour et à l'heure indiqués, le philosophe entrait dans l'antichambre ministérielle.

Il était en toilette de ville, — paletot noisette, cravate blanche brodée aux coins par la main des grâces, et nouée par celles du bon goût et des amours réunis, — pantalon marron ayant les ha-

bitudes du monde, bottes religieusement cirées pour une faible somme. Son feutre, âgé d'un lustre, en avait reçu un nouveau grâce aux soins d'une brosse intelligente.

Le ministre de ce ministère était un homme qui parlait peu et fumait beaucoup. — Au moment où Colline entrait dans son cabinet, l'ambassadeur d'Angleterre en sortait, et le philosophe remarqua que son valet, qui l'attendait dans l'antichambre, l'aida à passer ses bras dans les manches d'un paletot aussi noisette que le sien. — Aussi le philosophe adressa-t-il à lord Normanby un salut de confrère à confrère.

Quand Gustave Colline fut introduit auprès du ministre, celui-ci paraissait être de fort mauvaise humeur, — sans doute à cause des interpellations qui devaient lui être adressées à la Chambre : aussi, comme il se réservait pour la séance, se montra-t-il très-économe de paroles, et du geste, se borna à indiquer un siége à Colline, qui s'assit gravement en déposant à terre une demi-douzaine

de bouquins qu'il venait d'acquérir à la porte du ministère.

Après quelques instants, le ministre prit sur sa table une pipe de terre, en secoua la cendre, et promena son regard autour de lui comme s'il cherchait quelque chose qu'il ne trouvait pas sans doute, car il fit un geste d'impatience et agita violemment une sonnette.

Un huissier se présenta :

— Quatre sous à fumer, dit le ministre.

— Colline fouilla précipitamment dans sa poche, y prit un paquet de tabac, et le tendit au ministre en lui disant :

— Oserai-je vous offrir ?

— Le ministre s'inclina et bourra sa pipe en jetant un regard d'envie sur celle que Colline venait de sortir de son étui.

— Vous avez là un joli brûle-gueule, dit le ministre.

— En effet, répondit le philosophe, il est

agréable, je m'en sers quand je vais dans le monde.

Mais Colline fut pris d'une vive inquiétude, en voyant le ministre qui, au lieu de lui rendre son tabac, le mettait dans sa poche.

— Serait-il élève de Schaunard? pensa le philosophe, en se rappelant que l'auteur de la symphonie du *Bleu dans les Arts* avait également l'habitude de fourrer dans sa poche le tabac de ses amis.

Cependant le ministre se rappela son oubli, et avec un regard expressif qui voulait dire : « Mille excuses, j'ai une tête de linotte, » il rendit le tabac à Colline, qui bourra sa pipe, et dit au ministre, quand celui-ci eut allumé la sienne :

— Pardon, oserai-je vous prier de me communiquer votre feu, si vous n'avez plus besoin de cet élément ?

Et tous deux se mirent à fumer en face l'un de l'autre.

— Citoyen, dit tout à coup le ministre, qui

parla comme une personne naturelle, vous êtes nommé ministre plénipotentiaire à la cour de... en Allemagne.

» Dans trois jours vous prendrez vos passe-ports et vous partirez pour le lieu de votre destination. Des instructions ultérieures vous feront connaître ce que vous aurez à faire ; voici un mandat de deux mille francs pour subvenir aux frais du voyage et de séjour, à la cour... Vous tâcherez de vous procurer un habit noir, ajouta le ministre, ça se porte... » Et après avoir remis à Colline une ordonnance de payement sur le Trésor, il indiqua par un geste que l'audience était terminée.

Colline sortit à reculons, et arriva ainsi jusqu'à la porte du Trésor. Après avoir passé dans dix-sept bureaux, il se trouva enfin mis en face de ces deux mille francs, qui lui furent payés en or.

Le philosophe eut d'abord l'idée de prendre plusieurs cabriolets, mais il trouva sous ses pas

le marchepied d'un omnibus et il s'y précipita.

Il avait la tête si troublée que lorsque le conducteur lui réclama le prix de sa place, Colline lui mit dans la main ses deux mille francs en or, et lui demanda la monnaie.

En passant dans la rue Vivienne, Colline aperçut par une portière de la voiture ses deux amis, Marcel et Rodolphe, qui examinaient avec un vif sentiment de curiosité le musée vivant, étalé à la devanture de Chevet.

Colline fit arrêter sa voiture, descendit, sans être aperçu de ses deux amis, alla se planter derrière eux, dans l'intention de leur faire une bonne charge.

Tantalisés par le spectacle appétissant des odorants comestibles, les deux bohêmes ressemblaient dans leur contemplation à ce personnage affamé d'un roman espagnol qui faisait maigrir les jambons rien qu'en les regardant.

— Ceci s'appelle une dinde truffée, disait Marcel, en indiquant une magnifique volaille laissant

voir à travers son épiderme rosé et transparent les tubercules périgourdins dont elle était farcie. J'ai vu des gens impies manger de cela sans se mettre à genoux, ajouta le peintre en jetant sur la dinde des regards capables de la faire rôtir.

— Et que penses-tu de ce modeste gigot de présalé? dit Rodolphe; comme c'est beau de couleur! on le dirait fraîchement décroché de cette boutique de charcutier qu'on voit dans un tableau de Jordaens. Ce gigot est le mets favori des dieux et de madame Chandellier, ma marraine.

— Vois un peu ces poissons, reprit Marcel en montrant des truites. Ce sont les plus habiles nageurs de la race aquatique. Ces petites bêtes, qui n'ont l'air d'avoir aucune prétention, pourraient cependant s'amasser des rentes en faisant des tours de force. Figure-toi que ça remonte le courant d'un torrent à pic aussi facilement que nous accepterions une invitation à dîner — ou deux. J'ai failli en manger.

— Et là-bas ces gros fruits dorés à cônes, dont

le feuillage ressemble à un arsenal de sabres sauvages, on appelle ça des ananas, — c'est la pomme de reinette des tropiques.

— Ça m'est égal, répondit Marcel, en fait de fruits, je préfère ce morceau de bœuf de Hambourg ou ce simple jambonneau cuirassé d'une gelée glacée jaune et transparente comme l'ambre.

— Tu as raison, reprit Rodolphe, le jambonneau est ami de l'homme ; — cependant, je ne repousserais pas ce faisan.

— Je crois bien, répliqua le peintre, c'est le plat des ambassadeurs — on n'en mange que chez eux.

— Baôum ! fit Gustave Colline, en passant soudainement sa tête entre celle de ses deux amis. Vous en mangerez chez moi, et sans ajouter un mot, le philosophe tira de son portefeuille la lettre ministérielle qui lui annonçait sa nomination et la mit sous les yeux de Rodolphe et de Marcel,

et à cette exhibition. Il ajouta celle d'une poignée d'or.

Ici, je fais comme M. Chopin, peintre d'histoire, aurait dû faire depuis longtemps, — je renonce à peindre.

— Vous êtes au grenier de l'étonnement, dit Colline à ses deux amis. — Le philosophe voulait dire au comble. — Je vais vous conter mon histoire, figurez-vous. — Mais nous ne pouvons causer dans la rue. Il faut entrer en quelque endroit.

— Montons chez moi, dit Marcel.

— Est-ce que tu loges dans ce quartier? demanda le philosophe.

— J'habite là, répondit l'artiste, en montrant une berline de remise qui stationnait à quelque distance.

— Comment! fit Colline avec étonnement, tu demeures rue Vivienne, dans cette belle maison?

— Eh! non, dit Marcel, je loge dans la voiture.

— Comment! je ne comprends pas celui-là.

— Montons d'abord dans la voiture, dit Marcel, nous nous expliquerons.

— Ah ! je suis bien intrigué ! exclama Colline, qui, en s'asseyant dans la berline, avait remarqué qu'elle contenait un fourneau et les premiers objets indispensables pour faire la cuisine.

— Où allons-nous ? messieurs, vint demander le cocher.

— Nous n'allons pas, nous restons, — et si l'on venait me demander, vous ne laisseriez monter personne, je n'y suis pas, dit Marcel. Maintenant, Colline, tu as la parole.

— Narre, ajouta Rodolphe.

— Après vous, répondit le philosophe. Que signifie cet équipage dans lequel je vous rencontre?

— C'est bien simple, dit Marcel, il y a quelque temps, j'ai connu un jeune homme très-riche. Il m'avait choisi pour être l'aide de camp de ses plaisirs, son cicérone à travers les délices de la vie parisienne. Un beau jour, il disparut subite-

ment pour aller recueillir l'héritage d'un de ses oncles, mort des suites de la joie qu'il avait éprouvée à la proclamation de la République. Cette voiture se trouvait payée d'avance pour un mois, — et n'en ayant pas d'autre, — j'en ai fait ma résidence, c'est très-commode pour mes créanciers. — Malheureusement, sa location expire dans trois jours.

— Et toi, demanda Colline au poëte Rodolphe, que fais-tu? où loges-tu?

— Moi, j'habite à bord de *la Dryade.*

— Qu'est-ce que ça? demanda le philosophe.

— *La Dryade* est un bateau à vapeur qui fait un service commercial entre Paris et Rouen. Je connais le capitaine et il m'a donné une petite cabine à son bord, — seulement je suis obligé d'aller deux fois par semaine à Rouen.

Quand son tour fut venu, Colline raconta à ses amis par quelles voies mystérieuses la Providence l'avait fait entrer dans le corps diplomatique.

Le soir, il offrit à dîner aux bohèmes et leur prêta un peu d'argent, pour qu'ils pussent se procurer des domiciles plus sérieux.

A quelques jours de là, et d'après les conseils de Rodolphe et de Marcel, Gustave Colline, dont le départ pour l'Allemagne n'était pas encore fixé, résolut de signaler son introduction dans le concert européen, par une petite fête diplomatico-hyperphysique.

Le poëte Rodolphe fut chargé de dresser la liste de tous les représentants des puissances étrangères actuellement en résidence à Paris. Pour donner plus de sérieux et plus d'autorité à ses invitations, Rodolphe les écrivit sur du papier, têtes de lettres du journal *le Castor*.

Voici l'exemplaire de cette circulaire qui fut adressée à l'ambassadeur d'Angleterre, pour lequel Colline avait une sympathie particulière, — depuis qu'il avait remarqué que le paletot de l'excellence anglaise était de la même couleur que le sien, ce qui avait fait dire à Rodolphe :

— Probablement que le noisette est une couleur diplomatique.

Un matin, lord Normanby reçut donc la lettre suivante :

Le Castor, journal de la Chapellerie parisienne.

« Paris, le ...

« Le citoyen Gustave Colline, ministre plénipotentiaire de la République française près de la cour de..., a l'honneur d'inviter Son Excellence lord Normanby, ambassadeur de S. M. la reine des Iles Britanniques (Angleterre, Irlande et Écosse, capitale Londres, sur la Tamise), à venir dîner sans cérémonie, chez lui, mardi prochain.

» Il y aura du dessert. »

— Invites-tu le ministère? demanda Rodolphe.

— Je crois que ce serait bien plus régulier, répondit Colline ; mais pas pour le dîner, pour la soirée seulement.

— Invitons le ministère, dit Rodolphe.

Et les ministres reçurent cette autre circulaire :

Le Castor, journal de la Chapellerie parisienne.

« Paris, le ...

« Le citoyen Gustave Colline, ministre plénipotentiaire de la République française près de la cour de..., a l'honneur d'inviter le citoyen-ministre (suivait la désignation) à venir passer, mardi prochain, la soirée dans ses magnifiques salons. — Il y aura de la bougie.

» *N.-B.* On rira! (Nous n'avons qu'un temps à vivre.) »

— Mais j'y pense, dit Marcel, quand les invitations furent lancées, tes magnifiques salons seront trop petits pour contenir tout ce monde. Les ambassadeurs amèneront sans doute leurs épouses.

— Diable! dit Colline... c'est vrai.—Comment faire?...

— Au fait, c'est bien simple, dit Rodolphe,— il faut envoyer une note aux journaux.

Et la veille du dîner, les feuilles politiques publiaient la note suivante :

« Les magnifiques salons du citoyen Gustave Colline, ministre plénipotentiaire de la République française près de la cour de..., n'étant pas assez grands,—cet homme d'État a l'honneur d'informer MM. les ambassadeurs des puissances étrangères que les invitations qu'ils ont reçues ne sont valables que pour une personne. En conséquence, leurs épouses ne seront pas admises cette fois.— Néanmoins, il y aura un de ces jours une journée spéciale pour les ambassadrices.—Une mise distinguée sera de rigueur. »

— Comme ça, les convenances sont sauvegardées, dit Colline en lisant cette note, qui causa de grandes tempêtes dans le monde du protocole.

Il est inutile de dire que les ambassadeurs des puissances étrangères négligèrent de répondre à l'aimable invitation de leur nouveau collègue, Son Excellence Gustave Colline.

Le philosophe en prit son parti.

— Je suis sûr, dit-il à Rodolphe, que dans le fond les représentants des traités de 1815 seraient enchantés de venir déguster mes vins généreux. Mais leur position officielle les retient captifs au rivage du servilisme. Cependant, je maintiens mon festival, et je verrai à me procurer quelques personnages politiques.

— C'est très-facile, dit Rodolphe, tu n'as qu'à faire distribuer au café de... la carte du festin. Tu feras salle comble.

— J'y songerai, dit Son Excellence Gustave Colline.

Le peintre Marcel, qui avait été nommé ordonnateur des réjouissances diplomatiques, avait fait remarquer à Son Excellence Gustave Colline que ses magnifiques salons étaient décorés avec une

mesquinerie déplorable et le mauvais goût le plus parfait.

— Cependant, répondit Colline, je t'ai confié des sommes importantes pour embellir ce séjour. — Eh quoi! fit le philosophe avec étonnement, tu ne t'es pas seulement procuré de tapis de la Savonnerie? A quoi as-tu donc dilapidé mes fonds?

—Tu m'as donné quinze francs, dit Marcel, je les ai honnêtement dilapidés en achat et location de choses indispensables. Mais si tu exiges des objets de luxe, tels que fauteuils, et des serviettes pour les ambassadeurs des grandes puissances, dont tu désires te concilier l'estime, il faut augmenter le budget des dépenses.

— Eh bien, dit Colline, voilà encore douze mérovingiens (douze francs sans doute), mais cette fois, n'épargne rien.

— Sois tranquille, répondit Marcel. Maintenant, je te promets une éclipse totale de Balthasar.

En effet, grâce à ce subside additionnel, Mar-

cel put lâcher de l'éperon à son imagination, et fit largement les choses.

D'abord il acheta un palais.

C'était un magnifique palais en marbre blanc, avec colonnes de jaspe, bas-reliefs et tableaux de grands maîtres, y compris les frais d'adjudication et de transport,— ce palais coûtait neuf francs soixante centimes.

Marcel l'avait acheté à l'hôtel Bullion, où il faisait partie d'une vente de décorations de théâtre.

Colline prodigua à Marcel les noms les plus chers.

Le palais fut immédiatement dressé dans la grande pièce du logement de l'ambassadeur.

Ce décor se composait d'une toile de fond représentant un péristyle grec ouvrant sur des jardins anglais.—Par les fenêtres on apercevait le mont Vésuve et la cathédrale de Strasbourg, réunis côte à côte par un caprice d'un décorateur ami de l'anachronisme. Des portants de cou-

lisses figuraient des colonnes contre lesquelles se tenaient appuyés, hallebarde au poing, des soldats de la garde prétorienne.

C'était splendide.

— Comme il n'y a point de palais sans suisse, dit Marcel, je me suis procuré un costume de Guillaume Tell, dont se revêtira le concierge de la maison, ce qui produira un excellent effet.

— L'Helvétien était de rigueur, dit Colline en approuvant.

— Mais ce n'est pas tout, ajouta Marcel, en développant un paquet qu'il tenait à la main. Voici un objet que je n'hésiterai pas un seul moment à appeler le dernier mot de l'art.

— Ah! ciel! s'écria Rodolphe, un melon.

— Au mois d'avril, quelle primeur! dit Colline.

— Oui, reprit Marcel, seulement je le crois de l'année dernière. — Je l'ai acheté d'occasion, mais il paraît bien conservé et fera l'usage d'un neuf.

Au même instant le portier de la maison, qui

était effectivement vêtu en Guillaume Tell, apporta à Colline une lettre du ministre, et en l'offrant au philosophe il eut soin de présenter sa hallebarde, ainsi que Marcel lui avait recommandé de le faire.

Cette dépêche mandait immédiatement Son Excellence Gustave Colline au ministère.

Il s'y rendit avec la rapidité d'une flèche lancée d'une main sûre.

— Citoyen, lui dit le ministre, j'apprends ce matin, par les journaux, que j'ai reçu, il y a quinze jours, une dépêche télégraphique qui m'informe que votre présence à la cour de... est absolument nécessaire. L'influence russe gagne du terrain dans cette principauté ; il faut aller la combattre. L'envoyé du czar est un homme très-fin, je vous préviens, et vous aurez affaire à forte partie.

— Fut-il plus fin qu'un cheveu, répondit Colline, je le mettrai dedans sans balancer.

— Je vais préparer vos dernières instructions,

dit le ministre, vous partirez demain au retour de l'aurore.

— Pardon, dit Colline, cela m'est impossible. J'ouvre précisément demain mes salons à quelques amis politiques, et il serait indécent que je ne fusse pas là pour faire les honneurs. Je prie donc M. le ministre de m'accorder un sursis : l'envoyé russe ne perdra rien pour attendre.

— Je ne puis prendre sur moi de vous accorder un délai, répondit le ministre, j'en parlerai au conseil, et je vous ferai savoir ma réponse par mon secrétaire. Cependant tenez-vous prêt à partir demain matin.

— Mes préparatifs sont tout faits, il ne me reste plus qu'une garniture de boutons à mettre à l'habit noir que je me suis procuré, selon les conseils de Votre Excellence.

En sortant du ministère, Colline rencontra le juif Médicis qui, ayant appris la nomination du philosophe, le félicita longuement.

— Vous allez probablement monter votre maison ? dit le juif.

— Indubitablement, répondit Son Excellence.

— Il vous faudra un intendant, continua Médicis.

— Un au moins, dit Colline.

— En ce cas, reprit le juif, je me recommande à vous, non pour moi, mais pour un de mes amis, un ancien diplomate, décoré de plusieurs ordres, et qui, pour le moment, marche dans d'assez mauvais souliers ; un homme précieux qui fréquente tous les grands hommes de l'Europe politique ; aussi, connaît-il à fond toutes les questions à l'ordre du jour. En 1815, il collabora au Congrès de Vienne, en qualité de garçon de bureau, et M. de Metternich avait pour lui une estime particulière. En outre, il sait faire la cuisine et marque le linge adroitement ; il pourrait vous être d'une grande utilité.

— Au fait, dit Colline, j'y pense. J'admets demain à ma table tout ce qu'il y a au monde

d'intrigants politiques ; il est évident qu'en dégustant mes vins généreux, ils vont me tâter mes bosses et essayer de me mettre dedans.

— N'en doutez pas, n'en doutez pas, reprit Médicis, il vous feront un tas de misères.

— J'ignore les premiers éléments de l'escrime diplomatique, dit Colline, et avant de me présenter sur le terrain, il serait urgent que j'apprisse au moins quelques paroles et que je susse manier le protocole.

— Eh bien ! je vous conseille d'aller voir mon ami, répondit Médicis, je vous le répète, c'est un homme prodigieux, une de ces vastes intelligences que la fatalité condamne à l'anonyme ; il vous donnera quelques leçons de diplomatie, et pour la moindre des choses, vous apprendra cette fameuse botte familière à M. de Metternich.

Une heure après, Gustave Colline était chez l'ami de Médicis.

C'était un vieillard jaune, sec et long ; il avait l'air d'un joujou de Nuremberg vivant.

— Monsieur, dit Colline.

— Appelez-moi Excellence, dit le vieillard, j'y suis habitué et c'est plus convenable.

— Excellence, reprit le philosophe, je suis moi-même Son Excellence Gustave Colline, ambassadeur de la République française près de la cour de... et sur le point de partir pour cette résidence, je viens, sur la recommandation de M. Médicis, réclamer quelques étincelles de vos lumières.

— S'il en est ainsi, répondit le vieillard, je prierai Votre Excellence de vouloir bien me permettre de me revêtir de mon costume officiel.

Cinq minutes après, le vieillard revint. Il avait revêtu son habit de diplomate qui le faisait ressembler à un figurant du Théâtre-Italien. Un immense jabot — qui semblait avoir une petite vérole de grains de tabac — flottait sur sa poitrine constellée d'ordres mystérieux.

— Maintenant, dit-il à Colline, je suis aux ordres de Votre Excellence.

— Pour cette fois, fit le philosophe, je me bornerai à vous prier de m'indiquer les premiers éléments du métier, et les mots les plus usités du dictionnaire des hommes appelés à régir la destinée des peuples.

— Excellence, reprit le vieillard, la diplomatie est à la fois la science la plus simple et la plus compliquée. Pour aujourd'hui, et selon les vœux de Votre Excellence, je me bornerai sommairement à lui indiquer les principes fondamentaux sur lesquels repose cette science : — 1° je conseillerai à Votre Excellence d'adopter la culotte courte et le jabot.

— Pourquoi ? dit Colline étonné.

— Il est impossible de faire sérieusement la diplomatie sans culotte courte et sans jabot, dit le vieillard. — Pour mon compte, je suis même convaincu que M. de Metternich, mon auguste maître, doit une partie de sa supériorité à la perruque et à la poudre. — Appelez-en à l'histoire, et vous verrez que tous les traités histori-

ques importants ont été conclus par des diplomates en culotte courte et en jabot. — Mon ami Médicis vous fournira, à très-bon compte, un jabot de Valenciennes garni de tabac d'Espagne ; cela peut paraître puéril à Votre Excellence, mais en diplomatie, je lui ferai observer, — et je parle par expérience, — que les puérilités sont les choses les plus importantes ; — en outre, j'adresserai une question à Votre Excellence : — Sait-elle jouer à la bouillotte ?

— Non. Ah ! non, répondit Colline.

— Tant pis, répliqua le vieillard, je conseillerai à Votre Excellence d'apprendre ce jeu ; il est aussi indispensable à un ambassadeur, que l'arithmétique est nécessaire à un mathématicien. La bouillotte est le conservatoire de la diplomatie ; car, la diplomatie est, au fond, l'art de savoir engager son jeu et de le faire tenir par ses adversaires, tout en ayant brelan dans les mains. — En outre, continua le vieillard, dans les entretiens que Votre Excellence pourra avoir

avec ses collègues, je lui conseillerai de faire une grande consommation d'adverbes, cela donne du montant et indique le diplomate de race.

— Très-bien, dit Colline, avant de partir pour la cour de... je ferai mettre dans ma malle une provision d'adverbes.

— Enfin, reprit le vieillard, — et je prie Votre Excellence de me prêter la plus grande attention; — toutes les fois que vous aurez un traité à conclure, une notification ou un mémorandum, j'inviterai Votre Excellence à n'apporter dans la rédaction des articles que des termes confus; de ces mots *janus* qui disent à la fois oui et non ; enfin, d'éviter le plus possible la clarté et la précision. Un bon traité ne doit jamais rien terminer; car, entre nous, je ferai remarquer à Votre Excellence que si l'on réglait les affaires politiques avec clarté, ce serait, au bout d'un temps donné, la mort de la diplomatie.

— Parbleu ! dit Colline, il n'y aurait plus d'eau à boire dans le métier ; ce que vous dites là est

limpide comme du cristal, — et le philosophe glissa une pièce de quarante sous dans la main du vieillard, qui lui dit :

— Si Votre Excellence désirait connaître quelles sont les intentions de l'avenir à son égard, je possède également l'art d'écarter les voiles qui dérobent les secrets aux faibles mortels...

— Merci, dit Colline, j'ai mon épouse qui est très-forte là-dessus...

— Je fais également des chaussons de lisière, continua le vieillard. Si Votre Excellence en désire... pour aller à la cour...

— Je vous remercie, dit Colline, et je prie Votre Excellence de me faire l'honneur d'assister au dîner que j'offre demain aux sommités politiques.

— J'accepte avec reconnaissance, dit le vieux diplomate, et au cas où vous ne vous seriez pas encore procuré de madère, je me recommanderai à vous. J'en ai d'excellent... à des prix modérés.

— Merci, dit Colline, j'ai un intendant qui fait mon madère lui-même pour être plus sûr.

Le jour du grand dîner diplomatique était enfin arrivé. Le matin de ce jour solennel, Schaunard, qui était disparu depuis longtemps, tomba subitement du ciel entre les bras de Colline.

— D'où viens-tu ? demanda le philosophe.

— J'étais dans mes terres, répondit Schaunard... J'ai senti l'odeur du dîner et me voilà.

— Ah! fit Colline avec embarras... C'est bien aimable de ta part... et je regrette vivement...

— Quoi donc ? dit Rodolphe, étonné de ce langage... Est-ce que Schaunard n'est pas des nôtres?

— Mes amis, mes bons amis, dit Colline, en chiffonnant son jabot, vous comprenez... il est des situations où l'amitié se trouve mise à de rudes épreuves. Enfin, il m'est impossible de vous recevoir à ma table ce soir. Les grands intérêts politiques qui agitent le monde y seront

discutés, et peut-être les personnages importants qui m'honorent de leur appétit trouveraient-ils étrange que j'aie invité des étrangers... Au reste, j'aurai soin à ce que l'on vous garde de tous les plats... Vous dînerez à l'office.

— Canaille ! dit Marcel.

— Les bras m'en tombent, dit Rodolphe épouvanté.

— Ramasse-les, reprit Marcel, et allons-nous-en ; — ça révolte l'humanité.

Mais l'accès d'ingratitude dont le philosophe avait été atteint n'eut pas de suite.

Le soir, à six heures, les garçons du restaurant à *quarante sous par tête*, avec qui Colline avait traité à forfait, dressaient le festin dans la grande salle du palais.

Mais au moment où l'on attendait les convives, une nouvelle dépêche du ministère enjoignait à Colline l'ordre de partir immédiatement. Un post-scriptum lui annonçait qu'il recevrait des instructions à Strasbourg.

— Sacrebleu! dit Colline, ceci est violent. J'ai presque envie de donner ma démission. Qu'est-ce qu'il y a donc de si pressé à la cour de...? Une demi-heure après, le secrétaire du cabinet du ministre venait lui-même s'assurer du départ de Colline.

— Diable! fit celui-ci, il paraît que c'est sérieux et qu'une minute de retard pourra mettre l'Europe en feu. Comment faire? Et mon monde qui va venir...

— Es-tu connu à la cour de...? demanda Rodolphe au philosophe.

— Oh! dit celui-ci, de réputation seulement.

— Eh bien, dit Marcel, si on ne te connaît pas autrement, reste encore ici quelques jours et envoie un commissionnaire à ta place.

— Non, dit Colline, décidément, je vais partir... Vous ferez au corps diplomatique les honneurs de mon palais, et vous lui présenterez mes excuses officielles.

En montant dans le fiacre qui devait le con-

duire au chemin de fer, Gustave Colline rencontra mademoiselle Musette, qui était à pied.

— Adieu, ma petite, dit Colline, en lui faisant un signe amical. Je pars pour mon ambassade... Je vais à la cour, ma chère... — Qu'est-ce que vous voulez que je vous rapporte?

— Rapportez-moi un prince, dit Musette.

En arrivant à Strasbourg, Gustave Colline descendit à l'hôtel des Ambassadeurs, et s'y arrêta pour attendre les nouveaux ordres que devait lui adresser le ministre.

Un soir, qu'il dînait à la table d'hôte, au milieu d'une société qu'il jugea être d'élite, Colline laissa tomber sur la nappe sa qualité de ministre plénipotentiaire, sans doute dans le but de s'attirer de la considération et les meilleurs morceaux; mais cette révélation produisit un tout autre effet. Le maître de l'établissement, qui avait déjà eu affaire à quelques commissaires du nouveau gouvernement, parut s'émouvoir, et fit à Son

Excellence Gustave Colline l'honneur de lui donner sa carte avant la fin du repas.

Comme le diplomate paraissait manifester le désir d'avoir quelques détails sur la résidence de... et sur son souverain, un diplomate dans les vins se trouva juste à propos pour le renseigner.

Vous allez à..., citoyen, répondit-il à Colline. C'est un endroit agréable, bâti sur les bords d'un marais fétide, fertile en sangsues. Quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-cinq habitants. Les femmes y sont grêlées, mais sensibles. Quant au prince régnant, c'est le meilleur monarque du monde. Il est à la fois sa chambre des députés et son ministère, et cependant, il trouve encore le moyen d'avoir une opposition. Son peuple est le plus heureux de la terre.

— Un peuple ne peut jamais être heureux, répondit Colline. — Je vais travailler à rendre son indépendance à cette grande et généreuse nation

opprimée par un petit tyran. J'emporte avec moi de la graine de révolution. — On verra.

— L'esprit d'indépendance et d'égalité a déjà pénétré dans ses murs, répliqua le commis-voyageur. Quand j'ai quitté la résidence de..., il y avait déjà un club à l'instar de ceux de Paris. Cette réunion a été fondée par un des quatre-vingt-cinq habitants, qui a le malheur d'être louche. Il se rassemble tous les soirs pour demander, qu'en vertu de l'égalité, tous les autres citoyens soient également louches.

— Dame ! dit un des convives.

— Le prince, qui est un excellent homme, continua le commis-voyageur, a fait offrir à ce démocrate de lui faire faire, à ses frais, l'opération du strabisme. Mais il s'y est opposé avec une éloquence toute patriotique.

— Dame ! dit le convive, ce citoyen maintient son droit.

— Seulement, comme il faisait beaucoup de

bruit dans son club, reprit le commis en vins, l'autorité à dû prendre des mesures.

— C'est cela, repartit le convive, on l'a plongé dans les cachots parce qu'il proclamait le principe éternel du droit et de la légalité. Je suis sûr qu'il y a déjà une armée russe sur la frontière de...

— Du tout... du tout..., on s'est borné à conduire le démocrate dans une maison de santé et on lui donne des douches. La révolution de... s'est terminée là.

Colline profita de son séjour à Strasbourg pour y faire l'acquisition de quelques bouquins rares, parmi lesquels se trouvait une édition princeps du *Parfait Bouvier chinois*, avec annotations en syriaque moderne. Ce beau livre était, comme on se le rappelle [1], la lecture favorite du philosophe. Il acheta également quelques pâtés dont il fit également sa lecture favorite pendant

1. Voir les *Scènes de la Vie de bohème*.

le reste du voyage, car les dépêches qu'il attendait du ministère lui étant parvenues, il se remit en route pour la ville de...

Une seule chose intriguait vivement Son Excellence Gustave Colline : c'est que sa mission était tellement secrète, que lui-même ignorait quel en était le motif. Le ministre se bornait à lui envoyer des lettres de créance, mais on ne lui disait aucunement ce qu'il avait à faire à la cour de...

Une maxime qu'il recueillit dans la lecture du *Parfait Bouvier chinois* le tira d'embarras :

« En toute chose, rapportez-vous-en à votre propre instinct, semez en avril. »

C'est parfaitement clair, pensa Colline, le philosophe qui a écrit cette pensée était de l'école des *Égotistes*, il pratiquait le moi-*mihi*, c'est-à-dire la spontanéité, le libre instinct. « En toute chose, rapporte-t'en à toi-même. » C'est évident, cet axiome est le flambeau qui doit éclairer ma

conduite, et m'explique le sens mystérieux de ces mots : Semez en avril. Nous sommes précisément dans ce mois. Semez, c'est-à-dire, répandez l'esprit universel, semez la propagande, révolutionnez. Je comprends que le ministre soit aussi concis : il craint de compromettre sa politique et s'en rapporte à moi... c'est bien délicat de sa part. La diplomatie est la science des demi-mots. Le mystère est le cadenas de sûreté des gouvernements. Mais l'instruction, l'intelligence sont des passe-partout.

— N'oublions pas cette phrase, murmura Colline, je la mettrai dans mes mémoires diplomatiques.

En arrivant à la résidence de..., Colline demanda où était situé l'hôtel des *Ambassadeurs*. Comme il parlait un allemand de vingt-sept leçons, il fut quelque temps sans pouvoir se faire comprendre. A la fin, pourtant, on lui indiqua un hôtel-auberge, à l'enseigne cosmopolite du *Lion d'or*.

Colline prit une chambre et pria son hôte de faire parvenir à l'introducteur des ambassadeurs une lettre dans laquelle il lui annonçait son arrivée. L'hôtelier lui répondit qu'il ne connaissait pas cette charge à la cour de...

— Ah çà! mais, dit Colline, qui est-ce donc qui introduit les ambassadeurs auprès de votre souverain?

— Il n'est jamais venu d'ambassadeur ici, dit l'aubergiste.

— Mais quand on veut parler au prince, comment fait-on alors?

— On va le voir, c'est bien simple.

— C'est même trop simple, répliqua Colline très-piqué. Car il avait cru qu'on allait lui faire une réception solennelle, et pensait qu'on allait venir le prendre dans une belle voiture à six chevaux ponr le conduire au palais avec une escorte d'honneur. Enfin, tout le cérémonial dont il avait été témoin à Paris lorsqu'un am-

bassadeur se présentait pour la première fois aux Tuileries.

— Qu'est-ce que c'est que ces mœurs-là? reprit Colline. Il n'a donc pas de liste civile, votre prince, pas de salle du trône, pas la moindre des choses? Vous ne lui donnez donc pas un sou, qu'il ne peut même point offrir un cabriolet aux envoyés des grandes puissances?

— Le prince n'est pas riche, dit l'hôtelier, et comme la récolte a été mauvaise, il a diminué nos impôts.

— Qu'est-ce que vous récoltez donc dans ce pays-ci? Je n'ai pas vu un arbre.

— Nous récoltons des sangsues, c'est la richesse du pays.

— Tiens, vous avez des mines de sangsues... C'est égal, je suis très-contrarié. J'aurais désiré que ma réception fût entourée de quelque mise en scène. — Enfin, je me contenterai de quatre hommes et un caporal, et d'un salut de vingt et un coups de canon.

— Nous n'avons ni armée, ni canons, dit l'aubergiste. — Mais au fait, ajouta-t-il en indiquant à Colline un homme qui venait d'entrer, voici le valet de chambre du prince, vous pouvez vous entendre avec lui.

Le valet de chambre du prince alla porter à son maître la nouvelle de l'arrivée de Gustave Colline, envoyé extraordinaire du gouvernement français.

— Que diable peut me vouloir la République française ? dit le prince étonné. — Fritz, vous direz à ce monsieur que je le recevrai quand il voudra, et pour lui faire honneur, vous mettrez votre livrée.

Deux heures après, Gustave Colline, précédé d'un tambour qu'il avait loué, et qui battait aux champs, traversait la résidence de... dont les quatre-vingt-trois ou quatre-vingt-cinq habitants s'étaient mis aux fenêtres pour le voir passer.

Colline avait revêtu son grand costume officiel et portait admirablement son bel habit noir.

à la française, enrichi d'une garniture de boutons neufs. Une brise joyeuse caressait mollement les poils de son magnifique chapeau de castor, orné d'une cocarde grande comme un carton de tir. Il portait sous son bras un immense portefeuille rouge, renfermant ses lettres de créance. De temps en temps, il saluait avec une grâce particulière les dames grêlées qui étaient aux balcons et semblaient admirer sa fière attitude. C'est ainsi qu'il arriva au palais, suivi d'un cortége de petits enfants, qui le prenaient pour un marchand d'images.

Le valet de chambre du prince faisait la haie sous le vestibule, et l'introduisit auprès de son maître.

Le prince fit à Son Excellence Gustave Colline un accueil très-amiable, et après avoir pris connaissance de ses lettres de créance, il dit à Colline :

— Monsieur l'ambassadeur, je suis très-honoré du choix que votre gouvernement a bien voulu

faire pour le représenter à ce qu'il veut bien appeler ma cour. Je suis vraiment pénétré de ce procédé; et pour en témoigner ma reconnaissance, je vous prierai de vouloir bien me permettre de vous décorer de l'ordre de la Concorde.

— De première classe, dit Colline.

— De première classe, dit le prince, c'est un ordre que je me propose de fonder. En attendant, vous m'obligerez d'accepter mon hospitalité, demain nous parlerons des intérêts qui vous amènent ici. Et j'aime à croire que tout s'arrangera à l'amiable et à la satisfaction générale.

En ce moment, le valet de chambre vint annoncer M. le baron de Mouknikoff.

Un étranger habillé de vert et coiffé d'un chapeau tellement empanaché de plumes, qu'il ressemblait à une basse-cour, entra et vint saluer le prince.

— C'est l'envoyé russe, dit Colline, en frappant un appel du pied : attention...

Au bout de huit jours de résidence à la cour de... Gustave Colline était devenu l'ami intime du prince, et avait complétement renoncé à ses idées de propagande révolutionnaire. D'ailleurs, le terrain n'était pas propice. Les quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-cinq habitants s'obstinaient à demeurer sous le régime barbare de la tyrannie. La familiarité entre le prince et Colline allait toujours croissant. Ils ne se quittaient presque plus, et passaient toutes les journées enfermés dans un cabinet où nul mortel ne pouvait pénétrer. M. Mouknikoff ne voyait pas, sans éprouver une vive jalousie, la faveur marquée dont Colline était l'objet de la part du prince, et ce Scythe farouche jura, par saint Nicolas, qu'il aurait la clef de ce mystère qui devait singulièrement intéresser la politique européenne. En conséquence, M. de Mouknikoff parvint à s'introduire dans la mystérieuse retraite où le prince et l'envoyé de la République s'enfermaient chaque jour, et, caché dans un coin, il pénétra le secret de leurs entretiens.

Son Excellence Gustave Colline démontrait au prince de... les beautés du jeu de piquet.

— Je commence à comprendre, disait le prince. C'est un jeu admirable.

— C'est à vous à parler, dit Colline, en arrangeant son jeu.

— Ah! ah!... dit le prince, prenez garde, monsieur l'ambassadeur... tenez-vous bien... j'ai une seizième majeure.

— A trèfle... dit Colline. Nous avons des personnes qui disent *trefolium*.

— *Trefolium*, je m'en souviendrai, répondit le prince, mais ce n'est pas tout, j'ai un quatorze d'as...

— Quatorze de boutons, reprit Colline.

— Ah! fit le prince, on dit boutons, je n'aurai garde de l'oublier... Seize et quatorze, trente. Oh! mais, ce n'est pas tout... j'ai quatre-vingt-dix, vous ne faites pas une levée, Excellence.

— Fichtre, dit Colline, je suis capot.

— Vous dites, dit le prince au comble de la

joie, j'ai gagné. Comment vous exprimer ma reconnaissance? Permettez-moi de vous offrir le grand cordon de l'ordre de la Concorde...

— Je ferai observer à Votre Altesse qu'elle a déjà daigné me conférer le cordon de la première classe, répondit Colline.

— Il n'importe, fit le prince, ma reconnaissance n'a point de bornes. Vous serez chevalier de première et de seconde classe à la fois.

M. de Mouknikoff sortit de sa cachette très-satisfait, et écrivit à son gouvernement que le séjour de l'envoyé de la République à la résidence de... ne devait donner aucun ombrage à la Russie. Quelques jours après, en récompense de sa belle conduite, M. de Mouknikoff reçut, avec de nouvelles dépêches, une tabatière — de première classe.

Cependant, au bout d'un mois, Son Excellence Gustave Colline, n'ayant point reçu de nouvelles de son gouvernement, commença à trouver que sa mission était trop secrète et

prit le parti d'écrire au ministère des affaires étrangères, pour lui demander ce qu'il avait à faire.

Or, comme le ministre qui avait signé la nomination de Colline avait, quelques jours après le départ de celui-ci, été remplacé par un autre homme d'État, ce fut son successeur qui reçut un matin la dépêche officielle de l'envoyé extraordinaire, laquelle était ainsi conçue:

« Résidence de... le 1848 — N° 1

» Son Excellence Gustave Colline, ambassadeur de la République française près la cour de... à M. le ministre des affaires étrangères.

» Citoyen Ministre,

» Selon les instructions que je n'ai pas reçues, mais que votre silence m'a suffisamment expliquées, je suis arrivé à la résidence de... avec

l'intention d'y répandre à pleines mains les idées démocratiques dont nous avons donné une si glorieuse initiative; mais je n'ai pas trouvé le sol suffisamment préparé pour cette grande rénovation morale et politique dont j'eusse été fier d'arborer le premier le drapeau. Seulement, je me suis efforcé de combattre, autant que cela m'a été possible, l'influence que l'empire russe pouvait exercer dans cette principauté, par l'organe du marquis de Mouknikoff, espèce de diplomate anonyme, aux gages du czar. Ce personnage d'un mérite très-vulgaire, du reste, a été complétement coulé par moi, et à l'aide de petits moyens, qui me sont particuliers, je me suis fourré, j'oserai dire jusqu'au coude, dans la manche du prince, qui, honorant sans doute en moi le caractère officiel dont je suis revêtu, m'a déjà fait chevalier de l'ordre de la Concorde qu'il se propose de fonder. Je répéterai à M. le Ministre, qu'après une étude approfondie des lieux et des mœurs, je ne crois

pas le moment encore venu pour fonder sur des bases durables la République dans la résidence de... Les quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-cinq habitants qui forment la population de cette principauté sont attachés au principe monarchique par la glu honteuse de l'habitude.

» J'attends avec impatience, M. le Ministre, les nouveaux ordres qu'il vous plaira me donner.

» J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

» Votre très-obéissant serviteur,

» GUSTAVE COLLINE,

» Chevalier de l'Ordre de la Concorde de 1re et 2e classe.

» P.-S. — La somme qui m'a été donnée à mon départ ayant été épuisée par les frais de voyage et de représentation, qui sont très-dis-

pendieux, je serais fort reconnaissant, si M. le Ministre pouvait me faire parvenir quelques trimestres d'avance sur mes appointements. — Vive la République! »

En recevant cette dépêche, le ministre des affaires étrangères s'écria : « Quel est ce drôle qu'on a envoyé là-bas, et dans quel but l'a-t-on envoyé? » Et après quelques informations prises auprès de son chef de cabinet, le ministre expédia à Son Excellence Gustave Colline une instruction ainsi conçue :

« C'est par suite de l'incurie de la précédente administration de mon département que vous avez été envoyé à la résidence de... qui n'existe pas sur la carte politique. Vous êtes invité à revenir sur-le-champ. Seulement, pour motiver les fonds qui vous ont été comptés sur mon budget... avant votre départ, vous traiterez avec le prince de... d'un achat d'un mil-

lion de sangsues pour les hôpitaux de Paris... A votre retour, on verra à vous procurer un emploi de surnuméraire. »

Quinze jours après, Son Excellence Gustave Colline arrivait à Paris, suivi d'une cargaison de sangsues ; à son départ, le prince de... avait répandu quelques larmes, et l'avait forcé à accepter le cordon de la Concorde de troisième classe.

LES

DERNIERS BUVEURS D'EAU

UN MOT D'INTRODUCTION

La Société des *Buveurs d'eau* n'était pas, comme on pourrait le supposer, une Société de tempérance. C'était une société composée de jeunes gens, qui, en se rencontrant dans les chemins perdus de l'art, s'étaient sentis mutuellement attirés les uns vers les autres par une communion d'idées sympathiques, et avaient cru se rendre leur dur noviciat plus facile à traverser en associant leurs espérances et leurs travaux.

Cependant tous les *Buveurs d'eau* sont morts

de la même maladie, d'une maladie à qui la science n'ose pas donner son véritable nom, — la misère.

Entraînés dans l'art plutôt par une fatalité homicide que par une vocation réellement puissante, ils sont morts ignorés comme ils avaient vécu. — Presque aux portes de la vie, car le plus âgé n'avait pas vingt-quatre ans, — morts sans rien laisser d'eux après eux, et pouvant répéter avec Escousse, qu'ils avaient le tort de prendre pour un grand poëte :

> Adieu, trop inféconde terre,
> Fléaux humains, soleil glacé,
> Comme un fantôme solitaire,
> Inaperçu, j'aurai passé.

Il en est dans les luttes de l'art à peu près comme à la guerre, — toute la gloire conquise rejaillit sur les noms des chefs. — L'armée se partage pour récompense les quelques lignes d'un ordre du jour. Quant aux soldats frappés dans

le combat, on les enterre là où ils sont tombés, et une seule épitaphe suffit pour vingt mille morts.

De même aussi, la foule, après les avoir poursuivis toute leur vie d'acclamations et de couronnes, suit le deuil des grands triomphateurs de l'art, et les accompagne jusqu'aux portes des Panthéons ouverts par l'immortalité. Mais la foule, qui a toujours les yeux fixés vers ce qui s'élève, n'abaisse jamais son regard jusqu'au monde souterrain où luttent les obscurs travailleurs. Leur existence est inconnue ou méconnue, et sans avoir même la consolation de sourire un moment à une œuvre terminée, ils s'en vont de la vie, et meurent ensevelis dans un linceul d'indifférence.

L'histoire des *Buveurs d'eau*, ou plutôt les épisodes qui seront publiés sous ce titre, seront l'histoire de cette race d'obstinés rêveurs, pour qui l'art est resté une *Foi*, et non un métier, qui croient encore à la gloire, et la voient passer dans

leurs rêves sous la figure d'une déesse, ayant le front couronné d'une auréole céleste, et tenant à la main le rameau de laurier.

Gens enthousiastes et convaincus, à qui la vue d'un chef-d'œuvre suffit pour donner la fièvre, qui résument tous leurs sentiments dans une seule passion, — l'art, — et ne font pas de concession à la nécessité. Pauvres gens que le ridicule insulte au dehors, que la misère assiége au dedans, — qui vivent mal et peu, et meurent, les uns idolâtres d'une chimère, les autres victimes d'un perpétuel accès d'orgueil.

Les voies de l'art déjà si encombrées et si périlleuses, malgré l'emcombrement et malgré les obstacles, ont été, ces dernières années, de jour en jour plus encombrées, comme on a pu s'en convaincre en visitant les musées, les bibliothèques et tous les lieux destinés à l'étude de l'art. Si on cherchait parmi toutes les raisons qui ont pu déterminer cette affluence, on pourrait peut-être trouver cette raison.

Beaucoup de jeunes gens ont pris au sérieux les déclamations faites à propos des artistes et des poëtes malheureux; les noms de Gilbert, de Chatterton et de Moreau, ont été trop souvent et trop imprudemment jetés en l'air. On a fait de leur tombe une chaire du haut de laquelle on prêchait le martyre de l'art et de la poésie, — et ces funèbres apothéoses, ayant tout l'attrait de l'abîme pour les esprits faibles ou les vanités ambitieuses, beaucoup subissant cette fatale attraction, sont entrés dans l'art, persuadés que la pauvreté était la moitié du génie. Beaucoup ont ambitionné ce lit d'hôpital où Gilbert devint poëte un quart d'heure avant de mourir, pensant que c'était une étape obligée où il fallait s'arrêter pour arriver à la gloire.

Écrite par une plume qui aurait l'autorité nécessaire, l'histoire des *Buveurs d'eau* renfermerait au moins un enseignement.

Elle démontrerait combien sont faux et dan-

gereux ces paradoxes, qui tendent à affirmer que la misère est un élément nécessaire au talent.

I

LE SIÉGE DE LA SOCIÉTÉ

Dans la rue du Cherche-Midi, en face l'hôtel des conseils de guerre, existe une grande maison composée de trois corps de bâtiments séparés par des cours, dont la dernière, parce qu'elle possède deux ou trois méchants arbres rabougris et quelques plantes maladives, comme presque toutes les végétations citadines, affiche de grandes prétentions au jardin. Le dernier de ces corps de logis, plus élevé que les deux autres, est composé de logements à bas prix, destinés spécialement à cette classe du peuple qu'on appelle les *petits locataires;* les étages supérieurs, particulièrement aménagés, sont disposés avec des

systèmes de jour tels qu'on les pratique dans les ateliers d'artistes, — population très-nombreuse dans cette partie du faubourg Saint-Germain.

Un matin du mois d'octobre, le portier de cette maison, qui s'appelait M. Poquelin, exactement comme Molière, s'occupait à tailler les branches d'un malheureux petit arbre qui remplissait fort mal les fonctions de tilleul, lorsqu'il fut dérangé dans son travail par l'arrivée de deux jeunes gens, dont le costume attira d'abord son attention.

Ce costume bizarre, en effet, se composait d'une vareuse à capuchon, à la pointe duquel pendait une houppe ; d'un gilet, descendant jusqu'aux genoux, et d'un pantalon de forme dite cosaque, dont les plis nombreux ressemblaient à des tuyaux d'orgue. L'étoffe de ces vêtements n'était pas moins singulière que la forme ; — c'était une grossière futaine, faite avec les résidus des laines de mauvaise qualité, épaisse comme

du tapis, rase comme du feutre, et dont la couleur indéterminée était un confus amalgame de toutes les nuances. — Tous deux étaient pareillement coiffés d'un béret roux, dont le disque fort large était à demi incliné sur leur tête. Sur leurs talons jappait un magnifique chien de chasse, qui paraissait doué d'un naturel curieux et sans gène.

Ces deux jeunes gens étaient le président et le trésorier de la société des *Buveurs d'eau* : le peintre Lazare, surnommé *le Ténébreux*, à cause de son caractère silencieux et mélancolique, — et Valentin, dit *le Gothique*, à cause de ses sympathies pour le génie du moyen âge. Quant au chien, — ou plutôt à la chienne, car c'en était une, on l'appelait Diane, — Diane *aux pieds d'argent*, à cause de l'éclatante blancheur de ses pattes.

Lazare et Valentin avaient été délégués par les autres membres de la société pour se mettre en quête d'un logement, — dont ils avaient

besoin pour l'heure. On verra pourquoi plus loin.

Quand il eut procédé à leur examen, M. Poquelin demanda aux jeunes gens ce qu'ils désiraient.

— Si j'en crois les discours de l'écriteau, dit Valentin, vous avez des logements vacants dans cet immeuble.

— Des ateliers, ajouta Lazare.

— Oui, messieurs, répondit le portier, j'ai un atelier avec deux chambres. Dam ! c'est un peu haut, au sixième, mais l'air est bon, le jour est beau. On aperçoit le chemin de fer et on a la commodité de savoir l'heure à l'horloge d'une fabrique voisine. En outre, les locataires de ce bâtiment ont la jouissance du jardin.

— Est-ce qu'il y a du gibier dans votre jardin ? dit Valentin en voyant Diane qui se mettait en arrêt.

— Il y a les chats des voisins, répondit naïvement M. Poquelin, avec un gros rire.

A cette réponse, et sur un signe que lui fit Lazare, Valentin passa son doigt dans l'anneau fixé au collet de son chien et le retint auprès de lui.

— De quel prix est votre logement? demanda-t-il.

— De cent écus.

— Pouvez-vous nous le faire voir ?

— Certainement, répondit M. Poquelin en allant dans sa loge pour prendre la clef.

On monta six étages qui conduisaient à l'atelier.

Selon l'habitude des portiers, M. Poquelin vanta outre mesure la commodité du *local*. Il s'arrêta sur l'excellence des cheminées qui ne fumaient pas, et sur la grandeur d'une cave dépendante du logement.

Ces détails amenèrent sur les lèvres des deux jeunes gens un sourire dont le sens devait échapper à M. Poquelin.

—C'est assez convenable en effet, disait Valen-

tin qui, penché à la fenêtre, admirait le vaste horizon ouvert à son regard ; immense ellipse, qui commençait aux collines de Montmartre, dont on apercevait le télégraphe, et se prolongeait jusqu'aux coteaux boisés de Meudon. Aux plans rapprochés s'élevait le dôme des Invalides, et, plus près encore dans le voisinage, les petits campaniles de la rue de Sèvres, dont les cloches égrenaient dans l'air les gammes de leurs sonneries. — Çà et là, pour rompre la monotonie des toits et des cheminées, quelques hauts peupliers, pareils à des fusées de verdure, s'élançaient dans l'air libre.

— Le jour est beau, la vue large ; nous serons ici comme aux avant-scènes pour voir les soleils couchants, dit Valentin. Seulement ça ne me paraît pas assez humide.

— Comment, pas assez humide ? fit M. Poquelin avec vivacité ; mais ça ne l'est pas du tout, humide ; au contraire, c'est sec comme un four.

— C'est ce dont je me plains aussi, continua

Valentin en examinant le logement. L'été, c'est une habitation de salamandre ; il y doit faire une température capable de rendre des degrés aux tropiques. En revanche, l'hiver, c'est un logis d'ours blanc, on est sous le pôle et il gèle à donner des engelures au marbre.

— Mais on fait du feu, dit M. Poquelin, il y a des cheminées ; on fait du feu.

— Vous avez trouvé ça tout seul ? Vous êtes malin, vous, dit Valentin. — Mais, au fait, continua-t-il en s'adressant à Lazare, ces cheminées, nous les boucherons, et en mettant des planches en travers, ça fera des armoires.

En écoutant ces projets, M. Poquelin croyait habiter un conte de fées.

— La chambre du fond est au nord, dit Lazare, les murs sont de pierre pleine ; il y fera frais pour la *glaise*. — En somme, quel est ton avis ? demanda-t-il à Valentin.

— Ça peut nous convenir, répondit celui-ci. Le seul défaut de ce bazar est d'être un peu petit.

— Ah ! ah ! fit le portier avec un accent de doute..., ça paraît petit parce que c'est vide..., quand il y aura des meubles... vous verrez... on est très-bien à deux, dans ce logement.

— Nous ne sommes pas deux, nous sommes six, quelquefois plus, dit tranquillement Valentin.

— Six, et même plus, s'écria avec terreur M. Poquelin, et en lui-même il ajouta : Que diable! quand on est un régiment, on loue une caserne... Mais si vous êtes si nombreux, reprit-il tout haut, il faut prendre le logement de 500 francs qui est au-dessous, il est plus grand du double ; six et même plus ! vous ne pourriez pas tenir ici avec un mobilier.

— Que cela ne vous inquiète pas, répondit Valentin, nous avons le secret des harengs, et nous saurons nous serrer dans cette caque.

— Ce logement nous convient tel qu'il est, dit Lazare, seulement nous voudrions emménager tout de suite.

— Mais c'est qu'il faut le temps d'aller aux informations, c'est l'usage, répliqua M. Poquelin; d'ailleurs il faut que je consulte le propriétaire... On n'emménage pas si vite ordinairement.

— Habite-t-il dans la maison, le propriétaire? demanda Valentin.

— Oui, répondit M. Poquelin.

— C'est bien, alors, procurez-nous un dialogue avec lui, nous lui donnerons nous-mêmes les informations qu'il pourra désirer.

— Au fait, arrangez-vous, j'aime mieux ça, fit M. Poquelin.— Précisément, monsieur est en bas, je l'aperçois dans le jardin.

— Allez nous annoncer.

— Ces messieurs viennent pour louer le sixième, dit le portier.

— Monsieur, lui dit Valentin, le logement qu'on vient de nous faire voir nous plaît, seulement il faudrait que nous et nos amis, car nous sommes une petite famille, il faudrait que nous vinssions loger ici sur l'heure.

— Comment cela ? demanda le propriétaire.

— Voici le fait, monsieur, continua Lazare.— Nous sommes sans domicile actuellement. — Le propriétaire de la maison que nous habitons nous a seulement prévenus, il y a huit jours, qu'il avait besoin de notre logement, et, par suite de conventions particulières dans notre acte de location, nous étions obligés de tenir les lieux libres à première réquisition...

— Un de nos amis, qui habite avec nous, continua Lazare, s'était chargé de chercher un autre logement, mais comme c'est le garçon du monde le plus oublieux, il n'y a plus songé que ce matin, au moment même où notre propriétaire est venu voir si son logement était libre.— Il faut absolument que nous le quittions aujourd'hui. — Au reste, et pour nous faciliter une location prompte, notre propriétaire, que vous devez connaître, car il habite près d'ici, c'est M..., le facteur de pianos, offre de garantir notre loyer pour un terme ou deux.

— Je connais très-bien M..., dit le propriétaire. — Je vais le voir avec vous... et vous pourrez emménager quand il vous plaira.

Deux heures après, M. Poquelin vit arriver ses nouveaux locataires, ils étaient tous vêtus comme les jeunes gens qui étaient venus louer le matin. A trois ou quatre fois, il les vit passer dans la cour, ployés sous d'énormes fardeaux qu'ils allaient prendre dans de petites voitures à bras, amenées par eux-mêmes. L'œil collé à la vitre de sa loge, M. Poquelin examinait ce rapide emménagement, et s'étonnait de ne voir aucun meuble. Une fois les voitures vidées, on retourna les charger à l'ancien domicile. M. Poquelin compta trois voyages ; au dernier, il aperçut quelque chose ayant forme de lit, ainsi que plusieurs squelettes de meubles, dont un commissaire-priseur eût été fort embarrassé de déterminer précisément le sexe et l'âge. Au milieu de ce fantôme de mobilier, M. Poquelin remarqua particulièrement un fauteuil, dont le

fond éventré laissait fuir ses entrailles de bourre et de crin.

— Ah ! voilà une bergère, s'écria-t-il, et il ajouta, en faisant allusion aux nouveaux locataires :

— Si c'est des princes... ils sont bien déguisés.

Les *Buveurs d'eau* passèrent toute la soirée et une partie de la nuit, qui suivit leur emménagement improvisé, à s'installer dans leur nouveau domicile.

La pièce principale, disposée en atelier, était purement et simplement un atelier renfermant les objets classiques et connus, nécessaires aux peintres et aux sculpteurs, mais rien de plus. Aucun de ces accessoires d'ornement qu'on trouve dans certains ateliers-salons, et qui font trébucher la curiosité du bourgeois ébahi, d'étonnement en étonnement. Ni vieilles tapisseries, ni vieilles armes rouillées dans la poussière des champs de bataille ou dans le sang des meurtres historiques, ni verreries multicolores

et étincelantes où vient rire la lumière, ni fétiches des cultes fossiles, ni émaux, ni poteries, ni animaux empaillés, et surtout point de tête de mort servant de pot à tabac, et de bouteille servant de chandelier, comme cela se voit seulement dans les inventaires d'ateliers des romans passés de mode.

Lazare avait pour système qu'un atelier où l'on travaille ne doit pas ressembler à une boutique de bric-à-brac, et appelait toutes ces choses des nids à distractions et à poussière. Au reste, ces sortes de curiosités ont généralement une valeur vénale, et le peu que les *Buveurs d'eau* avaient pu en posséder était depuis longtemps disparu de chez eux, emporté par les doigts crochus de la nécessité.

Cependant l'atelier n'était pas, et ne pouvait être absolument dénué de choses d'art. — Sur un rayon qui régnait tout autour de la salle, se trouvait d'abord toute la collection des plâtres d'étude surmoulés, d'après l'antique. On remar-

quait aussi deux sculptures gothiques moulées dans une chapelle de la cathédrale de Dijon. — C'étaient une figure d'apôtre et une figure de diable, taillées par les ouvriers du moyen âge avec cette naïveté qu'on retrouve quelquefois de nos jours dans les imageries d'Épinal. Aucun exemplaire de ces statuettes n'existait dans le commerce. Sur une autre face de la muraille se détachaient deux toiles bordées d'une simple baguette de sapin. Deux copies de premier ordre, d'une grande valeur artistique toutes deux, et représentant : l'une *la Joconde* de Léonard de Vinci, l'autre *le Jeune Homme accoudé*, qui passe pour être le portrait de Raphaël peint par lui-même. Entre ces deux toiles, et dans un cadre d'ébène, un portrait de femme, caché sous un morceau de gaze, dont la transparence laissait voir un visage jeune, mais creusé de ces rides profondes et précoces qui font ordinairement des ornières à larmes. Au-dessus de ce cadre était fixée une branche de cyprès déjà

sèche ; au-dessous, et placé sur une console, un buste, demi-nature, représentait la même figure que le portrait, mais avec toutes les grâces juvéniles d'une jeunesse immaculée.

Ce qui attirait surtout le regard, c'était sur un pan de muraille, tendu d'un morceau d'étoffe verte, le moulage entier d'un corps de femme.— Par un prodigieux travail on était parvenu à opérer ce moulage en deux seuls fragments, qui, rejoints après coup, donnaient une exacte copie de l'admirable figure de Sirène, qu'on voit nager autour de la barque royale, dans l'un des tableaux de l'histoire des Médicis peinte par Rubens.

Le corps jeune et vivace qui s'était prêté à cette douloureuse opération n'y avait survécu que peu de temps. Cette histoire devrait trouver sa place dans cette série : c'est un des crimes commis par l'égoïsme de l'art, qui exploite jusqu'à la passion.

Tel était le mobilier artistique de cet atelier.— Quant aux meubles *meublants*, l'huissier appelé

à les saisir les aurait résumés dans ce seul mot, — néant, — qui conclut ordinairement les procès-verbaux dits de carence.

Ainsi que Valentin en avait émis le projet en venant louer la veille, la cheminée, dans laquelle on avait pratiqué deux étages de planches, était transformée en armoire : — c'était un antre où s'amoncelaient, dans le pêle-mêle du hasard, toutes les choses sans nom, pour la désignation générique desquelles les rapins ont inventé le mot *bibelot*, — un néologisme qui doit sans doute être retenu longtemps en quarantaine au lazaret du dictionnaire.

Au milieu de la salle, et pour remplacer la cheminée condamnée, comme convaincue de connivence avec les marchands de bois, on avait placé un modeste calorifère de petite dimension, et qui, après expérience, avait été reconnu doué d'une grande sobriété de combustible. — On y faisait la cuisine les jours où il plaisait à Dieu.

L'une des autres chambres, spécialement des-

tinée à l'habitation, renfermait les quelques pièces du mobilier éclectique des Buveurs ; un marchand, ivre de générosité et d'ignorance en matière commerciale, aurait pu offrir quinze francs du tout, et il ne l'aurait pas revendu douze. — Les chaises, dont pas une ne se ressemblait, étaient toutes amputées de quelques membres, et semblaient posséder cette maladie de tressaillements qu'on appelle, je crois, la danse de Saint-Guy. — Cette pièce contenait aussi la bibliothèque, — les archives de la société, — le garde-manger et la caisse, — des objets d'art, souvent. — Dans l'un des angles du fond était un immense rocher, composé de pains de terre glaise encore ruisselants des immersions quotidiennes qu'on leur faisait subir pour les entretenir dans un état malléable.

Sur la porte de cette pièce qui était l'asile ordinaire des poëtes de la bande, Valentin avait coloré un écusson, orné de différents attributs

des muses. — Au milieu était une inscription où on lisait en lettres de fantaisie :

Boudoir de la rêverie.

C'est dans ce boudoir que se trouvait la fameuse bergère, dont la vue avait si profondément ému M. Poquelin. — Ce fauteuil, le seul siége qui possédât un équilibre sérieux, revenait en jouissance et à tour de rôle, à chacun des Buveurs d'eau. — Lazare avait souvent eu l'idée de le brûler à cause des querelles sans fin que sa possession occasionnait, surtout entre le poëte Olivier et le peintre Stanislas, surnommé Cadmium.

La troisième pièce,—et la plus curieuse,—servait de dortoir commun. Au premier abord, elle offrait l'aspect d'un entrepont de navire, trois hamacs en grosse toile s'y balançaient, suspendus par des cordes passées dans des anneaux de fer solidement scellés au mur.

Au-dessous de ces lits aériens, se trouvait une affreuse couchette dont le bois peint avait jadis servi de phalanstère à des populations d'insectes domestiques, et qui poussait des grincements plaintifs quand on la touchait seulement du bout du doigt. Le lit se composait d'un matelas dont la laine s'évaporait en poussière quand on voulait la remuer, et d'une paillasse artistement brodée à jour par la dent des souris.

Les draps étaient d'une toile jaune et rugueuse comme de la peau de chagrin, et qui devait râper l'épiderme. Couchée dans ce lit, une statue un peu délicate y aurait eu les os rompus. Juste au-dessus de ce lieu de repos, et en guise de ciel, les arachnides, hôtesses du plafond, avaient établi leurs Gobelins. Néanmoins, ce lit était réservé aux deux sybarites de la société, — Olivier et Cadmium, — qui se battaient tous les soirs à qui n'aurait pas la ruelle.

Sur un autre matelas, posé à nu sur le car-

reau froid, dormait l'austère Lazare, — le président de la société.

L'atmosphère qui régnait dans cette chambre était littéralement à couper au couteau.

Cette lamentable pauvreté était pourtant le moindre souci des *Buveurs d'eau*, et Valentin, qui n'avait pas assez de plaisanteries contre le misérable mobilier, répétait souvent :

Ni l'or ni *l'acajou* ne nous rendent heureux.

Ce qui les rendait heureux, les uns et les autres, c'était bien peu de chose, pourtant ; et, comparé à ce qu'ils souhaitaient, le plus indigent bien-être eût été une opulence. — Cependant, le peu qui aurait suffi aux membres de cette association, où l'on considérait le pain blanc comme du superflu, leur a presque toujours manqué, et toutes les fois qu'ils l'ont obtenu, ce fut des mains du hasard, — car ils vivaient trop solitaires et trop cachés pour être

aperçus de la Providence. Pauvre vieille divinité que l'ingratitude des hommes a rendue insoucieuse et lente, et qui, maintenant, pareille à la garde accourant lorsque le meurtre est accompli, arrive trop tard et quand ses secours sont inutiles.

A l'époque où le siége de la société venait de se transporter aux lieux que j'ai décrits, les *Buveurs d'eau* jouissaient d'une certaine prospérité. — Quinze jours avant leur installation dans cette maison de la rue du Cherche-Midi, le poëte Olivier, le plus jeune de tous, et qui était dans toutes les ardeurs d'un néophyte de l'art, s'était volontairement exilé de la maison paternelle, et avait versé dans la caisse sociale une somme de quatre cents francs, que son père lui avait envoyée, enveloppée dans sa malédiction. Cette somme n'était que le quart de ce qui revenait à Olivier sur la succession de sa mère; mais, pour l'arracher à son père, — il

lui avait donné quittance du tout, — encore bien heureux de l'usure paternelle.

Sans en distraire un sou, Olivier apporta ce trésor à ses amis ; — c'était la manne tombant au milieu des Hébreux affamés.

Sur-le-champ, on ouvrit un conseil pour l'emploi de cette fortune inespérée.

Une somme fut employée à éteindre les dettes amassées.

Une autre fut appliquée aux besoins les plus pressants, et ils étaient nombreux, car, pendant de longs jours, on avait vécu dans un dénûment profond.

D'abord on profita d'une excellente occasion qui se présentait pour se vêtir à bon marché. On acheta à l'un des commis d'un magasin en faillite une certaine quantité de toile grossière, mais éternelle, d'où chaque *Buveur d'eau* tira un habillement complet, — lourde et chaude cuirasse contre les neiges et les brises de l'hiver qui s'approchait. Profitant des avantages qu'of-

frent les payements au comptant, la société acquit en gros toutes les choses nécessaires à ses travaux et dont les prix se dédoublaient; pris au détail. On renouvela les outils usés, on regarnit les boîtes à peindre. Par ses intrigues et l'influence de sa persévérante douceur, le peintre Stanislas se fit adjuger seize francs à lui seul, pour acheter deux onces de *cadmium*. Le très-grand usage qu'il faisait de ce jaune particulier lui en avait valu le surnom, et le manque de cette couleur, beaucoup plus chère que toutes les autres, servait souvent de prétexte à la paresse de Stanislas, — ce que voyant, Lazare voulut en avoir le cœur net et lui en fournit une provision. Les *Buveurs d'eau* avaient découvert dans le faubourg Saint-Jacques un épicier qui avait pour spécialité de vendre des marchandises avariées, et qui, pouvant offrir d'immenses rabais, faisait une rude concurrence aux marchands d'alentour.

Ceux-là avaient beau dire aux consommateurs : — N'allez point là-bas, c'est de la mauvaise mar-

chandise, — les pauvres gens de ce pauvre quartier répondaient : — Nous le savons bien, mais qu'y faire, cela ne fait pas mourir, et coûte moitié moins qu'ailleurs. Aussi venait-on de loin à cette boutique, — comme on accourt de tous les points de Paris aux gourmandises raffinées de Corcelet. — La fermeture de ce petit bazar, dont l'industrie avait été signalée à la police, causa un grand deuil, et à compter de ce jour, beaucoup de vieilles femmes du quartier se privèrent de sucre dans leur café.

Ce fut là que les *Buveurs d'eau* firent leur provisions de vivres de toute nature, une cinquantaine de boisseaux de pommes de terre, un banc de harengs, des légumes secs, des pâtes à soupe, de l'huile à brûler, des chandelles, etc., etc. On passa un marché avec la cantine d'une caserne voisine, qui devait fournir chaque jour une certaine quantité de pains de munition ; enfin, le grenier d'abondance était suffisamment garni. Ainsi approvisionnée, la société avait devant elle

deux mois d'existence assurée, deux mois de travail, sans aucune préoccupation de vie matérielle.

C'était la terre promise.

Cette vie durait déjà depuis trois ans, et il n'y avait aucune raison probable pour qu'elle changeât.

On comprend facilement que, soumises à un pareil régime, les plus robustes organisations devaient y périr au bout d'un temps donné.

Ce fut aussi ce qui arriva.

Les *Buveurs d'eau* se virent tous partir les uns les autres, et s'accompagnèrent jusqu'au dernier au lieu d'où l'on ne revient pas. La mort était sur eux, ils le savaient, mais pareils aux soldats qui, au plus fort de la bataille, voient tomber leurs voisins autour d'eux, sans rompre les rangs, ils ne quittaient point cette voie meurtrière où le reste de leurs pas était compté. Aucun d'eux n'essaya de se soustraire au destin commun. — Ils ne poussèrent ni cris ni plaintes, et

se bornaient seulement à dire chaque fois que la mort venait diminuer leur nombre :

A qui le tour, maintenant ?

Cet héroïsme, qui pourrait à un certain point de vue paraître ridicule, était chez la plupart de ces jeunes gens le résultat d'un orgueil invulnérable à tous les conseils de la raison.

S'ils l'eussent voulu, tous auraient pu échapper à ce dénoûment fatal qui venait brusquement clore leur vie, à un âge où d'ordinaire la vie ne fait que commencer.

Il leur aurait suffi pour cela de quelques concessions faites aux dures lois de la nécessité. — Il leur aurait suffi, pour cela, de faire ce qu'ont fait souvent ceux-là qui font briller les plus beaux blasons de l'art au soleil de la célébrité, c'est-à-dire de dédoubler leur nature, d'avoir en eux deux êtres : l'artiste-poëte, — rêvant toujours sur les hautes cimes où chante le chœur des voix inspirées — et l'homme, ouvrier de sa vie, sachant se pétrir le pain quotidien. Cette dualité

existe presque toujours et est un des caractères distinctifs des natures bien trempées, — elle existait peut-être chez les *Buveurs d'eau ;* — malheureusement, ils s'étaient volontairement emprisonnés dans l'arbitraire d'un des articles de l'acte de société. Cet article, discuté longtemps, et adopté par chacun d'eux avec une sérieuse solennité, était ainsi conçu :

« Aucun des *Buveurs d'eau* ne pourra, sous aucun prétexte et sous peine de radiation de la société, accepter aucun travail exclusif de l'art pur. »

En signant cet article, tous les *Buveurs d'eau* venaient de signer leur condamnation à mort.

Tels étaient les personnages que les lecteurs retrouveront dans ces petites histoires, dont la série pourrait s'appeler : *Épisodes de la vie de misère* [1].

1. Ces épisodes ont été réimprimés dans les *Scènes de la vie de jeunesse.* On se souvient que Henry Murger a écrit, depuis la publication de ces lignes, un livre intitulé : *les Bu-*

veurs d'eau. Il tenait beaucoup à ce titre, ainsi qu'on en peut juger par la lettre suivante, qu'il adressait au journal *l'Événement* du 4 octobre 1848, avant la publication de ces pages dans les numéros des 21 et 22 novembre 1848 :

« Monsieur le Directeur,

» J'apprends, par un journal de théâtre, qu'on répète en ce moment aux *Variétés* une pièce intitulée : *les Buveurs d'eau.* Ce titre est celui d'un ouvrage que vous avez annoncé, et que je dois prochainement publier dans *l'Événement.* J'ignore quel est le sujet de la pièce qu'on prépare aux *Variétés*, mais il y a six semaines que je me suis déjà servi du titre : *les Buveurs d'eau.* Désirant en conserver l'initiative, je vous prie de vouloir bien insérer ces quelques mots dans un de vos prochains numéros.

» Agréez, etc.

» HENRY MURGER. »

Les pages, auxquelles Murger fait allusion dans cette lettre, avaient en effet paru dans *le Corsaire* du 29 août, environ six semaines auparavant ; elles servaient d'Introduction à la deuxième partie du *Manchon de Francine* (*Scènes de la vie de bohème*), publiée sous le titre de : *Comment on meurt dans la bohème.* Cette préface n'ayant pas été reproduite complé-

tement en volume, nous croyons bien faire de la donner ici en son entier. Quelques lignes seulement en ont été introduites, ainsi qu'un fragment de l'article précédent, dans la préface des *Scènes de la vie de bohème*.

Note des Éditeurs.

II

COMMENT ON MEURT DANS LA BOHÈME

J'ai raconté une fois les amours du sculpteur Jacques avec une jeune fille appelée Francine [1], qui mourut poitrinaire avant d'avoir vingt ans; je raconterai aujourd'hui de quelle mort et comment mourut le sculpteur Jacques.

Si jusqu'ici l'on n'a pas vu plus souvent ce nom mêlé aux noms de ceux dont j'ai essayé d'esquisser la vie aventureuse, c'est que le sculpteur Jacques appartenait à un autre cénacle, intitulé la société des *Buveurs d'eau*. Cette so-

1. Première partie du *Manchon de Francine* dans les *Scènes de la vie de bohème*.

ciété, bien qu'elle fût également composée de jeunes gens qui marchaient dans les diverses carrières de l'art, différait essentiellement comme mœurs et comme principes de la société des Bohèmes que nous connaissons.

Et ici qu'on me permette une courte digression.

Il existe dans les arts et dans les lettres deux sortes de bohème. L'une, qu'on pourrait presque appeler *officielle*, parce que ceux qui en font partie ont constaté publiquement leur existence, qu'ils ont signalé leur présence dans la vie ailleurs que sur un registre d'état civil, qu'enfin, pour employer l'expression de l'un d'eux, — leurs noms sont sur l'affiche. — En effet, ces bohémiens-là sont connus sur la place artistique et littéraire, et leurs produits, qui portent leurs marques, y ont cours, — à des prix modérés, il est vrai.

Tout homme qui, poussé par une vocation obstinée, entre dans l'art sans avoir d'autre

moyen d'existence que l'art lui-même, sera forcé de passer par les sentiers de la bohème. Mais n'est pas propre qui veut à mener cette vie. Elle effarouche au premier abord les volontés timides, les esprits timorés, enfin, toutes les natures qui ne sauraient faire un pas sans consulter le catéchisme de la routine.

Pour arriver à leur but, qui est parfaitement déterminé, tous les chemins sont bons et les bohèmes savent mettre à profit jusqu'aux accidents de la route. L'esprit, toujours tenu en éveil par leur ambition qui bat la charge devant eux, et les pousse à l'assaut de l'avenir, ombre ou soleil, pluie ou poussière, rien n'arrête ces hardis aventuriers dont tous les vices sont doublés d'une vertu. Sans relâche en butte avec la nécessité, leur invention, qui marche toujours mèche allumée, fait sauter l'obstacle si vite qu'à peine il les gêne. Leur existence de chaque jour est une œuvre de génie, un problème quotidien qu'ils parviennent toujours à résoudre à l'aide d'au-

dacieuses mathématiques. Ces gens-là, qui auraient su trouver des truffes sur le radeau de *la Méduse*, savent aussi pratiquer toutes les abstinences avec la vertu d'un anachorète. Mais qu'il leur tombe un peu de fortune entre les mains, vous les voyez aussitôt cavalcader sur les plus vaines fantaisies, — aimant les plus jeunes et les plus belles, buvant du meilleur et du plus vieux, et ne trouvant pas assez de fenêtres par où jeter leur argent. — Puis, quand leur dernier écu est mort et enterré, ils recommencent à dîner à la table d'hôte du hasard, où leur couvert est toujours mis. Ou bien ils rentrent dans leur solitude, s'enferment dans la paresse qu'ils appellent le baudrier du travail, se balançant sur l'escarpolette de la rêverie, et tout en faisant ce métier de Sara la baigneuse, préparent quelquefois leur discours de réception à l'Académie française.

Ils savent tout et vont partout, — selon qu'ils ont des bottes vernies ou des bottes crevées. —

On les rencontre accoudés à la cheminée d'un salon, — ou accoudés sur les tables des guinguettes dansantes. — Ils ne sauraient faire dix pas sur le boulevard sans rencontrer un ami, et trente pas, n'importe où, sans rencontrer un créancier.

Telle est cette vie de bohème, méconnue par les puritains du monde, décriée par les puritains de l'art, insultée par les médiocrités craintives et jalouses qui n'ont pas assez de clameurs, de mensonges et de calomnies pour étouffer les voix et les noms de ceux qui arrivent dans ce vestibule de la célébrité, en attelant l'audace à leur talent.

Vie de patience et de courage, où on ne peut marcher que recouvert d'une forte cuirasse d'indifférence, à l'épreuve des sots et des envieux ; où, si l'on ne veut pas trébucher en chemin, on ne doit pas quitter un moment l'orgueil de soi-même, qui vous sert de bâton d'appui. Vie charmante, — et vie terrible, — qui a ses victorieux

et ses martyrs, et dans laquelle on ne doit entrer qu'en se résignant d'avance à subir l'implacable loi du *væ victis!*

Les individus dont j'ai parlé jusqu'ici faisaient partie de cette bohème.

Les *Buveurs d'eau*, au contraire, se rattachaient à la bohème qu'on pourrait appeler *ignorée*. — J'entends par là l'existence des artistes pauvres, qui, fatalement condamnés à l'incognito, s'en vont de la vie sans laisser de trace. Parce qu'ils n'ont pas pu, — ou n'ont pas su — trouver un coin de publicité pour attester leur existence dans l'art, et par ce qu'ils étaient déjà, prouver ce qu'ils auraient pu être un jour.

Le sculpteur Jacques faisait partie de cette bohème.

LES

PROPOS DE DESSERT

DU

SOUPER DE VALENTIN

Ce soir-là on donnait, sur un des théâtres du boulevard, la première représentation d'un de ces mélodrames à spectacle sur lesquels le rideau ne tombe ordinairement qu'à l'heure où le jour se lève. Toutes les ruses qui peuvent préalablement exciter la curiosité avaient été mises en œuvre. Il y avait eu un faux procès convenu d'avance entre l'administration et la jeune pre-

mière, qui refusait de jouer avec le père noble, qui était son mari, sous le prétexte qu'il la maudissait trop souvent pendant le cours de l'action, et que ses malédictions trop énergiques lui faisaient des bleus de nature à la compromettre auprès de son amant.

Les petits journaux et les feuilles spécialement dramatiques avaient publié sur le compte du premier rôle une série d'anecdotes galantes, qui faisaient de cet honorable artiste un personnage désigné d'avance à la vorace indiscrétion des jumelles féminines.

A ces incidents on avait ajouté un duel de fantaisie entre le comique et le financier qui, à la suite d'une discussion très-vive sur la préséance d'emploi, avaient échangé chacun trois coups de pistolet, qu'on avait eu la précaution de faire charger par un témoin, élève de Robert Houdin, lequel témoin avait oublié de mettre des balles pour ne pas déranger la précision du tir.

La pièce était en outre attribuée à un auteur

qui avait la renommée des situations palpitantes.

A un critique qui lui disait un jour :

— Vos sujets de drame sont nouveaux comme le Pont-Neuf.

Cet homme habile avait répondu :

— Le Pont-Neuf a beau être vieux, — on passe toujours dessus.

Ce mot spirituel eut les honneurs de l'impression ; il fut ajouté au répertoire des mots de M. de Talleyrand, d'où les Allemands le traduisirent pour l'ajouter au répertoire de M. de Metternich.

En Russie, la croyance populaire l'attribue à M. de Nesselrode.

L'administration du théâtre, voulant ne rien négliger, avait apporté un soin particulier dans la composition de l'affiche, qui était un véritable chef-d'œuvre typographique. — On ne pouvait pas la lire.

Par un droit résultant d'une clause particulière

de son engagement, le premier rôle avait fait dessiner, par un peintre fantaisiste, les lettres qui devaient servir à l'impression de son nom, et cette recherche originale avait nécessité une fonte spéciale de caractères.

Au reste, le nom de l'artiste ainsi imprimé n'attirait pas seulement l'œil, — il le crevait.

Toutes ces combinaisons avaient amené le résultat qu'on s'en était promis. — Le soir de la première représentation, tout Paris était au théâtre.

On a appelé, à Paris, tout Paris, cette collection de dix-huit cents à deux mille individus, toujours les mêmes, qui composent ce qu'on dénomme le public des premières.

Le jour où un théâtre donne un spectacle nouveau, aucune puissance humaine ne pourrait retenir ces gens-là chez eux. — On mettrait sur l'affiche un avis ainsi conçu : Par suite de précautions prises par l'architecte, la salle s'écroulera pendant un entr'acte, — on ne compterait pas un spectateur de moins. Il en est même

qui consentiront à faire les plus grands sacrifices pour ne pas manquer à cette solennité.

Exceptionnellement, ils payeront leur place.

En résumé, si cette minorité friande de primeurs dramatiques a l'instinct tyrannique des minorités, si elle est difficile à satisfaire, si elle porte avec une hauteur dédaigneuse des jugements peu réfléchis de tous les éléments divers dont elle se compose, il se dégage souvent une opinion que la majorité du public adopte facilement. Ce jour-là, *tout Paris* s'était montré clément pour l'œuvre nouvelle.

Dès les premiers actes, les malheurs de la vertu persécutée avaient ému les loges habitées par des femmes forcées pour la plupart de recourir aux renseignements du dictionnaire, lorsqu'une circonstance indépendante de leur volonté les oblige à paraître comprendre la signification du mot *vertu*. Quelques mouchoirs sincèrement humides avaient flotté aux galeries. Or, l'apparition d'un mouchoir pendant un mélodrame

indique que le spectateur renonce au droit de critique et qu'il se rend à l'auteur. Une salle qui se mouche amène son pavillon.

Devant cette apparence de succès, le secrétaire de l'administration rédigea, pour l'envoyer le soir même aux journaux qui devaient paraître le lendemain, une *note* destinée à lancer la pièce. Par suite d'une clause particulière de son engagement, le premier rôle exigea qu'on introduisît dans la réclame une phrase dans laquelle il était constaté qu'il avait doublé *le cap du sublime*. Bien qu'il eût trouvé cette formule laudative un peu tempérée et trop géographique, il l'avait néanmoins payée deux cigares à un petit poëte sans ouvrage qu'il employait en outre à la tenue de livres de ses bonnes fortunes.

Vers deux heures du matin, quand le bouquet final des reconnaissances eut éclaté, quand l'ingénue eut miraculeusement retrouvé la croix de sa mère qui lui était indispensable pour ouvrir le coffre-fort où se trouvaient les papiers cons-

tatant sa haute naissance ; lorsque la morale eut été satisfaite par la confusion du traître, qui pendant cinq actes avait jonglé avec les articles les plus dangereux du Code pénal ; lorsque le premier rôle eut ramassé le Quai aux Fleurs, que l'on devait, suivant une clause de son engagement, jeter à ses pieds après chaque création nouvelle, tout Paris, ayant demandé son paletot et son châle, sortit du théâtre et se répandit bruyamment sur le boulevard.

Parmi les spectateurs qui se retiraient en devisant de la pièce nouvelle, il se trouvait un groupe de trois individus appartenant tous trois au monde des arts et des lettres. Peu soucieux de rentrer chez eux (dans le nombre il en était un qui n'avait pas de chez lui), ils avaient formé le projet d'aller à frais communs terminer la nuit dans l'un des établissements ouverts au noctambulisme affamé.

Comme ils arrivaient devant l'un des principaux restaurants du boulevard, les trois person-

nages se désignèrent mutuellement la fenêtre brillamment éclairée d'un cabinet particulier d'où s'échappaient de mâles éclats de voix et des fusées de rires féminins mêlés à tous les bruits joyeux qui sont le finale ordinaire des soupers où l'on a oublié de mettre le couvert de la morale.

— Messieurs, dit l'un des trois hommes, lequel de nous trompe-t-on là-haut ?

— Il me semble reconnaître la voix de Laurence, fit le second.

— Alors, on nous trompe tous, interrompit en riant le troisième.

— Tu l'as dit, mon vieux, s'écria un nouveau personnage qui venait tout à coup d'apparaître derrière les trois interlocuteurs. On nous trompe tous, et quelques-uns de plus ; et après avoir échangé une triple poignée de main avec le trio, il ajouta machinalement :

— Vous allez comme ça ?

— Le mélodrame de *Chose* nous a affamés comme des naufragés, nous allons disséquer une

volaille froide et casser le cou à quelques flacons de Bordeaux. Veux-tu faire le quatrième ?

— Oui, mais à la condition que le poulet sera une bécasse, et que le bordeaux sera du bourgogne.

Celui qui parlait ainsi se nommait Valentin. Après avoir passé les quinze plus belles années de sa vie à verser des tonneaux d'encre sur des rames de papier, il était enfin parvenu à vendre son papier noirci un peu plus cher qu'il ne l'avait acheté tout blanc. Déjà voisin de la quarantaine, il commençait seulement à connaître l'heure autrement que par la hauteur du soleil ; il accomplissait ses repas avec une certaine régularité, et comme il ne gîtait plus dans les hasardeuses hôtelleries tenues par la Providence, il avait une sensible vénération pour les huissiers. Seulement, depuis qu'il pouvait s'asseoir dans un fauteuil à lui, il avait pris du ventre. Sa littérature en prenait aussi.

Le second convive s'appelait Melchior. C'était

un de ces poëtes jouvenceaux qui font des *ronds* dans le *lac* de M. de Lamartine, en y pleurant des larmes puisées aux sources les plus désolées du dictionnaire des Rimes. Il passait sa vie à compromettre les étoiles dans des élégies improvisées pour les salons de *bas-bleus* où l'on joue encore de la harpe, et se créait une réputation littéraire inoffensive en imprimant annuellement, à ses frais, un petit recueil de romances et de madrigaux. Ces bonbonnières poétiques étaient ordinairement dédiées aux altesses et souveraines de ces petits États qui pourraient tenir sur une étagère, et qui entretiennent la splendeur de leur cour en ouvrant pendant la belle saison une table d'hôte à l'Europe touriste. Ces dédicaces avaient été récompensées par une collection de rubans qui donnaient au revers de son frac l'apparence d'un spectre solaire d'où le rouge serait absent.

Melchior professait un souverain mépris pour tous les écrivains en prose. Il était convaincu d'être un des plus grands lyriques modernes, et

il faisait le signe de la croix quand on prononçait devant lui le nom de Pétrarque, dont il prétendait avoir acheté le fonds.

Sa Laure était une femme semi-séculaire, qui tenait une sorte d'hôtel de Rambouillet, ouvert à toutes les gloires départementales. Il y avait un vestiaire pour les lyres, et, dans les grandes occasions, on y servait un thé d'origine douteuse, dont il eût été de mauvais goût de redemander deux fois.

Melchior avait vingt-cinq ans, ce que les signalements des romanciers appellent « un extérieur agréable », et il possédait une petite rente qu'il espérait bien marier avec une grosse dot.

Le troisième convive était un de ces mille jeunes gens, qui, dans le nombre des héros dont Balzac peuple sa comédie humaine, ont choisi la Palférine pour leur type de prédilection, comme le chevalier de Rusticoli, son patron. Sa patrie était le boulevard. Parisien par excellence, il ne pouvait vivre que dans l'atmosphère parisienne.

L'air de la campagne l'aurait asphyxié. Un jour qu'on l'avait invité à une noce chez *le Père Lathuile*, aux Batignolles, il avait été pris d'un accès de nostalgie foudroyante après le premier service, et il était reparti ayant à peine eu le temps d'obtenir pour le lendemain un rendez-vous de la mariée. Charmant garçon d'ailleurs, parlant admirablement cette langue du lieu commun qui est un passe-partout social, poli comme une révérence, égoïste comme le dieu Je, et prenant la vie pour un banquet où il ne voulait manger que du dessert, goût particulier qui l'obligeait le plus souvent à dîner en ville.

Il s'appelait Philippe Leriche, et peu satisfait de porter un nom qui semblait être une ironie du hasard, il s'occupait activement à trouver dans le chartrier bourgeois de sa famille quelque mésalliance adultérine dont il pût se faire une échelle pour remonter aux croisades.

Le quatrième compagnon était un feuilletoniste en menus propos de coulisse et de salon;

il devait savoir par état tout ce qui s'y dit ou ne s'y dit pas, tout ce qui s'y fait ou pourrait se faire.

Il avait acquis une notoriété dans cet art où le génie d'Homère serait superflu, et ses indiscrétions étaient fort goûtées des curiosités parisiennes qui aiment à coller leur oreille à la serrure d'autrui. Il était aussi dangereux de le laisser rôder autour qu'il est imprudent de laisser un chat s'approcher d'une tasse de lait. Au reste, il avait toujours une goutte d'encre au service d'un ami; mais on n'abusait pas de ses complaisances, sachant bien qu'il n'avait pas l'habitude d'écrire avec de l'encre sympathique. Il se nommait Picard, comme un cocher, et se le tenait pour dit par ses ancêtres.

Cinq minutes après leur rencontre, les quatre convives étaient installés dans un de ces cabinets particuliers qu'on retrouve partout. Tentures en papier rouge velouté, historié d'arabesques gaufrées. Divan capitonné et cousin du sopha de

Crébillon. Glace illustrée d'emblèmes, de rébus, d'initiales mariées, de dates commémoratives et d'inscriptions étrangères aux savants travaux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

On lisait, par exemple, en caractères romantiques :

Adèle et Léon. — Amour pour la vie.

28 février.

Un esprit grotesque avait substitué le mot *homard* au mot *amour*.

Un peu plus bas était gravé cet avertissement :

Méfiez-vous de Célestine.

(*Un ami de la jeunesse.*)

Et dans un angle :

Madame Modeste

Cravates, gants, bretelles, cols et discrétion.

N. B. Demander l'adresse au garçon.

A côté de cette annonce qui échappait au fisc, on trouvait cette sentence en forme de calembour :

La femme est un puits dont l'homme est le sot.

Puis au-dessous, et signé d'un nom bien connu, dans la petite presse :

Je préfère le filet de Chateaubriand aux entrefilets de la Patrie.

— Que désirent ces messieurs? vint demander un garçon, dont la chemise semblait boutonnée avec des astres, et qui portait hautainement, sur une cravate diplomatique, une tête frisée comme celle du Méléagre.

Celui des convives qui s'était prononcé pour la bécasse, et que ses amis nommaient Valentin, rédigea un menu que M. Charles Monselet aurait contre-signé de ses deux fourchettes.

Au moment de se retirer, le garçon se pencha vers Valentin, et lui dit directement à l'oreille :

— Si monsieur et ses amis s'aperçoivent qu'ils ont oublié quelque chose lorsqu'ils seront au dessert, ils n'auront qu'à consulter cette carte.

Et il disparut en laissant sur la table une petite carte élégamment reliée, ayant pour frontispice un jeune archer païen, vêtu seulement d'un carquois.

Sur la première page, on lisait :

Cabinet n° 8

Cartes des suppléments et extras de dessert.

(*Les personnes, qui désirent ne pas attendre, sont priées de commander d'avance. On ne sert pas de demi-portions.*)

Après avoir parcouru la liste de ce dessert particulier, dont les fruits n'appartenaient aucu-

nement au règne végétal, Valentin ferma dédaigneusement la carte.

— Messieurs, dit-il aux convives, ce garçon est un drôle qui nous prend pour des célibataires ruraux en quête d'aventures.

LA GRANDE MARÉE

JOURNAL D'UN MYSTIFIÉ

---

8 mars 1860, six heures du soir.

Je pars pour le Havre, en compagnie de quelques amis. — Deux mille voyageurs sont dans la gare. — Deux mille figures connues qu'on retrouve à toutes les premières représentations.

Vingt minutes de retard.

Ce retard est occasionné par une discussion qui s'élève entre les employés du chemin de fer

et un pianiste en vogue. — Le virtuose, qui va sur le bord de la mer pour y composer, d'après nature, un morceau intitulé : *La Grande Marée,* veut installer son piano dans un wagon. — Refus des employés. — On va en référé auprès de l'administration. — Plaidoirie. — Jugement. — L'artiste est autorisé à ne point se séparer de son complice, mais à la condition que l'un et l'autre voyageront dans le wagon des bagages. — Le pianiste demande une chaufferette ; on la lui refuse, dans la crainte de l'incendie. — Il maudit la rigueur du règlement sur le motif de la *Malédiction* de *la Juive.*

Nous sommes en route.

Un commerce de procédés délicats s'établit entre les voyageurs. — Échange de bons mots, de prises de tabac et de cigares. — Un duo mystérieux s'engage entre les bottes de M..., notre jeune compagnon de voyage, et les bottines d'une jeune dame anglaise. — Le pianiste continue à se réchauffer en faisant des gammes.

Huit heures. — Mantes.

Peu de personnes ayant eu le temps de dîner avant de partir, on se promettait de descendre au buffet de Mantes pour y faire collation; mais le train passe. — A défaut d'autre nourriture, comme nous sommes dans un wagon littéraire, la médisance amicale se met un confrère sous la dent; c'est notre excellent camarade X... qui est tombé au sort, et la sauce à laquelle l'amitié affamée l'a accommodé l'ayant fait trouver très-bon, on en redemande. — Les bottes de notre jeune compagnon continuent à donner des leçons de français à la jeune insulaire sa voisine. — Le pianiste continue à se réchauffer en faisant des gammes, et un voyageur spirituel fait observer que nous voyageons avec accompagnement de piano.

Neuf heures. — Saint-Pierre. — Louviers.

Le débordement de la Seine, éclairé par un

merveilleux clair de lune, offre un splendide spectacle. — Le train passe. — Passons.

Neuf heures et demie. — Rouen.

Vingt minutes d'arrêt. — Saccage du buffet— par la voracité famélique des voyageurs.

On se remet en route. — Nous remarquons, au bout d'un instant, que notre jeune compagnon parle anglais comme John Bull, et que sa voisine s'exprime dans un français qui ne manque pas de saveur, — bien qu'il ne soit pas contrôlé par l'Académie.

Onze heures et demie.

Arrivée au Havre. — Prise d'assaut d'un fiacre.

Onze heures trois quarts.

Arrivée à Frascati. — Prise d'assaut d'une

chambre. — Combat à l'office pour obtenir à souper. — Victoire! — Le pianiste, suivi de son instrument, campe dans un corridor et exécute le finale du *Barbier* (*Buona sera*). — Le jeune... s'est dissipé. — On prétend qu'il est allé se perfectionner dans la langue de Shakespeare.

9 mars.

Le matin, dès huit heures, et par une neige glaciale, des milliers de curieux, dont une partie était formée par les Parisiens, encombrent la plage, la jetée et tous les points d'où l'on peut voir le spectacle maritime annoncé à grand renfort de réclames scientifiques. — Le pianiste, qui a fait transporter son instrument sur la terrasse de Frascati, se prépare à son étude d'après nature.

L'affiche annonçait une sorte de cataclysme apocalyptique : l'Océan, poussé hors de ses limites par le terrible vent du sud-ouest, qui devait

donner son *ut dièse* de fureur, aurait, disait-on, englouti les ports du littoral. — Le flux devait se faire sentir jusque dans le bassin des Tuileries, et le reflux aurait mis la Manche à sec.

Il n'a rien été de tout cela. Le sud-ouest (familièrement *sur-oué*), fatigué par les nombreuses représentations qu'il a données depuis deux mois, s'est fait doubler par une petite brise de romance (figurez-vous Montaubry remplaçant Tamberlick), et l'Océan est resté plat comme le buste de mademoiselle X..., qui a, dit-on, la Beauce dans son corset.

Cependant, — lorsque les spectateurs se sont aperçus que le phénomène ne se manifestait pas à l'heure indiquée, — quelques murmures se sont fait entendre..., et la mer, qui fut jadis fouettée par Xerxès, faillit être sifflée par les Parisiens.

Pour leur faire prendre un peu patience, des préposés au cataclysme lâchent quelques mouettes qui voltigent autour du phare. — d'autres vendent

aux touristes, à raison de cinq francs le kilog., des galets estampillés par M. Babinet, dont ils leur conseillent de se lester les poches pour ne pas être emportés par le fameux *sur-oué* qui doit commencer à souffler vers dix heures. — Un autre, déguisé en notaire, parcourt les groupes et propose aux voyageurs de recevoir leurs dernières dispositions, dans le cas où un coup de mer les emporterait. — Ces précautions inquiétantes allument un succès ; — on accorde un délai à la mer — mais à onze heures — rien n'a monté, si ce n'est la carte des consommations dans les hôtels.

A midi, la farce étant jouée, les habitants du Havre commencent à rire franchement au nez des touristes qu'ils rencontrent dans les rues, et c'est alors que ceux-ci employèrent toutes les ruses imaginables pour tromper la narquoise malice normande, et faire croire qu'ils étaient de la ville : les uns allaient au marché, les autres achetaient des casquettes de matelot ; ceux-ci

suivaient les enterrements, tête nue, et faisaient l'éloge du défunt; ceux-là tutoyaient la statue de Casimir Delavigne, et récitaient avec enthousiasme des vers de *l'École des Vieillards*. Le plus ingénieux fut un artiste de la Comédie-Française, qui se promenait avec un panier de poissons sur la tête, et qui s'arrêtait devant toute figure d'apparence normande, en disant : — Sont-ils bêtes, ces Parisiens !

Quant à moi, j'étais tellement mortifié, que, pour dépister les railleurs, je suis allé, en pleine Bourse, acheter du suif. Les suifs s'étaient un peu *endormis* depuis que les glaces avaient fermé les ports de la Baltique, d'où vient cette denrée ; mais un arrivage récent de Buenos-Ayres ayant *réveillé* les suifs, les miens me reviennent encore assez cher.

Cependant, vers le milieu de la journée, les Havrais craignant que les Parisiens désappointés ne reprissent le chemin de fer, essayèrent de les retenir en organisant une fausse panique.

Ils firent courir le bruit en ville que la marée du 10 réaliserait tout ce que celle du 9 n'avait point tenu; et pour donner une apparence de sincérité à leur fausse inquiétude, ils firent semblant d'étayer les maisons, et bouchèrent les soupiraux des caves avec de la terre glaise. Ce subterfuge réussit auprès de quelques badauds, et j'avoue que je fus du nombre. La marée du lendemain fut aussi paisible que celle du jour; mais, ce qu'on ne peut nier, c'est que le retrait de la mer découvrit un espace considérable, et mit à jour des roches qui n'avaient point été visibles depuis plus d'un siècle.

En résumé, la science n'a point failli dans ses prévisions. — La marée a atteint la plénitude prévue. — Pour avoir été un spectacle simple, elle n'offrait pas moins un grand spectacle, auquel a seulement manqué le danger. Si affamés d'émotions que puissent être les Parisiens, ils ne regretteront pas cette clémence des éléments qui a trompé leur égoïste curiosité, quand ils sauront

qu'une heure de tempête pouvait détruire la moitié d'une des principales villes du pays, et causer la ruine de deux cents familles qui sont l'honneur du commerce français.

A PROPOS DES SAUVAGES

Si quelqu'un venait affirmer que la civilisation et le progrès, poussés hors des limites extrêmes, préparent les voies de décadence, il y aurait certainement beaucoup de gens qui se récrieraient; et pourtant il y a du vrai là-dedans comme dans beaucoup de paradoxes qui sont des idées bizarrement vêtues.

La civilisation, qui a pour foyer le continent européen, acquiert chaque jour de nouveaux moyens de s'étendre; et l'abréviation des distances favorisant surtout les tentatives, on peut dire maintenant qu'elle a un pied partout.

Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Nous laisserons à d'autres le soin de discuter plus longuement le côté philosophique de la question.

Sans doute il est bon de propager le progrès et convier l'humanité entière à y prendre part ; mais il ne faut pas que le progrès fasse comme ces grands princes qui, sous le prétexte de calmer les discussions élevées entre leurs petits voisins, s'interposent dans leurs querelles, pénètrent dans leurs États, et finissent par en devenir les maîtres.

Chaque race humaine a des instincts particuliers d'où naissent des mœurs qui lui sont propres, et conséquemment établissent son individualité dans l'espèce.

Tout en faisant sa fonction, la civilisation, lorsqu'elle pénètre chez un peuple encore primitif, doit donc s'attacher à n'altérer que le moins possible sa physionomie individuelle.

Mais, au contraire, cette civilisation procède par l'absolutisme et l'arbitraire. Dans tous les

lieux où elle pénètre, soit par ruse ou par violence, elle s'impose d'abord et se fait accepter ensuite, en inoculant aux sociétés de nouveaux besoins qui ne peuvent être satisfaits que par elle. Elle violente les lois consacrées, elle modifie *quand même*, en tout et dans tout; si bien qu'un pays où une pareille civilisation a passé perd complétement son caractère primitif et individuel, et par ses mœurs, ses usages et tout ce qui constitue une société, s'assimile entièrement aux autres peuples civilisés. Or, comme à l'heure qu'il est le progrès dit universel est très à l'ordre du jour, et comme en tout il faut considérer la fin, il viendra une époque où, sur toutes choses, la variété aura disparu dans l'espèce humaine.

A notre point de vue, c'est ce que nous appelons une décadence.

Alors, sans doute, s'accompliront les rêves fabuleux que font une certaine classe de progressistes. Après avoir civilisé les êtres, on civi-

lisera les choses, on corrigera la nature, ce qu'on fait, du reste.

D'ingénieux moyens étant trouvés, on comblera les océans, la terre deviendra la capitale des autres planètes; chaque partie du globe se divisera en quartiers; les nations se subdiviseront en rues; on recherchera avant tout l'uniformité et la simplicité : on adoptera un ordre d'architecture gracieux comme celui des casernes; on ne parlera plus qu'une seule langue dans toute *la grande ville* humaine; ce seront partout les mêmes lois, — s'il y en a; — le même costume sera imposé, et tous les hommes devront être de la même couleur : — on choisira du noir ou du blanc.

Ceci nous ramène tout naturellement aux Peaux-Rouges, qui, bien que défendus par de formidables remparts naturels, n'en ont pas moins été vaincus par la civilisation.

Un homme d'esprit, qui contemplait les ravages commis par elle, disait : « Il viendra un temps où

il sera impossible de voir des Turcs ailleurs qu'au Théâtre-Français, dans la cérémonie du *Bourgeois Gentilhomme.* » Nous croyons, pour notre compte, cette époque prochaine, et nous disons que, si l'on veut avoir une idée d'un peuple primitif et un croquis de barbarie, il faut aller voir les Indiens *Io-ways*, car il est probable que ce sont là les derniers sauvages.

FIN

TABLE

Pages

DONA SIRÈNE 1

LE MAT DE COCAGNE. 113

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN ANONYME . . 151

SON EXCELLENCE GUSTAVE COLLINE. 163

LES DERNIERS BUVEURS D'EAU 229

LES PROPOS DE DESSERT DU SOUPER DE VALENTIN 271

LA GRANDE MARÉE. 289

A PROPOS DES SAUVAGES. 299

2648.71. — Boulogne (Seine). — Imp. JULES BOYER.

LF.
M976r
220282.
Author Murger, Henry
Title Les roueries de l'ingénue ; La scène du Gouverneur.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 24 03 08 007 4